Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/enalaskadeuxmois0000pjos

P. Joseph-Alphonse Desjardins, S. J.

EN ALASKA

Deux mois sous la tente

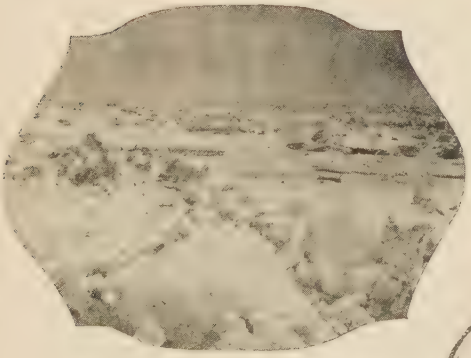
MONTRÉAL
Imprimerie du Messager
4260, rue de Bordeaux, 4260
—
1930

En Alaska

P. Joseph-Alphonse Desjardins, S. J.

EN ALASKA

Deux mois sous la tente



ALMA COLLEGE
LIBRARY
Alma, California

MONTRÉAL
Imprimerie du Messager
4260, rue de Bordeaux 4260

1930

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

34299

Imprimi potest :

F.-X. Bellavance, S. J.

Praep. Prov. Can. Inf.

Montréal, 18 novembre 1928.

Nihil obstat :

Jacques Dugas, S. J.

Censeur

Montréal, le 11 février 1929.

Imprimatur :

† Em.-A. Deschamps, V. G., Év. de Thennesis,

Auxiliaire de Montréal

Montréal, 1929.

A

Saint François Xavier

PATRON DE TOUTES LES MISSIONS

et à

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

PATRONNE DU VICARIAT APOSTOLIQUE D'ALASKA

et des

MISSIONNAIRES ET MISSIONS DU MONDE ENTIER

Introduction

LES indigènes, au milieu desquels j'ai vécu, durant mon séjour en Alaska de 1908 à 1915, habitent la vallée centrale du Yukon.

L'Alaska, l'immense presqu'île située au Nord-Ouest du continent américain, grande comme le cinquième des États-Unis, d'une superficie de 600,000 milles carrés, est traversée de l'Est à l'Ouest par le Yukon, un des fleuves les plus longs du monde. Prenant sa source dans nos Montagnes Rocheuses, après une course de 2,000 milles, il se jette, par un large delta dans la mer de Béring.

L'Alaska, c'est la patrie des Esquimaux, est-on porté à croire, c'est la désolation stérile, c'est la toundra, c'est le désert glacé. S'il s'agit du vaste territoire compris entre le cercle polaire et la mer Glaciale ou bien d'une large bande de terre avoisinant la mer de Béring, oui, cette partie de l'Alaska est bien la Terre Stérile, *The Barren Land*, l'habitat des Esquimaux; mais si l'on veut parler de l'intérieur du pays, c'est autre chose: quoique sauvage et très froid, il n'a ni cette stérilité, ni cette désolation: quelques légumes y poussent et de

majestueuses forêts protègent contre la rage des tempêtes arctiques les Indiens qui les peuplent.

Quoique d'origine asiatique et appartenant à la race jaune, les Esquimaux et les Indiens diffèrent beaucoup entre eux par leur physionomie, leurs mœurs et leurs caractères.

L'Esquimau est petit et trapu, l'Indien est grand et bien découplé; le premier a le teint d'un jaune assez clair, le second, plutôt bronzé; l'un vit de la mer, chasse le phoque dans son *kayac*, se nourrit de sa chair et de son huile, et s'en sert pour éclairer et chauffer son *igloo* ou hutte demi-souterraine; l'autre court les bois à la poursuite du gibier, fait la pêche dans les cours d'eau et a, pour habitation, une cabane de poutres calfeutrée de mousse.

Les Esquimaux s'appellent *Innuits*, les Indiens du centre de l'Alaska, *Ten'as;* mais *Innuits* et *Ten'as* disent la même chose; ils signifient: les Hommes (par excellence sans doute).

Les Russes découvrirent l'Alaska en 1741 et cédèrent cet immense territoire aux États-Unis en 1867 pour la somme minime de sept millions de dollars.

L'Église orthodoxe s'introduisit dans le pays avec la domination russe et les ministres

protestants y rentrèrent avec les commerçants américains.

Les popes firent nombre de baptêmes, mais très peu de chrétiens. Les prédicants exercèrent leur zèle à indisposer les indigènes contre l'Église romaine.

Les premiers prêtres catholiques à pénétrer dans le pays afin d'y apporter la bonne nouvelle furent des Pères Oblats, missionnaires dans l'Athabaska-Mackenzie: le P. Séguin, en 1862; le P. Pétitot, en 1870· Mgr Clut et le P. Lecorre, en 1872 et 1873. Mgr Seghers, évêque de Vancouver, visita les villages échelonnés sur les bords du Yukon et passa l'hiver de 1877-78 à Nulato. Mais ce n'est qu'en 1886, dans un autre de ses voyages, que le grand archevêque réussit à établir l'église catholique en Alaska.

Fondée en 1886 dans les tragiques circonstances que nous relaterons, la Mission d'Alaska fut confiée aux Jésuites italiens de la province de Turin, qui l'établirent sur des bases solides, l'organisèrent et la cultivèrent jusqu'en 1907, alors que les Jésuites de la province du Canada en prirent charge. Dix-neuf prêtres et Frères canadiens y travaillèrent de 1907 à 1912 et un peu après.

Mais le Canada apostolique n'avait pas attendu l'année 1907 pour envoyer ses fils évangéliser l'Alaska. Le premier missionnaire

jésuite canadien dans ce pays de neiges et de glaces, le P. Jules Jetté, y arriva en 1896. Il y fut suivi, en 1902, par le P. E. Devine et le F. E. Lefebvre, et en 1903 par le P. B. Lafortune qui convertit les Esquimaux de Nome et de la péninsule Steward.

En 1912, la Mission d'Alaska se séparait de la province du Canada pour se rattacher à celle de Californie.

Les missionnaires ont des églises et des résidences et parmi les *Innuits* et parmi les *Ten'as.*

Mon dessein, dans cet ouvrage, n'est ni de parler des Esquimaux, que je ne fis qu'entrevoir, en traversant leur pays, ni de faire l'histoire des Indiens de l'Alaska. Je n'ambitionne que de dépeindre, le plus fidèlement possible, les indigènes qui habitent la vallée centrale du Yukon et qui s'appellent *Ten'as,* tels que je les vis pendant mon séjour de sept ans au milieu d'eux, de 1908 à 1915.

Deux mois passés sous la tente au milieu des bois, en leur compagnie, m'aidèrent à les connaître davantage.

En l'automne de 1912, j'accompagnai un groupe de ces Indiens dans la région de Kayar, un de leurs terrains de chasse. Je fixai mon pavillon parmi les leurs, sur le bord d'un cours d'eau et sous le toit des sapins, vivant leur vie,

ayant le loisir d'étudier leurs mœurs et leur langue, tout en leur procurant les secours de la religion.

Impressions et souvenirs, relation de divers incidents de ce voyage feront le sujet du récit qui va suivre.

Ce travail s'achevait quand Pie XI, comblant les vœux d'un très grand nombre d'évêques missionnaires, proclamait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus patronne céleste des missionnaires et des missions du monde entier. Déjà elle l'était du Vicariat apostolique d'Alaska. Double raison, entre beaucoup d'autres, pour oser lui dédier, à elle et à l'autre glorieux patron des missions, saint François Xavier, ce modeste ouvrage, confiant, que la « Petite Fleur de Jésus », *The Little Flower*, comme on aime à l'invoquer là-bas, daignera s'en servir pour inspirer à beaucoup d'âmes le zèle dont elle brûle pour la propagation de la foi.

J.-A. D., S. J.

Montréal, 3 octobre 1928, en la fête
de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

I

Nulato

LE 10 septembre 1912. — Encore deux semaines et l'interminable hiver va s'abattre sur l'Alaska. Dès les premiers jours d'octobre, le sol sera couvert de neige et le Yukon charriera ses glaçons sous un ciel gris et chargé.

Mais avant de partir, l'automne, l'été plutôt — la différence n'est pas grande dans ce pays du Nord — semble épuiser ses caresses: pas de pluie, plus de moustiques, douce chaleur. Cet après-midi du 10 septembre — et cela durera jusqu'à la fin du mois — le soleil baigne de ses rayons jaunes et tièdes cet amas de huttes et de cabanes en troncs d'arbres, aux toits de terre couronnés de mauvaises herbes, resserré entre le fleuve, à l'Est, un ruisseau qui serpente au bas d'une colline, au Nord, un marécage à l'Ouest, et les terrains de la Mission, au Sud. C'est Nulato. Nulato, dont le nom figure sur les cartes les plus anciennes de l'Alaska, alors que n'existaient ni Dawson, ni Fairbanks, ni Nome; Nulato, petit village, habité par des Indiens de la tribu des *Ten'as*.

Les bâtiments de la Mission ressemblent beaucoup aux autres cabanes. L'église s'en

RÉSIDENCE DES MISSIONNAIRES NULATO EN 1912 ÉGLISE

distingue par son clocheton; les autres ont deux étages. Le couvent avoisine le village. Il touche presque l'école. Celle-ci est séparée de l'église par le jardin des Sœurs; puis vient la résidence des missionnaires. Ces bâtiments alignés parallèlement au fleuve, en sont séparés par une pelouse de deux cents pieds de profondeur. Un mat est planté au centre, où, dans les grandes circonstances, flotte le pavillon étoilé.

Nulato endormi, presque désert durant les mois de l'été, s'est réveillé depuis peu: toutes les cabanes regorgent de monde. Les dernières familles sont de retour de leurs stations de pêche.

Le sauvage a la réputation d'être imprévoyant. Nos *Ten'as* le sont, sans doute, mais non pas jusqu'à dédaigner les attentions de la Providence à leur égard. Comme les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne récoltent, mais leur Père qui est dans le ciel a pourvu à leur subsistance en leur envoyant chaque année une manne spéciale, qu'ils doivent recueillir, s'entend: les saumons.

Instinct étonnant de ces êtres mystérieux... Pendant les longs mois de l'hiver, ils se plaisent dans les eaux profondes de l'océan; à peine les fleuves sont-ils libérés de leurs glaces, au commencement de juin, qu'ils quittent leurs

antres salés, s'engagent dans les embouchures du Yukon, et, en même temps que le premier vapeur, commencent leur ascension laborieuse. Le magnifique saumon royal forme l'avant-garde; il est suivi par les régiments des saumons argentés; viennent ensuite les troupes des saumons-chiens (*dog salmon*); les gros poissons blancs composent l'arrière-garde. Et lorsque celle-ci s'engage dans le fleuve, la tête de l'armée est à plusieurs centaines de milles en avant. Le défilé dure pendant deux mois.

Le long du parcours, de nombreux cours d'eau limpide sollicitent les voyageurs. Plusieurs cèdent à l'invitation et en remontent le courant, mais le gros de l'armée poursuit toujours sa route en avant. A Holy Cross, elle a fait 360 milles, nageant toujours ferme contre un courant violent. Va-t-elle s'arrêter ? se laisser descendre ?

Non. Plus haut, les enfants des bois comptent sur eux pour ne pas mourir de famine pendant l'hiver, et la Providence leur commande de monter encore. Kaltak, 560 milles. Est-ce assez ? Non, les habitants de Nulato les attendent. Ils montent encore. A Nulato, ils sont à 600 milles de la mer: ils vont monter encore: d'autres enfants du Père céleste les réclament. Quelques-uns feront encore 400 milles, ils se rendront jusqu'à Dawson.

Comme dans le cours de leurs longues et pénibles périgrinations, ils ne mangent rien — leur estomac toujours trouvé vide l'atteste indubitablement — est-il étonnant que leur poids diminue toujours de plus en plus ?

Les sauvages connaissent le temps de leur passage: aussi sont-ils prêts à l'attaque. Ils se sont divisés par groupes, se sont campés le long du fleuve, ont tendu leurs embûches. La nouvelle arrive que le premier saumon a été pris à Holy Cross: ils viennent; puis un à Anvic: ils approchent; un envoyé de Kaltak annonce qu'ils ont dépassé ce village: ils sont arrivés. Grande fête: la chair des premiers saumons surtout est délicieuse. Va-t-on se contenter de faire bombance et d'en jouir au jour le jour ? Les *Ten'as* ont plus d'esprit. C'est la moisson qui passe. Pendant tout l'été, ils vont moissonner: ils vont se mettre, eux et leurs chiens, à l'abri de la famine pendant l'hiver en remplissant leurs « caches » de beaux saumons séchés.

Le touriste qui monte ou descend le Yukon à bord d'un magnifique paquebot de la *Northern Navigation Co.* ou d'un autre moins luxueux, aperçoit sur les rives des masses grises sans fumée: ce sont des villages abandonnés. En revanche, il voit sur des îles ou échelonnées sur la grève rocailleuse, des tentes blanches

et, à côté, des quantités comme de morceaux de flanelle rouge suspendus à des perches parallèles et horizontales: ce sont les saumons qui sèchent.

Des femmes, un mouchoir rouge ou bleu, vert ou jaune sur la tête, sont accroupies au ras de l'eau. Dans un tas, à gauche, elles saisissent un saumon par les ouies, l'étendent sur un bout de planche, glissent un gros couteau demi-circulaire sur le ventre du poisson qui s'ouvre aussitôt. Ensuite, elles enlèvent et mettent de côté la poche qui enveloppe les œufs. Puis, en un tour de main, avec le plat du couteau, elles le vident, le plongent ensuite dans l'eau pour le laver et le jettent à leur droite: il est prêt à être étendu sur les perches où le vent le séchera.

Dans les camps où on ne fait la pêche qu'avec des rets placés à l'entrée d'un cours d'eau, ce sont encore les femmes qui visitent ces rets et qui emportent le poisson: les hommes vont à la chasse ou s'occupent autrement. Mais si l'on se sert de la roue à poisson (*fish wheel*) ce sont eux qui vont le chercher. Ils reviennent parfois les bateaux pleins jusqu'aux bords: trois cents ou quatre cents poissons se sont pris dans une seule nuit. Il faut de temps en temps arrêter la machine, les femmes ne pouvant suffire à la tâche de les ouvrir.

Quel est donc l'instrument de ces pêches merveilleuses ? Les blancs l'ont imaginé; les sauvages se sont emparés de l'invention. Les Apôtres pêchaient en jetant et retirant leurs filets à force de bras. Pourquoi pas, comme dans les autres industries, remplacer l'énergie musculaire par l'énergie hydraulique ? On y a réussi. C'est le courant qui plonge et qui retire les filets, c'est-à-dire de grands paniers rectangulaires en fil de fer, fixés à un axe, auxquels de larges palettes perpendiculaires, frappées par l'eau, impriment un mouvement rotatoire.

Le saumon qui va se frapper le nez contre le tissu du filet, se sent reculé puis soulevé gentiment hors de l'eau, puis, l'extrémité du panier s'élevant toujours, il dégringole, en frétillant le long des mailles dans une dalle de planche inclinée, glisse lentement et va s'assommer contre le fond d'une boîte ou tombe sur les cadavres de ses frères; quelques coups de queue le font sursauter; c'en est bientôt fait: il ne vit pas longtemps hors de son élément; il gît là en attendant le couteau de la sauvagesse.

Le saumon royal qui pèse trente, quarante livres et même plus, et le gros poisson blanc, l'avant et l'arrière-garde de l'armée, sont relativement peu abondants. Aussi sont-ils vendus ou consommés tout de suite. On n'en

fait sécher qu'une très petite quantité. La vraie moisson, ce qui va remplir les greniers des *Ten'as*, ce sont les saumons argentés et les saumons-chiens. Les premiers, une fois séchés, sont le pain quotidien des sauvages. Quand bien même tout le reste manquerait, ils ont encore cela. Et, même au temps de l'abondance, on les voit mordre à belles dents dans un morceau de ce saumon séché, et en mâcher une partie de la journée.

Les autres saumons, beaucoup moins riches en huile, sont destinés à la nourriture des chiens: on les leur donne crus ou bouillis.

Quand une certaine quantité a fini de sécher, on débarrasse le séchoir, on met le poisson en balles et on le transporte au village. Une partie est mise en cache, l'autre est échangée contre des marchandises. Et le canot qui l'a transporté revient au camp avec du thé, du tabac, du sucre, de la farine...

Pendant ce temps le missionnaire ne demeure pas oisif dans un village presque désert: il visite ses ouailles dispersées sur les rives. En 1912, il devait encore prendre l'exercice fortifiant de la rame, les canots à moteurs étant rares sur le Yukon. Quand les enfants le voient venir, ils crient: *Tuyikelaihen'* — le prêtre — et quelquefois courent à sa rencontre, lui aident à transporter son bagage, lui in-

diquent l'endroit le moins défavorable pour planter sa tente sur un rivage pierreux, embarrassé de quartiers de roche; ils lui apportent des rameaux de sapin afin de rendre sa couche plus moelleuse. Si les femmes ne sont pas à couper les poissons, elles sont accroupies dans leurs tentes, sous un moustiquaire, occupées à des travaux d'aiguille.

Comme non loin du cercle polaire, l'été n'est qu'un jour sans nuit, comme le crépuscule, se mêlant à l'aurore, verse assez de lumière, à minuit, pour qu'on puisse lire sans aucune fatigue des yeux, comme on n'entend, dans ces parages, le sifflet d'aucune manufacture, les sauvages travaillent quand bon leur semble: les uns, pendant les heures du jour, les autres pendant les heures de la nuit. Il y en a toujours qui veillent et d'autres qui dorment. Au missionnaire de choisir pour le temps de la prière et de la messe, l'heure qui accommodera le plus grand nombre et imposera le moins de sacrifices aux autres. Ils montrent d'ordinaire de la bonne volonté, et la visite de trois ou quatre jours se termine par la confession et la communion.

Cet après-midi du 10 septembre 1912, le missionnaire de retour, lui aussi, visite le village baigné dans les rayons tièdes et jaunes de ce soleil d'automne. Quel empressement il

voit partout, quelle activité, quelle fièvre inaccoutumée!

Sur la grève, Mary et deux autres femmes bouchent avec de la résine bouillante les trous de leurs canots d'écorce renversés. Plus loin, des hommes sont à calfeutrer avec de l'étoupe et du goudron de longues embarcations à fond plat, également renversées sur le rivage.

A 150 pieds, en haut, sur le bord de la colline, au Nord, des hommes et des femmes sont à peinturer les tombeaux de leurs morts. Ces tombeaux sont de petites cabanes en planches, surmontées d'une ou de plusieurs croix qui recouvrent la place où ont été enterrés leurs défunts afin de les protéger, dit-on, contre les chiens, la neige, la pluie et même contre les mauvais esprits. Rien de plus pittoresque que ces croix, ces tombes aux couleurs brillantes: le rouge, le blanc, le jaune, le bleu, sur le fond vert-sombre d'une colline plus élevée. Quand on remonte le Yukon, à deux milles en aval de Nulato, vis-à-vis l'embouchure de la rivière de ce nom, au moment ou on double une pointe, la vue de cet étrange cimetière charme les yeux. On croit voir un village, ce n'est qu'une nécropole. Des mats où flotte le pavillon étoilé en rehausse la beauté.

Sur la berge, la première maison, voisine des terrains de la mission, donnant sur le

fleuve, est celle d'Otioza Stickman, un fameux sorcier. Il est étendu, à terre dans un coin

UNE « CACHE »

de sa cabane, fumant et pérorant, tandis que sa femme, accroupie au milieu avec des compagnes, raccommodent des rets et en fabriquent de nouveaux. La cabane de ce sauvage est la plus grande du village. Elle abrite quatre familles. Le long des murs sont roulées cou-

vertures de laine et peaux de bêtes: la literie de chacun.

Dans la cabane voisine, celle de Peter Chief, d'autres femmes, accroupies, elles aussi, sur le plancher, réparent une tente.

En arrière, c'est le vieux Jubilée qui est arrivé avec son dernier voyage de saumons secs. Il est debout sur le rebord de la plate-forme, sur laquelle repose sa « cache ». Il reçoit les balles de poissons des mains de sa vieille, qui monte en gémissant les marches de l'étroit escalier. L'escalier, c'est un tronc d'arbre de moyenne grandeur; les marches: de grosses coches creusées dans ce tronc. A la moindre gaucherie, la vieille est remerciée par des gros mots.

Pour faire contraste, devant les deux gros magasins, de jeunes sauvages — gente qui a la réputation d'être peu travailleuse — assis sur des bancs ou étendus par terre, fument, badinent, gouaillent les passants et devisent sur leurs chances de chasse.

A l'intérieur, l'agent et le commis s'empressent à peser le poisson et à servir la clientèle. On voit hommes et femmes entrer avec des balles de poissons et sortir un sac de farine sur l'épaule, un bidon de pétrole au bout du bras, chargés de paquets de sucre et de thé, avec de la poudre et des plombs, avec des pièges en fer.

On serait dans l'erreur si on croyait qu'ils achètent tout cela avec du poisson sec. La grosse partie est achetée à crédit. Le marchand sait qu'il n'y perdra pas. Il attend ses débiteurs au retour de la chasse. Ils paieront avec les belles fourrures qu'ils vont chercher au fond des bois. Car, à peine arrivés, les sauvages se disposent à repartir: le remue-ménage et le branle-bas de cet après-midi sont bien les préparatifs du départ.

Tel est le sort du *Ten'a:* vivant de pêche et de chasse, il doit aller où est le gibier, et le gibier s'est éloigné des bords du Yukon: il erre au loin, de l'autre côté du fleuve. Il faut se hâter de le franchir avant que la flotte des glaçons n'en bloque le passage.

Les familles vont donc se fractionner en quatre ou cinq groupes. Chaque groupe va aller planter ses tentes à 30, 50, 75 milles sous les arbres, dans la patrie des canards et des ours, des visons et des martres, des lynx et des renards.

Ils partent bientôt, mais quand ? C'est ce que le missionnaire se demandait lorsqu'ayant fini sa tournée, il se dirigeait vers la résidence. Il avait bien appris quelles familles resteraient au village, quelles familles formeraient tel ou tel groupe, où elles iraient; mais le jour du départ, personne ne le savait ou personne ne voulait le dire. A la question: A quand ?

Tous avaient fait la réponse ordinaire chez les sauvages: *assou*, je ne sais pas. Ce qui pourrait peut-être aussi se traduire: je ne veux pas prendre la peine de vous le dire.

Il franchissait la clôture qui sépare le village des terrains de la mission, quand il entendit, dominant tous les bruits, les cris: *Malorot, malorot,* un *steamboat!* un *steamboat!* Ni lui, ni personne ne pouvait le voir. Ce qu'ils voyaient, c'était une colonne de fumée qui doublait la colline Nuloyit, une de ces sentinelles qui dit au Yukon: « Tu n'iras pas plus loin. » C'était bien le signe de la venue d'un vapeur. Mais il était encore à vingt milles: il n'arriverait que tard dans la soirée. Tous seront sur la berge à son arrivée. La visite d'un *maloròt,* il n'y a pas de spectacle comparable pour nos *Ten'as.*

En passant devant le couvent, le prêtre s'arrête, pour donner à ses yeux la jouissance — rare en Alaska — d'admirer les pétunias, les reines-marguerites, les giroflées, les glaïeuls, les belles-de-nuits et autres fleurs aux couleurs brillantes et variées qui en ornent le parterre.

Lorsqu'il dépasse l'école, il aperçoit dans le jardin Sœur Winifred et Sœur Marie du Sacré-Cœur, occupées très consciencieusement à faire la récolte de leurs pommes de terre. Chacune a son sillon. Elles donnent de petits

coups de pioche secs et vigoureux, délogent les tubercules de leurs nids, se penchent, les ramassent et les jettent dans des boîtes.

Au salut du passant, Sœur Winifred se dresse, et, tenant sa pioche comme le soldat au repos tient sa carabine, tout de suite:

— Que pensez-vous de mes fleurs ?

— Elles sont très belles. Mes félicitations.

— Dire qu'on a osé écrire qu'il n'y a pas de fleurs en Alaska... Si vous aviez vu la parure du 15 août — fête de l'Assomption de la très sainte Vierge. L'autel disparaissait sous les fleurs. Il n'y avait que des fleurs naturelles, rien que des fleurs naturelles.

— Ce devait être très beau. Vos fleurs font l'admiration des touristes.

— Nous ne manquons pas d'en offrir des bouquets au capitaine et au second des bateaux, qui les apprécient beaucoup et en ornent les salons et les salles à manger.

— Et la récolte ?

— Très bonne: Choux, navets, laitue, céleri... magnifiques.

— Et les pommes de terre ?

— Abondantes et toutes des grosses: pas une petite.

A peine ces paroles avaient-elles frappé l'air, qu'à l'extrémité de l'autre sillon, Sœur Marie du Sacré-Cœur qui venait de donner

un coup de pioche, cria: « Oh! les toutes petites. »

Sourire d'un côté, froncement de sourcils de l'autre.

— On dit que les patates d'Alaska ne valent pas les autres ? Elles sont trop juteuses, recevant trop d'humidité de la terre qui est encore gelée à trois pieds de profondeur ?

— Préjugé encore. On pense vraiment qu'il n'y a rien de bon dans ce pays, qui a pourtant bien des avantages... Vous avez fait le tour du village, mon Père. Est-ce que plusieurs familles restent avec nous, cet automne ?

— Quelques-unes.

— Les autres, quand partent-elles ?

— Je ne sais pas, ma Sœur. Je ne puis que répéter la réponse que je viens d'entendre plusieurs fois: *assou*, je ne sais pas. Le nombre de vos élèves va diminuer.

— Sans doute. C'est dommage. Mais il en reste encore. Les autres reviendront en novembre.

— Ces longues absences rendent encore votre tâche plus difficile ?

— C'est vrai, mais qu'importe ? Nous finirons bien par leur mettre quelque chose dans la tête et dans le cœur.

Qu'il en faut des trésors de patience et de savoir-faire pour tenir sur les bancs d'une

école ces enfants des bois si friands de liberté, pour leur apprendre à lire, à écrire, à compter surtout, pour leur apprendre les notions élémentaires de la religion! Admirables d'énergie et de dévouement, les religieuses ont déjà obtenu des succès appréciables. Elles espèrent bien élever une génération vraiment chrétienne. Que Dieu bénisse leurs efforts.

— Et vous, mon Père, où allez-vous passer l'automne ?

— Je ne sais pas, ma Sœur.

— Le passerez-vous sous la tente, comme l'an dernier ?

— C'est très probable. Mais où ? Avec quelles familles ? Je ne puis répéter pour le moment que la réponse de nos amis: *assou*, je ne sais pas. Je le saurai bientôt, je l'espère, et... je vous le dirai.

L'angelus sonnait lorsque le missionnaire franchit le seuil de la résidence de Saint-Pierre-Claver. C'est aussi le signal qui appelle la communauté pour le repas du soir. La communauté n'est pas nombreuse: trois seulement. Après le *benedicite* et la lecture accoutumée, la conversation s'engage et se continue jusqu'à la fin du souper. Naturellement nous nous entretenons de nos chers Indiens. Ils sont dispersés dans dix villages. Outre Nulato, nous visitons Kaltak, Kokukuk, Louden, Tih-

kakat, etc. Ils sont séparés les uns des autres par de grandes distances et cependant, nous les connaissons mieux, leurs noms, leur parenté, leurs mœurs, que MM. les curés et vicaires des grandes paroisses des grandes villes ne connaissent leurs paroissiens.

La salle à manger, comme les autres pièces de la maison d'ailleurs, est petite. Elle est séparée de la cuisine par une cloison de planches. Celui qui est adossé à cette cloison peut voir vis-à-vis, par une double fenêtre, le jardin tout près, plus loin, le fleuve, une île, la forêt, bien loin, les montagnes de Kayar, et, s'il le veut, sa pensée et son cœur voyagant encore plus loin que ses yeux, poursuivant toujours, peuvent les franchir et se rendre jusqu'en Canada. Les murs des deux autres côtés sont tapissés par les livres de notre bibliothèque. Le R. P. Supérieur, assis à la tête de la table, le dos aux rayons, veut apprendre les nouvelles du village.

Grand de taille, large d'épaules, cheveux noirs et touffus, figure respirant la bonté et l'humilité de son grand cœur, le P. Rossi ne regrette pas son beau ciel d'Italie ni sa chaire de rhétorique au Séminaire de Turin. Voyages pénibles, privations, misères de toutes sortes, neiges et glaces de dix ans en Alaska, n'ont pas réussi à refroidir son zèle et son enthousiasme de la première heure, et, devant une

dizaine de petits sauvages à catéchiser ou une poignée d'adultes à instruire, il y met autant de feu qu'il le ferait devant l'auditoire distingué d'une cathédrale. Une légère teinte de tristesse et de résignation disent le regret qu'il a de ne pas voir ses fidèles meilleurs chrétiens, de ne pas les voir servir le bon Dieu aussi bien que le désire son âme apostolique. Qu'il les aime tout de même, comme il oublie vite leurs mauvais tours pour ne se rappeler que leurs qualités, qualités dont quelques-unes n'existent parfois que dans ses bons désirs!

— Et quand partent-ils ? demande le frère Alarie ?

Bien pris, lui aussi, cheveux noirs, carrure de colosse, figure énergique et bonne, il a la réputation d'un grand travailleur: *klero konsenih*. Vraiment, il travaille celui-là, disent les sauvages. La tâche quotidienne de cuisinier, de sacristain, de jardinier, d'approvisionneur de bois de chauffage pour cinq poêles, les clôtures qu'il a faites, les bâtiments qu'il a élevés prouvent qu'il la mérite éminemment cette réputation. Toujours gai, toujours tenace, malgré toutes les contrariétés, il est un auxiliaire on ne peut plus précieux pour les missionnaires.

— Quand ils vont partir ? Vous connaissez leur réponse ordinaire: *assou* ou *rolla* dans le dialecte d'en haut. Je n'ai pu le savoir. Mais

je sais de quelles familles est formé chaque groupe et où il ira. Le chef Xriska, avec deux ou trois familles se contente de traverser le fleuve et d'aller s'installer à 3 ou 4 milles de la Mission. Kérilka, avec sa bande, campera sur les rives de l'Inoko, à 100 milles d'ici. Osioza descend le fleuve jusqu'à 25 milles en bas de Kaltak. Il retourne à l'endroit où j'ai passé l'automne, l'an dernier.

Le vieux Dimoska a choisi Kayar. C'est le groupe le plus nombreux et composé de nos meilleurs chrétiens.

— C'est avec ce groupe que vous allez vous joindre ?

— Je crois que c'est le meilleur parti à prendre.

— Je vous approuve de tout cœur, dit le P. Supérieur.

— Les invitations ne m'ont pas manqué. Nos sauvages semblent vraiment désireux d'avoir un prêtre pour les accompagner. Le vieux Dimoska surtout a été pressant, m'assurant qu'il aurait bien soin de moi.

— Promesse de sauvage, remarque le Frère.

— Vous avez vu Antonia Taden ? demande le Père. Que va-t-elle faire ? Elle est si malade.

— Je l'ai vue. Elle était seule dans sa cabane, assise par terre, délaissée, triste, son bébé à la face livide mourant sur ses genoux. Elle ne sait que décider. Elle souhaite de

toutes ses forces quitter Nulato pour aller dans la région des lacs où gibier et poisson abondent. Mais comment entreprendre un pareil voyage dans son état de santé ?

« Vraiment je suis bien malade, m'a-t-elle dit. Ces jours derniers, j'ai eu une forte hémorragie. Une autre semblable peut m'emporter. Là-bas, je risque de mourir sans sacrements. Je ne veux pas cela. Rester ici, il n'y a pas de quoi manger. Mon mari ne peut prendre de fourrures . Je risque de mourir de faim. Que faire donc ? » Je promis de prier pour elle afin que le Saint-Esprit lui inspire ce qu'il y a de mieux à faire. La divine Providence disposera toutes choses pour son plus grand bien.

— C'est assurément une de nos meilleures chrétiennes, remarqué le P. Supérieur. Celle-la fait honneur à notre école de Holy Cross. Elle a assurément profité des leçons de nos bonnes religieuses de Sainte-Anne. Elle n'a donc rien décidé ?

— Elle ne sait pas.

— Et vous, Père, êtes-vous décidé à partir ?

— Sans aucune hésitation.

— Et vous êtes prêt ?

— Pas tout à fait. Il s'agit d'une absence d'au moins deux mois. Il faut y songer. Je crois que la journée de demain suffira pour compléter mes préparatifs.

II

Vers Kayar

DES fleurs naturelles brillaient autour du tabernacle quand, le lendemain matin, je vins dire la messe dans la chapelle du couvent. La chapelle, pièce très petite, mais la plus belle de la maison. La peinture, absente ailleurs, couvre de nuances délicates les planches du plafond et des murs. Des nappes bien blanches, aux plis gracieux, de riches dentelles et des étoffes de soie brodées parent l'autel. Et, quoique chapelle privée — les seuls trois ou quatre prie-Dieu le disent — elle voit les prescriptions liturgiques strictement observées: dépouillement complet et couleur violette les jours de pénitence, abondance et disposition de fleurs et de lumières aux grandes fêtes.

Et ce n'est pas seulement le matin que ces femmes héroïques viennent s'agenouiller dans ce sanctuaire intime pour y entendre la messe et y recevoir la sainte communion. Bien souvent, dans la journée, aussi souvent que leur permettent les travaux de la classe et les occupations domestiques, elles y viennent: méditations, lectures spirituelles, récitation de

l'office sacré et du chapelet, longs colloques avec Jésus: tout se fait au pied du tabernacle.

C'est là que, bien loin des distractions et des réjouissances du monde, bien loin de leurs parents et de leur patrie, privées des joies et des avantages des grandes communautés, pendant les nuits interminables et le grand silence blanc des hivers alaskains, elles viennent chercher force et courage pour supporter ce redoutable isolement, les contrariétés, les déboires et les épreuves que Dieu n'épargne pas à ceux qu'il aime.

Quoi d'étonnant qu'elles chérissent ce petit coin de leur demeure, qu'elles le décorent avec une tendre sollicitude, afin de manifester à l'Hôte divin, pour qui elles ont tout sacrifié, la reconnaissance et l'amour de leur cœur!

Un spectacle imprévu m'attendait au seuil de la porte. Tandis qu'une bouffée d'air frais emplit mes poumons et que mes yeux errent sur le beau panorama matinal, ils rencontrent au milieu du fleuve une barque chargée de chiens; à force de rames elle se dirige vers l'autre bord. A gauche, dans le village, j'aperçois des femmes et des enfants entraînant des chiens ou plutôt entraînés par des chiens vers les embarcations. Elles les tiennent par le bout de la chaîne, elles tirent de toutes leurs forces, elles sont cependant obligées de des-

cendre... au galop. J'entends des cris, des bruits de rames.

Je me demandais ce que cela voulait dire, quand je vois accourir vers moi le vieux Dimoska.

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

— Nous partons.

— Vous partez ? Comment ? Tout de suite ?

— Tout de suite.

— Qu'est-ce qui vous a fait décider à brusquer ainsi votre départ ?

— Je ne sais pas. Mais nous partons.

Un sorcier ou une vieille femme a dû rêver. Un démon lui a dit: Si vous voulez avoir de la chance à la chasse, partez tout de suite. Et ils partent. C'est peut-être la raison de ce départ précipité.

— Vous venez avec nous, Père ?

— Mais je ne suis pas prêt.

— Bah! Vous avez le temps de vous préparer.

— Vous partez ce matin ?

— Oui.

— Moi, je ne puis pas partir ce matin. Je n'ai pas ce qu'il faut. Une heure ne me suffira pas pour me procurer ce qui me manque...

— Vous nous rejoindrez.

— Mais je ne sais pas où vous allez, quelle route vous aller prendre et d'ailleurs, est-ce que je pourrai vous rattraper ?

— Oh! ce sera facile, Père. D'abord nous nous contentons de traverser le fleuve ce matin. Tu vois, ça prend du temps, nous préparer. On a commencé à traverser les chiens. On les attache aux arbres. Puis on revient, puis on embarque les bagages, puis on traverse. La cloche de l'église sonnera quand nous serons l'autre bord. Alors nous ferons du feu pour ébouillanter le thé. Tu vois, tu auras le temps...

— Ah! si vous n'allez pas plus loin ce matin, je pourrai vous rejoindre, je crois.

— Vous venez avec nous à Kayar, Père ?

— Certainement.

— J'aurai bien soin de vous, Père. Je vous apporterai du bois...

— Merci. Vous êtes bien bon... Je ne vous dis pas que je prendrai le dîner avec vous... Comptez sur moi. Je vous rejoindrai.

Arrivé à la résidence, j'annonce la nouvelle. Personne n'est surpris. Nous les connaissons, nos chers *Ten'as*. Nous nous mettons à l'œuvre. Tandis que je rassemble papiers et livres, que je prépare ma chapelle, que je m'occupe de la lingerie, le bon Frère pourvoit aux provisions de bouche. Il calcule ce qu'il faudra pour deux mois et met en sacs farine, fèves, riz, thé, sucre... Quant au reste, il vole dans l'air, court dans les bois, nage dans les rivières... Nous l'aurons.

Sans doute que nous n'oublions ni hosties ni vin de messe.

Je fais percer une ouverture dans le toit de ma tente afin d'y laisser passer le tuyau du poêle. Le poêle, mais il faut en avoir un. Chaque famille en a un. Je ne puis m'en passer. Voici que la mission n'en a pas et que l'on vient me dire qu'il est impossible d'en trouver dans les deux magasins. Un peu tard pour entreprendre d'en fabriquer un avec des bidons de pétrole. Tout à coup on vient m'annoncer qu'on en a découvert un, pas des meilleurs mais qu'importe. C'est une espèce de boîte en tôle légère, ayant comme dimensions deux pieds de long sur un de largeur et un de hauteur et divisée en deux compartiments, dont l'un sert de foyer, l'autre de four — c'est le *Yukon stove*.

L'angelus ramène la petite communauté au réfectoire, d'où je vois les montagnes de Kayar au pied desquelles je vais camper.

Ironiquement je demande au Frère s'il ne va pas s'ennuyer, n'ayant rien à faire... Il éclate de rire. Des foins à faire pour l'hivernement d'un cheval, d'une vache et d'un veau; une remise à bâtir; du bois de chauffage à couper pour l'entretien de cinq poêles durant huit mois, sans parler de ses occupations de sacristain et de cuisinier...

Je ne demande pas au P. Supérieur comment il va s'occuper. Je sais que dans les loisirs que lui laissera le soin de son petit troupeau, il va prier, il va beaucoup prier.

« Quand les glaçons auront cessé de descendre, quand un pont de glace solide reliera les deux rives, nous enverrons l'attelage vous chercher. »

Je demande la bénédiction du R. P. Supérieur. Je cours saluer les Sœurs et me recommander à leurs ferventes prières. Je m'arrête à l'église, je m'agenouille aux pieds du tabernacle et de la statue de Notre-Dame de Lourdes...

Le P. Rossi et le Frère, qui m'ont aidé à embarquer mon bagage, m'accompagnent à la grève, poussent mon canot et... adieu Nulato...

Comme une île au vert feuillage émerge au milieu du fleuve vis-à-vis du village, ce n'est qu'après en avoir doublé la pointe, que j'aperçois la rive gauche. Je constate qu'elle est déserte. J'approche. Je ne vois ni silhouettes de sauvages, ni embarcations, ni même de fumée — les Indiens, en quittant un campement ne manquent jamais d'éteindre les feux: plus sages et plus charitables en cela que bon nombre de Blancs. Évidemment ils n'ont pas eu la patience de m'attendre. Je n'aurais qu'à suivre le courant. Je ne puis les voir. Ils sont disparus derrière un rideau de verdure.

J'approche: ce sont des îles qui forment ce rideau. Des chenaux les séparent en serpentant. Lequel prendre ? Si je ne prends pas le bon, un autre peut me mener loin dans une direction opposée ou me jeter dans un rapide. J'avais l'intention d'accuser encore leur légèreté, quand, à l'entrée de l'un d'eux, j'aperçois un canot et un jeune sauvage qui m'attend et me fait signe. Je n'hésite pas à me diriger de son côté.

— Par ici, Père.

Nous glissons entre deux îlots boisés.

— Nous les rejoindrons facilement, Père. Nous campons pour la nuit à une douzaine de milles seulement.

— Oh! alors, très bien.

Deux heures et demie de rames et nous sommes au campement. Les tentes sont presque toutes dressées. Mon vieil ami Dimoska m'attend sur la grève. Il m'indique où je dois accoster. Je glisse mon canot auprès du sien. Il m'a aussi réservé un endroit où planter ma tente. Ce que je me mets en devoir de faire immédiatement.

Plusieurs feux sont allumés; autour, on boit le thé et on mange avec appétit. Après la réfection, la prière du soir. Une petite clochette a réuni les voyageurs devant la tente du missionnaire.

Un vent frais, soufflant de l'Ouest, agite les flots. Les vagues, se suivant les unes les autres, viennent se briser contre les rochers, mourir sur le sable ou frapper violemment les chaloupes et les canots, échoués sur le rivage, qui se soulèvent, gémissent et grincent sur le gravier.

Par-dessus les épaules des collines qui forment la rive droite du fleuve, le soleil qui descend lentement, lance ses beaux rayons. Ils dorent et empourprent les eaux, la forêt et les tentes plantées sur la pointe rocailleuse. Ils illuminent un spectacle rare dans ce pays.

Devant une tente où un crucifix et une image de la Vierge sont attachés, un prêtre est agenouillé. Formant cercle, tout près, autant que les accidents du terrain le permettent, garçons et fillettes sont aussi à genoux. Les grandes sœurs font faire le signe de croix aux plus petits, joignent leurs mains et leur disent d'être bien sages. Derrière eux, de bonnes vieilles, des mamans tenant leurs bébés dans leurs bras sont assises sur des roches ou sur leurs talons. Plus loin, dispersés çà et là, sont les hommes. Les uns, agenouillés sur des cailloux, bien droits, les bras croisés sur la poitrine, sont édifiants de piété; les autres, moins fervents, ont la tête dans leurs mains, les coudes appuyés sur une souche ou un tronc d'arbre renversé.

Les femmes vêtues d'une robe de calicot, ont un mouchoir de couleur sur la tête. J'en vois une avec une robe de velours vert. Les hommes sont en manches de chemise, en salopettes, en habits couleur de poussière.

Tous, hommes, femmes et enfants, récitent nos belles prières lentement, pieusement, avec ensemble, dans leur langue qui ne manque pas d'harmonie:

Tenaro'To yoyit litotsen, nu uza tirelelo... C'est le Notre Père.

Netura, Mary, ne tlo raraleitse rolon... C'est le Je vous salue, Marie.

Puis vient la récitation du *Credo*, des Actes, des Commandements et des invocations à Jésus, Marie, Joseph. Nous terminons par des cantiques au Sacré Cœur, à la très sainte Vierge...

Et ces chants et ces prières portés par la brise, effleurent les eaux, pénètrent dans la forêt, effrayent et éloignent les esprits méchants qui l'infestent. Car, d'après les croyances de leurs *shamans* ou sorciers, « d'épais nuages sombres, chargés de mal, sont suspendus sur le sauvage durant sa vie entière. Des génies murmurent dans la rivière qui coule; dans les branches qui bruissent, on entend la respiration des dieux; des lutins dansent dans le crépuscule vaporeux et des démons se cachent dans les ténèbres. Tous ces êtres sont

hostiles à l'homme et doivent être apaisés par des dons, des prières et des sacrifices ». (Bancroft). La religion des *Ten'as* est une religion de crainte. Et les *shamans* ont tout intérêt à les entretenir dans ces terreurs.

Chrétiens, ils ne sont pas encore tout à fait débarrassés de leurs superstitions. Qu'il y ait des démons qui infestent leurs forêts, ils n'ont pas tort de le croire. Pendant des siècles, jamais une prière au vrai Dieu ne s'est élevée du sol de l'Alaska. Les esprits de ténèbres ont eu beau jeu pour y faire sentir leur puissance néfaste. Ils sont encore bien redoutables et nos *Ten'as* ont raison de craindre leur malice. Mais ce qu'ils ne devraient pas oublier, c'est qu'il existe aussi des esprits bons, bienfaisants, leurs amis, et surtout qu'il y a un Esprit tout-puissant, immense, qui remplit leurs montagnes et leurs vallées, leurs lacs et leurs rivières, leurs bois et leurs villages; qui les pénètre, corps et âmes, infiniment sage et miséricordieux, leur Créateur et leur Père.

En ce moment, ils s'en souviennent, et tout en sollicitant le pain quotidien et le pardon des offenses, ils lui demandent que son nom soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite dans leur pays et dans leurs cœurs.

Spectacle consolant que cette poignée d'Indiens à genoux devant le crucifix, sur ce rivage

rocailleux, dans ce cadre grandiose de la nature vierge.

Il dit que l'Évangile est prêché jusqu'à cette extrémité de la terre, que le Christ commence à être connu et aimé, que son Église y a jeté ses fondements.

La prière terminée, je cherche des yeux Antonia. Je ne la vois pas. Elle n'est donc pas venue. Car je l'aurais vue au premier rang: elle aurait donné le ton aux autres priantes.

J'interroge. On me répond, que, en effet, elle n'est pas venue, qu'Alexandre n'avait pas terminé ses préparatifs, qu'il avait l'intention de partir demain.

— Nous mettons-nous en route de bonne heure, demandais-je ?

— Non, Père.

— Aurais-je le temps de dire la messe ?

— Beaucoup de temps.

Nous ne sommes pas en hiver, où il s'agit de faire 30 ou 40 milles avant de trouver une cabane qui nous abritera durant la nuit. Avec cette belle température d'automne, qu'est-ce qui nous presse ? *Time is money:* les *Ten'as* n'admettent pas cet axiôme.

J'eus, en effet, amplement le temps, le lendemain matin, d'offrir le saint sacrifice de la messe.

Pendant que j'avais cette consolation, que les autres pliaient les tentes et chargeaient les

bagages, de légers canots partis en éclaireurs, étaient entrés dans un des bras du Yukon qui conduit dans la région de Kayar et en longeaient les rives tortueuses.

Chaque canot est monté par un jeune sauvage, accroupi au milieu. Il frappe l'eau de sa pagaie, à droite, à gauche, à petits coups, drus, secs, vigoureux. Tandis que son œil vif fouille le rivage, tantôt nu, tantôt boisé, ses mains sont toujours prêtes à lâcher l'aviron pour saisir le fusil chargé, dont le canon repose sur l'avant. Embusqués derrière les arbres, y a-t-il donc de farouches ennemis qui nous guettent ? Il n'y a que des perdrix et des lièvres et c'est précisément à eux que la poudre et les plombs en veulent.

Vers les neuf heures, le gros de la flotille se met en branle. Une à une les unités démarrent et s'engagent dans le *slough*.

Une douzaine de longs bateaux plats à la file descendent lentement. L'homme rame, la femme gouverne. Il n'y a pas longtemps c'était le contraire. Pendant que celle-ci peinait sur les rames, celui-là fumait sa pipe à la poupe. Les railleries des Blancs ont fait changer la mode. Leur séjour parmi les indigènes peut avoir quelques bons effets. Les petits enfants jouent ou dorment aux pieds de la maman. Les plus grands sont assis à l'avant

ou juchés sur la bosse de dromadaire que forment les bagages recouverts d'une toile.

Des chaloupes de moyenne grandeur escortent les gros transports.

Voltigent autour, canots d'écorce et canots de bois aux différentes couleurs, que font évoluer gracieusement à coups d'avirons—chacune dans le sien — de jeunes sauvagesses aux bras souples, aux corsages de calicot, la tête couverte d'un mouchoir rouge ou bleu, jaune ou vert.

Personne sur la rive pour voir passer cette intéressante flottille, qui serpente entre les sapins verts et les bouleaux aux troncs blancs et aux feuilles jaunes.

L'ordre de préséance n'est pas gardé. Tantôt on dépasse, tantôt on est dépassé

A un endroit difficile, j'observe un bateau lourd, mal bâti, chargé, qu'une figure labourée de rides et de grimaces penchée sur les rames, traîne péniblement. Je reconnais le vieux Jubilée. Tout à coup un choc fait sursauter le rameur. Un tronc d'arbre échoué au fond, bien visible pourtant, en est la cause. Le bonhomme lance un regard furieux, accompagné d'une parole non moins redoutable à l'infortuné pilote qui n'est autre que sa femme. Pauvre vieille, elle faisait bien pourtant son possible.

Mes rames ayant ralenti, je me vois bientôt à l'arrière-garde. Qu'est-ce que j'aperçois ? Une bonne vieille, que je ne croyais pas de la partie. Tandis que, tout essoufflée, elle fait avancer son canot à coups d'aviron, elle ne cesse d'encourager son unique chien qui l'accompagne du rivage. Elle lui parle continuellement: « Par ici, par là. » Elle lui indique s'il faut contourner un arbre ou franchir une roche. « Très bien Salikyoza. A gauche, à droite. » Les sueurs remplissent les rides profondes de son front, l'aviron dans ses mains semble pesant, son canot paresseux suit les autres avec peine.

— Comment. Vous ici ? lui criai-je.

— Hé oui, soupire-t-elle.

— Entreprendre un tel voyage... à votre âge... seule...

— Il le fallait bien.

— C'est bien dur ?

— Hé oui!

— Vous, toujours malade ?

— Oui, je suis toujours malade. Que voulez-vous ? A Nulato, je n'aurais rien eu à manger. J'ai bien de la peine. Mes enfants ne s'occupent pas de moi. Je suis toujours malade...

Et pendant qu'elle continue de donner de l'aviron à droite, à gauche, et que je continue

à ramer de mon côté, elle exhale ses lamentations pour la centième fois.

Pauvres sauvagesses! L'héritage d'Eve pèse lourdement sur leurs épaules. Fillettes, elles ont l'insouciance de l'oiseau, tout en prenant déjà une bonne part des travaux du ménage; mariées à quatorze, à quinze ans, le travail devient plus pénible; à trente ans, on leur en donnerait cinquante, tant les privations ajoutées au labeur quotidien ont cruellement ravagé leur figure.

Quand elles ne sont pas moissonnées dans l'été de leur vie, il se fait autour d'elles une morne solitude. On en rencontre dans chaque village de ces vieilles sauvagesses désolées, qui se plaignent sans cesse de leurs infirmités, qui ne se lassent de répéter: « *Aba eslan, aba eslan.* Je suis malade, je suis malade. » Elles vivent continuellement avec leurs chers disparus et les pleurent sans cesse.

Que de douces consolations la religion verserait dans leurs cœurs, si elles la connaissaient mieux, si leur foi était plus vive...

Vers midi, arrêt pour le lunch. Nous descendons sur le rivage. Les feux sont allumés, le thé est chaud, on m'offre même une cuisse de perdrix. Nos jeunes éclaireurs nous ont ménagé ce régal. Ils sont déjà repartis. Pourquoi tant de hâte? C'est qu'ils ne veulent

pas être devancés par les chiens, qui mettraient en fuite tout le gibier.

En effet, les chiens... Je les avais vu traverser le Yukon en bateaux, je les avais entendu

UN « CHENIL »

hurler, hier au campement de la pointe, qu'est-ce qu'on en a fait ? Au départ on les a déchaînés tout simplement. Et ils se sont mis à accompagner la petite flottille.

C'est amusant de les voir courir sur le rivage accidenté. Il y en a plus d'une centaine, de toutes couleurs et de tous poils, des blancs, des noirs, des jaunes, des bruns, des gris.

Tous, oreilles droites ou oreilles rabattues, museau au ras du sol, langue pendante, se précipitent. Pas envie de se battre; un coup de dent en passant à l'importun qui barre la route, des grognements, rien de sérieux. Il faut suivre: ce n'est pas facile. Mille obstacles à vaincre: des troncs d'arbres renversés à sauter, des rochers à contourner, des buissons à traverser. Ils montent, ils descendent, ils disparaissent dans un fourré, s'enfoncent dans le bois: des formes blanches et noires, jaunes et brunes passent à travers les arbres et les broussailles comme des éclairs. Ils descendent sur la grève, lapent une gorgée d'eau sans s'arrêter, remontent, arrivent sur le bord d'un rocher coupé à pic, ils sautent, les uns tombent sur leurs pattes, les autres dégringolent, se relèvent et en avant toujours.

Soudain, arrêt général: un cours d'eau barre la route ? Que faire ? Le nez en l'air, ils flairent, ils regardent de tous côtés. Y a-t-il moyen d'éviter le plongeon ? Impossible. Alors les courageux — c'est le grand nombre — s'élancent. L'eau revole, des têtes surnagent et s'avancent rapidement. Les bonnes bêtes ont atteint l'autre bord, se secouent et s'enfoncent dans le bois.

Leurs compagnons, les lâches, sur l'autre rive, les griffes des pattes de devant à l'eau, furieux de voir disparaître les autres, la tête

vers le ciel, hurlent, crient, pleurent. Alors les maîtres approchent leurs canots, les appellent, les encouragent, les excitent. Enfin ils se décident et se jettent dans l'eau glacée.

Arrivés au lieu de campement, il faut enchaîner tout cela afin de jouir d'une paix relative pendant la nuit. Ainsi les chiens peuvent bien hurler; ils ne peuvent ni voler nos provisions, ni venir troubler notre sommeil dans nos tentes, ni s'entretuer.

Quand nous nous arrêtâmes pour la nuit, ce n'était plus le même paysage: ni vent, ni vagues, ni soleil, ni plage élevée, ni vaste horizon comme sur les bords du grand fleuve, mais une eau morte comme dans un marais, un sol à fleur d'eau, sablonneux et humide, d'où sort une forêt de minces rondins nus couronnés d'un bouquet de feuillage. Ils sont si drus qu'ils forment un toit épais que traversent à peine quelques rayons de lumière. C'est sombre, renfermé, malsain peut-être... nous n'y passons qu'une nuit.

Après la prière du soir et le chant des cantiques, nous nous retirons et le sommeil ne tarde pas à venir.

Le lendemain matin, 13 septembre, j'eus, comme la veille, amplement le temps d'offrir le saint sacrifice de la messe.

Les tentes abattues, pliées, chargées avec le reste, on pousse au large canots et embarcations; la flottille reprend sa route dans le même ordre qu'hier; rames et pagaies labourent la surface tranquille de la petite rivière.

Pendant que je rame, je considère mes chers compagnons de route: ces hommes, jeunes et vieux, qui, à force de bras et de rames, traînent de lourdes embarcations en planches; ces femmes au gouvernail, ces enfants, dormant ou jouant sur les bagages; ces jeunes filles, évoluant dans leurs canots d'écorces; tous enfants des bois, tous, nés dans ce pays sauvage et cependant tous vêtus comme les Blancs et tous baptisés.

Pendant que je promène mes regards sur notre flottille qui vogue ainsi paisiblement, une autre flottille surgit tout à coup aux yeux de ma mémoire et de mon imagination. De longs canots d'écorces, ceux-là, longent les rives boisées d'un grand fleuve, montés par d'autres Indiens, dans leurs accoutrements primitifs, à la face farouche et inquiète. Ils luttent contre les eaux rapides à grands coups de pagaies. Ce sont des Hurons d'il y a deux cent soixante ans qui retournent dans leur pays, emmenant dans leurs embarcations des Robes Noires.

Je me souvins d'une lettre du bienheureux de Brébeuf, écrite en 1636. Je compare, je

mets en parallèle missionnaire et missionnaire, sauvages et sauvages.

« Il est vrai, écrivait-il, que les deux derniers venus, les PP. Le Mercier et Pijart, n'ont pas eu tant de peines en leur voyage, en comparaison de nous qui étions montés l'année précédente. Ils n'ont pas ramé, leurs gens n'ont pas été malades comme les nôtres; il ne leur a point fallu porter de pesantes charges. Nonobstant cela pour facile que puisse être la traversée des sauvages, il y a toujours de quoi abattre bien fort un cœur qui ne serait pas bien mortifié. Il faut vous attendre à être trois ou quatre semaines tout au moins par les chemins, à n'avoir pour compagnons que des personnes que vous n'avez jamais vues, à être dans un canot d'écorce, dans une posture assez incommode, sans avoir la liberté de vous tourner de côté ou d'autres: en péril cinquante fois le jour de verser ou de briser sur les roches.

« Pendant le jour le soleil vous brûle, pendans la nuit vous êtes la proie des maringouins. Vous montez parfois cinq à six saults dans un jour, et n'avez le soir pour réconfort qu'un peu de blé cuit avec de la belle eau claire, pour lit la terre et bien souvent des roches inégales et raboteuses. Et d'ordinaire point d'autre abri que les étoiles et tout cela dans un silence perpétuel. »

Le bienheureux de Brébeuf faisait allusion, comme il le dit, au voyage de l'année précédente fait au prix d'incroyables fatigues. Elles lui étaient moins épargnées qu'à ses frères, parce qu'il paraissait plus robuste. On lui mettait la pagaie à la main et on le forçait à ramer pendant des journées entières... Mais le travail le plus pénible consistait à « faire portage », c'est-à-dire à transporter sur les épaules les bagages, les marchandises et jusqu'au canot lui-même. « Nous n'en pouvions plus, » écrit-il.

Comparé aux travaux et aux souffrances de cet héroïque missionnaire et de ses compagnons d'apostolat, le voyage que je faisais ne me paraissait qu'un amusement.

Est-ce à dire que la conversion des infidèles de notre temps n'apporte que des consolations ?

Je me rappelais les labeurs, les épreuves, les souffrances de l'admirable apôtre de l'Alaska, Mgr Seghers.

M. l'abbé M. de Baets [1], son biographe, décrit, en partie, un des voyages de l'héroïque évêque:

« La petite caravane fut bien tourmentée par les moustiques, la plaie de l'Alaska. Ces insectes harcèlent le pauvre voyageur; ils se jettent sur lui par légions. Ils s'abattent sur les mets et dans les boissons; à peine a-t-il

1. L'abbé Maurice de Baets: *Mgr Seghers, l'Apôtre de l'Alaska*. H. Oudin, Paris, 10, rue de Mézières.

ouvert la bouche pour parler et respirer, qu'une demi-douzaine de ces petits démons s'y sont introduits, ont pénétré dans la gorge, et une vigoureuse quinte de toux suffit à peine à les expulser... Soigneusement roulés dans leurs couvertures, sans laisser la moindre partie du corps exposée aux dards de ces voltigeurs hostiles, les voyageurs passèrent une nuit paisible au milieu d'une nuée d'ennemis

« Le lendemain, dès cinq heures, Mgr Seghers, le P. Madard et quatre Indiens étaient en route, chargés chacun selon ses forces, et s'engagèrent dans la *Tundra*. C'est ainsi qu'on nomme les régions basses et marécageuses de l'Alaska. Le sol en est couvert d'une mousse élastique et humide, si bien qu'à chaque pas on s'y enfonce jusqu'aux chevilles, et parfois jusqu'aux genoux. C'est dire assez combien pénible est la marche sur un pareil terrain...

« ...Trois ou quatre montagnes furent franchies et après une marche ininterrompue de dix heures les voyageurs s'arrêtèrent en un endroit où ils trouvèrent du bois. Ils purent y faire un bon repas...

« Après le repas, il fallut franchir la rivière d'Uluhuk. Ils en avaient passé plusieurs déjà; parfois ils avaient dû marcher dans l'eau, en longeant les rives; ici le passage fut facile.

« La nuit suivante ils dormirent dans un petit bois, près d'un ruisseau à l'eau glaciale.

La pluie tomba à torrents jusqu'au matin et rendit le chemin presque impraticable.

« Ils marchèrent tout le jour à travers d'inextricables broussailles, dans de profonds ravins ou de tortueux sentiers de montagne. Après midi il fallut escalader une seconde chaîne de hauteurs. »

Parlant d'un autre voyage:

« Dieu seul, dit le P. Tosi, sait les souffrances et les dangers que nous avons rencontrés dans cette difficile traversée de dix-huit jours, jusqu'à l'arrivée à l'embouchure de la rivière Stewart. Mille fois nous fûmes sur le point d'être engloutis par les flots ou jetés sur les écueils par la violence des tempêtes. Mais Dieu voulut nous sauver. Il nous donna le courage de souffrir pour sa gloire et pour le salut des âmes, le seul but qui nous poussa à cette entreprise souverainement hasardée. D'ailleurs l'archevêque lui-même était notre pilote: il nous donnait l'exemple d'une confiance illimitée en Dieu, et nous soutenait par ses paroles de père et d'apôtre [1]. »

Pour le moment j'avais raison de me trouver très bien. L'automne avait fait disparaître tous les moustiques, le soleil ne faisait qu'attiédir l'atmosphère, et seul, dans ma petite chaloupe très légère, je conduisais à mon gré.

1. *Mgr Seghers*, p. 195.

Restait le grand silence des bois. Les entretiens avec mes compagnons de route étant de courte haleine: leurs sujets de conversation étant très restreints.

A l'encontre des premiers missionnaires, je jouissais d'une grande sécurité. Que craindre ? Pas d'ennemis embusqués derrière les arbres. Et mes *Ten'as* ? Oseraient-ils faire du mal à leur missionnaire ? Ils craindraient la justice des Blancs. Réduits à un petit nombre, subissant l'influence du christianisme, leur naturel est devenu doux et paisible.

Ont-ils toujours été ainsi ? Quand ils formaient des peuplades nombreuses, leurs ancêtres n'ont-ils pas eu la cruauté et la férocité traditionnelles des sauvages ? Ce que nous savons de leur histoire nous en donne une idée.

En 1843, quand le premier Blanc, Zokoskin, pénétra dans l'intérieur de l'Alaska, remonta jusqu'à Nulato et s'avança jusqu'à 100 milles plus loin, l'attitude hostile des indigènes le contraignit de retourner sur ses pas avec le plus de célérité possible.

Le 16 février 1851, un massacre de Blancs par les sauvages de la Kokukouk eut lieu à Nulato. Un monument élevé à cet endroit en commémore le souvenir.

Durant les saisons de 1848-1850, plusieurs navires de la marine anglaise visitèrent la mer de Behring, à la recherche de l'expédition de

Sir John Franklin. Étant à Saint-Michel, le commandant d'un des vaisseaux apprit qu'il était rumeur que les indigènes de la Kokukouk avaient quelque connaissance du détachement de Franklin.

Comme Derabin, l'agent de la Compagnie de fourrures à Nulato, l'établissement des Blancs le moins éloigné, était à Saint-Michel pour sa visite ordinaire de l'été, le capitaine anglais décida qu'un officier de la marine l'accompagnerait à son retour à Nulato et y passerait l'hiver pour vérifier cette rumeur et faire des recherches.

Le lieutenant Bernard fut choisi pour cette tâche et partit en compagnie de Derabin et de quelques autres marchands. Ils firent un rude voyage de 675 milles dans un grand bateau en peau de loup marin.

Nulato ne se composait alors que de deux ou trois bâtiments enfermés dans une palissade, où logeaient quatre ou cinq Russes.

Derabin avait une mauvaise réputation. Les indigènes des environs le détestaient cordialement à cause de ses injustices et de ses brutalités.

Exaspérés au-delà de toute mesure, les sauvages de la Kokukouk résolurent de se venger et d'en finir. Ils tramèrent leur plan dans le plus grand mystère et, de très bonne heure, le matin du 16 février 1851, ils donnèrent l'assaut.

Ils massacrèrent les Russes, qui ne tentèrent même pas de se défendre; ils enfoncèrent ensuite la porte de la chambre où dormait le lieutenant Bernard, se précipitèrent sur lui et le percèrent de leurs flèches. Pendant quelques moments, il se défendit bravement, mais bientôt il succomba sous leurs coups.

Derabin tomba un des premiers.

Un des Russes, blessé gravement et laissé pour mort réussit à se faire conduire jusqu'à Saint-Michel dans un traîneau à chiens. Impossible de s'imaginer les souffrances d'un pareil voyage. Il arriva juste à temps pour annoncer la lugubre nouvelle et mourut après une terrible agonie.

Aussitôt le major Adams, un autre officier anglais, se rendit à Nulato, rendit les derniers devoirs au lieutenant Bernard et érigea sur sa tombe une petite croix de bois. La petite croix tomba rongée par le temps et toutes traces de l'endroit du massacre auraient disparues si, pour se conformer au désir du R. P. Tosi, préfet apostolique de l'Alaska, on n'en avait pas élevé une autre en 1895, avec une épitaphe relatant le fait. Ce monument existe encore.

On raconte que des tribus nombreuses habitaient jadis le pays et se faisaient la guerre.

Quelles sont les batailles qui s'y sont livrées ? Nul historien ne nous en a donné les

détails. Quels sont les héros qui s'y sont illustrés ? Nul chroniqueur ne nous en a donné les noms, nul troubadour n'en a chanté les exploits. Je me trompe. Ces exploits ont dû être chantés, — car c'est la coutume chez les sauvages de célébrer en chansons les vertus de leurs morts. Mais comme ces pauvres Indiens n'ont jamais pu imaginer un moyen de fixer leurs idées sur quoi que ce soit de durable, ni sur des pierres, ni même sur des écorces de bouleau; de toutes ces luttes qui ont fauché des vies humaines, de tous ces massacres qui ont ensanglanté le sol, de tous ces incendies qui ont rasé des villages, il ne reste qu'un vague souvenir et une terreur panique qui s'empare soudainement, chaque année, même encore maintenant, de tous les habitants de chaque village successivement.

La nouvelle se répand tout à coup dans une bourgade qu'on a entendu des coups de feu dans les bois. Ce sont les guerriers du Nord qui sont dans les environs et qui vont attaquer. On tremble, on passe des nuits sans dormir, on sèche de crainte. On vit des jours terribles. De leur côté, les tribus du Nord éprouvent périodiquement les mêmes terreurs. Les Blancs ont beau se moquer de ces craintes vaines, ils ne parviennent pas à les rassurer. « Les Blancs n'ont pas de tête, ils ne savent rien, » disent-ils, vexés de ces railleries. Les

jours se passent et l'ennemi ne paraît pas. « Les démons les ont mis en fuite, » disent-ils, incorrigibles. L'année suivante la même chose se répète.

Pas plus les uns que les autres n'ont envie de se battre.

D'ailleurs comment pourraient-ils songer à entreprendre des expéditions guerrières, nos chers *Ten'as* ? Ils sont désorganisés, ils n'ont que des chefs de peu d'autorité, ils habitent de petits villages, séparés les uns des autres par de très grandes distances ? Et puis ils ont été si décimés par des épidémies...

La région que nous traversons, ce troisième jour, nous donne bien une idée de ce que fut ce peuple autrefois et de ce qu'il est maintenant. Nous sommes entrés, en effet, dans le pays de Kayar.

III

Kayar

NOUS coulons entre deux rives escarpées et boisées. De distance en distance nous voyons des clairières où de hautes herbes ont remplacé les arbres. Il me semble voir la tête d'une croix qui émerge. J'arrête. Je monte. En effet, c'est bien une croix de bois au milieu de cette végétation. Une petite cabane en planches, haute et large de 2 pieds respectivement, longue de 6, gît au pied. C'est une tombe: quelque sauvage a été enterré ici. Je vois d'autres croix. Je suis donc dans un cimetière. Un peu plus loin, je vois un autre lac de foin vert: Je m'y aventure. Je trouve les ruines de cabanes. Il y avait donc jadis un village ici.

« Autrefois, m'explique un de mes compagnons, il y avait beaucoup, beaucoup de maisons dans beaucoup de villages. Il y avait beaucoup de monde. Ils sont tous, tous morts... Une grande maladie les a fait mourir... Ils étaient tous malades..., pas de remèdes..., rien à manger, personne pour les soigner... Moi-même, un jour, j'entrai dans une cabane: le père, la mère, quatre enfants, tous morts...

Personne pour les enterrer... Que c'était effrayant!... Les autres, *ceux qui ne sont pas morts*, sont allés à Nulato, Kaltak et dans d'autres villages sur le Yukon. Maintenant les sauvages aiment mieux vivre sur le grand fleuve: il y a des Blancs là, des magasins. On fait plus d'argent et puis... on voit les *steamboats*. J'aime ça, moi, les *steamboats*. »

Un missionnaire a décrit quelques-unes des scènes d'horreur qu'il a eues sous les yeux pendant cette terrible épidémie de 1900.

En voici une, et non des plus lugubres: « Nous allions par les rues du petit village, glissant dans la boue sous une pluie torrentielle, qui continua de tomber pendant plus d'un mois, transportant les morts sur une charette que nous traînions, tandis que du sein des ténèbres qui emplissaient les cabanes et les tentes sortaient les plaintes et le bruit des efforts violents de la toux qui secouaient ceux qui allaient bientôt mourir.

« Même les chiens avaient cessé de hurler, plusieurs pour toujours; oubliés qu'ils étaient dans la calamité commune, ils moururent de faim.

« Le village était dans une malpropreté écœurante: des tas de haillons souillés, du poisson pourri et autres saletés autour des huttes et même au-dedans.

« Et la pluie continua de tomber sans répit, et le vent de souffler pendant tout le temps

FAMILLES DE *TEN'AS*

de cette épouvantable épidémie, augmentant l'universelle désolation.

« On ne pouvait songer à donner un cercueil et une tombe à chaque mort, tant ils mouraient vite et nombreux. Nous avions creusé une longue tranchée et nous apportions le cadavre dans une boîte, nous le couchions au fond, nous le couvrions d'un lambeau de

toile et de quelques bouts de planche avec un peu de terre dessus. »

Le même missionnaire raconte que, visitant les villages, il trouvait les morts sans sépulture, dans un état de décomposition.

Et cette épidémie sévit dans tout l'Alaska. On calcule qu'un tiers de la population tomba sous ses coups.

Encore maintenant des villages disparaissent ou changent de site. Je visitais Madzatetsel'ihten, situé à 70 milles en aval de Nulato. Six familles y vivaient. Je me rends au cimetière qui est à proximité. J'y vois une forêt de croix et de tombeaux aux brillantes couleurs et en très bon ordre.

Un vieux me dit avec mélancolie: « Anciennement il y avait ici beaucoup, beaucoup de monde... Ils sont tous, tous morts. »

L'année suivante, je reviens au même endroit. Je ne trouve plus qu'une famille qui se disposait à partir, elle aussi. Et le beau cimetière avec ses belles croix, si religieusement entretenu; où est-il ? Disparu. Un feu de forêt a passé et a consumé tous les monuments. Il n'en reste pas la moindre trace. Seront-ils jamais relevés ?

L'élément destructeur, cependant, n'a pas troublé le sommeil de ceux qui dorment sous le sol. Le Yukon est plus cruel. Parfois il

emporte tout un pan de rivage où est situé un cimetière et roule dans ses ondes croix, cercueils et cadavres.

Un sort semblable attend les croix de Kayar: Elles seront rongées par la pourriture, tomberont et ne seront pas relevées.

Dans la région de l'Alaska que j'ai parcourue, j'ai rencontré plus de cimetières que de villages.

Pendant que le cerveau roulait ces tristes pensées, les bras continuaient de pousser et de tirer les rames et nous arrivions à la petite rivière Rotolno, aux eaux limpides descendant des montagnes, et nous commencions à la remonter.

Trois heures de rames contre un courant modéré, puis, vers les quatre heures de l'après-midi, des enfants me crient de leur chaloupe et indiquent l'endroit de l'index: « C'est là. Nous sommes arrivés. — Où ça ? A destination ? — Oui. » C'est une crête de terrain d'une largeur de 300 pieds entre un lac et la petite rivière.

Déjà des tentes blanches se dressent sous les rameaux vert sombre des sapins et entre les troncs blancs des bouleaux dont les feuilles jaunies commencent à joncher le sol. Mon vieil ami Dimoska m'avait choisi un emplacement à une extrémité du camp. Ce qui me

plaisait fort. Les enfants m'aident à monter mon bagage et je plante ma tente solidement cette fois.

Le lendemain, un jeune sauvage nous arrive de Nulato et nous annonce qu'Alexandre et Antonia se sont décidés à venir nous rejoindre, qu'ils sont en route et qu'ils ne tarderont pas à arriver.

Trois jours se passent et ils ne paraissent pas. On commence à s'inquiéter, d'autant plus qu'ils ont plusieurs parents dans le camp. Le vieux Dimoska est le père d'Alexandre et le vieux Jubilée celui d'Antonia. Je les vois qui chuchotent mystérieusement. « Il a dû leur arriver malheur », me disent-ils. Quelques-uns savaient peut-être la raison de leur retard mais, en bons sauvages, ils s'étaient bien gardés de me la dire. Je me demandais anxieusement: « Est-elle morte en route ? » Je la savais si malade.

Elle arrive enfin, exténuée et dans un état de surexcitation nerveuse.

— Que s'est-il donc passé ?

— O Père, c'est affreux, affreux.

— Quoi donc ? quel malheur est-il arrivé ?

— Vous connaissez Antonio, ce jeune homme ?

— Oui. Eh! bien ?

— Il est mort.

— Il est mort ? Comment cela ? Je l'ai vu à Nulato avant de partir. Il ne paraissait pas mal.

— Il toussait beaucoup, lui aussi. Vous ne le saviez pas, et nous, nous ne le pensions pas si malade. N'ayant pas de parents, il nous a demandé de l'amener avec nous. Nous avons consenti.

Après une journée de rames, nous nous sommes arrêtés camper pour la nuit. Il s'est trouvé très mal. Il avait des quintes de toux continuelles, il vomissait le sang... « Je me meurs, » m'a-t-il dit. Ni médecin, ni prêtre. Je lui dis de prier, d'avoir regret de ses fautes. Je récite avec lui des prières, des invocations, l'acte de contrition; je l'assiste comme je désire qu'on m'assiste quand je mourrai. Il expira.

— Vous avez agi en bonne chrétienne et Dieu vous récompensera pour ce grand acte de charité. Il vous devra peut-être le ciel. Sans vous aurait-il pensé à prier ?

— Que faire de ce cadavre ? Dans le bois nous n'avons pas de quoi l'ensevelir. Alexandre veut aller à Nulato. Je m'y oppose. Je ne puis rester seule avec ce mort et mes enfants au milieu de la forêt.

« Dieu vint à notre secours. Tout à coup nous voyons un canot. Quel bonheur. Nous lui faisons signe de venir à nous. Le jeune

sauvage qui le montait n'hésita pas à retourner à Nulato porter la nouvelle et demander du secours. Quelle nuit j'ai passée auprès de ce cadavre!... Comme je suis fatiguée!... Comme ça été long d'attendre. Enfin ils sont venus avec un cercueil et tout ce qu'il fallait pour l'ensevelir et ils ramenèrent les restes au village pour l'inhumer dans le cimetière.

— Reposez-vous, Antonia, vous êtes bien fatiguée après de telles émotions et un si long trajet. Je dois m'éloigner pour aller chercher du bois. Je reviendrai bientôt. »

En marchant, je reconstituais en esprit ce drame poignant qui venait de se passer dans les solitudes de ces forêts mystérieuses. Elles en cachent bien d'autres. Ce jeune sauvage, je me le rappelais très bien. Je l'avais remarqué, la veille du départ, parmi les jeunes qui étaient assis devant le magasin. Il m'avait salué très aimablement. Nous nous étions entretenus ensemble. Je lui avais parlé de ses devoirs religieux... J'étais loin de soupçonner que la mort devait le frapper si tôt...

Je revenais, quand on vint au-devant de moi pour me dire de me hâter, qu'Antonia était très mal, qu'elle me demandait. Lorsque j'arrivai, je constatai qu'elle venait d'avoir une forte hémorragie. Elle était très faible, mais la crise et le danger semblaient passés. Je l'encourageai, je la laissai reposer, puis je lui parlai

des derniers sacrements. Elle ne fut nullement effrayée. Elle ne se faisait pas illusion, elle ne craignait pas la mort. Elle accepta donc de bon cœur l'offre que je venais de lui faire. « Demain, lui dis-je, je consacrerai une hostie pour vous. »

En effet, le lendemain matin, je lui donnai le saint Viatique et l'Extrême-Onction, sacrements qu'elle reçut avec une grande foi et une grande piété.

Salutaire efficacité du sacrement des malades: il produisit immédiatement en elle un de ses effets consolants. Jusqu'ici, elle n'avait pas été un modèle de douceur. De durs labeurs, des privations, des contrariétés de tout genre, un mari imprévoyant, insouciant, sauvage, en un mot, tout cela, la maladie aidant, n'avait pas rendu son humeur des plus accommodantes. A peine a-t-elle reçu l'Extrême-Onction qu'un changement complet s'opère dans son caractère. Elle devient patiente, douce, joyeuse même. Parfois elle raille finement son mari qui dépense ses cartouches... à effrayer les canards.

Sans doute, elle avait parfois ses moments de mélancolie: « J'ai de la peine, me dit-elle un jour, quand je vois mes compagnes, évoluer dans leurs canots, visiter leurs rets et revenir avec de beaux brochets. Je ne puis pas faire comme elles. Je n'en ai pas la force. Je vou-

drais, comme elles, m'enfoncer dans le bois, tendre des collets et prendre des lièvres et des perdrix. C'est impossible... Petite fille, comme j'aimais à canoter ici même et à courir la forêt!... »

En effet, c'est dans un village maintenant disparu de cette belle région de Kayar, qu'Antonia naquit en 1877. Son enfance fut celle des petites sauvagesses que j'avais sous les yeux. En temps d'abondance, comme maintenant, elles sont joyeuses comme des oiseaux, courent dans les bois, barbotent, pieds nus, près du rivage, font la pêche dans les ruisseaux.

Encore toutes petites, cependant, elles commencent à travailler. Elles aident leurs mamans. On les voit, leur petit frère ou leur petite sœur sur le dos, retenu par un grand châle, aller chercher de l'eau à la rivière, ramasser du bois, le fendre, allumer le feu, soigner et atteler les chiens. Elles apprennent aussi de bonne heure à coudre et perler. Ici, à Kayar, où gibier et poisson abondent, elles peuvent satisfaire leur appétit. Mais ce temps ne dure pas longtemps. L'hiver approche et, autrefois surtout, mal protégées contre le froid par de misérables fourrures, qu'elles ne changeaient jamais et qu'elles ne quittaient que lorsqu'elles tombaient en lambeaux, elles souffrent du froid; elles souffrent aussi de la faim,

n'ayant que du poisson sec à se mettre sous la dent.

Antonia fut moins heureuse que ces enfants, qui ont été baptisées dès leur arrivée en ce monde et qui ont commencé d'apprendre leurs prières et leur catéchisme dès leur plus tendre enfance. Élevée dans les superstitions de ses parents, elle n'eut le bonheur d'entendre parler de Dieu et de recevoir le baptême qu'à l'âge de douze ans. Aucun prêtre catholique n'avait pénétré dans cette région de Kayar avant l'année 1888.

Car, avant l'arrivée des Russes, toute forme de christianisme était inconnue dans ces terres désolées du Nord. Seul le shamanisme ou sorcellerie y régnait.

La première tentative sérieuse de christianiser les tribus Alaskaines se fit en 1794, lorsque la Compagnie de fourrures Russo-Américaine introduisit formellement l'Église orthodoxe.

Depuis, quelques prêtres russes visitèrent des villages indiens, conférant le baptême, mais sans donner aucune instruction préalable. Il est facile de conjecturer quelle sorte de chrétiens ils faisaient.

C'est à Nuklukayet, village situé sur le Yukon, à quelques milles de l'embouchure de la Tanana, que le premier missionnaire catholique de l'Alaska, Mgr Clut, O. M. I., se ren-

dit sur l'invitation de M. François Mercier, un Canadien, dans les premiers jours de mai 1873. Il avait stationné tout l'hiver au Fort Yukon, où il était arrivé dès le 13 octobre de l'année précédente. C'est là aussi que ce dévoué missionnaire célébra, le 25 mai, la première messe pontificale qui ait été chantée solennellement sur le territoire alaskain. Bienheureuse prise de possession, par laquelle Jésus-Christ affirmait ses droits à être honoré sur cette terre infidèle. C'est encore à Nuklukayet que, trois jours plus tard, le même prélat eut le bonheur de faire le premier baptême catholique qui ait eu lieu dans l'Alaska. Mgr Clut partit ensuite avec son compagnon, le R. P. Lecorre, pour descendre le Yukon jusqu'à la mer.

En 1877, un autre « grand prêtre », Monseigneur Seghers [1], avait passé l'hiver à Nulato, et s'était attiré l'affection des indigènes. Il avait dû les quitter. Mais en partant, il leur avait promis de revenir, non pas seul, mais avec d'autres prêtres qui les instruiraient dans la vraie religion. Neuf ans s'écoulèrent. Le « grand prêtre » semblait avoir oublié sa promesse. Son souvenir commençait à s'effacer des mémoires, quand tout à coup le bruit se

1. Mgr Charles Seghers naquit à Gand, Belgique, le 26 décembre 1839. Il fut ordonné prêtre, à Malines, le 30 mai 1863, et consacré évêque de l'île Vancouver, le 29 juin 1873.

répand dans tout le pays, qu'il était revenu, en route pour Nulato, mais, qu'à 30 milles avant d'arriver, il venait d'être lâchement as-

MGR CHARLES SEGHERS

sassiné par un Blanc. On apprit cette nouvelle avec horreur. Cette mort tragique fut le commencement de l'évangélisation de l'intérieur de l'Alaska, qui fut ainsi arrosé du sang de celui qu'on doit considérer comme le fondateur des missions alaskaines.

Mgr Seghers, dont toutes les pensées étaient dominées par ses projets d'évangélisation, avait enfin obtenu de la Compagnie de Jésus des collaborateurs pour cette grande œuvre. Le 1er juillet 1886, il s'était embarqué, accompagné des PP. Pascal Tosi et Louis Robaut et d'un domestique nommé Fuller.

M. l'abbé M. de Baets, dans sa biographie du grand archevêque, raconte les péripéties de ce pénible voyage, qui devait se terminer d'une manière si tragique.

Nous citons les principales parties de ce récit, espérant que le lecteur sera heureux de connaître ou de se rappeler quelques traits de la vie et les circonstances de la mort de cet héroïque missionnaire.

« La petite troupe eut beaucoup à souffrir et fut exposée à beaucoup de périls, en traversant la passe de Chilcoot et en descendant les eaux bouillonnantes des cañons qui virent tant de catastrophes, douze ans plus tard, lors des découvertes du Klondyke.

« Dieu seul, dit le P. Tosi, sait les souffrances et les dangers que nous avons rencontrés, dans cette difficile traversée de dix-huit jours, jusqu'à notre arrivée à l'embouchure de la rivière Stewart. » On y arriva le 7 septembre. Le Yukon commençait à charrier des glaçons et l'hiver arctique approchait avec ses froids intenses.

« On tint conseil: « Si nous restons ici, dit l'archevêque, nous ne travaillons qu'ici; et le champ n'est pas assez vaste pour nous trois. Si je pars pour Nulato, j'y prends position et j'ai l'avantage sur les protestants qui veulent y aller. Arrivant premier, premier j'y resterai. » Un des Pères s'offrit à l'accompagner. « Non, dit-il, vous êtes habitués à vivre ensemble; je ne suis habitué à personne; je prendrai Fuller avec moi. »

« Or Fuller avait donné des signes non équivoques de trouble de l'intelligence; il avait une crainte maladive que l'on n'attentât à sa vie et les Pères avaient prié l'évêque que l'on renvoyât ce malheureux par le *steamer* qui les avait amenés. Il avait manifesté cependant une grande vénération et un réel dévouement pour Mgr Seghers. Celui-ci ne voulut pas d'autre compagnon et sans prendre même une journée de repos, il faisait ses adieux à ses compagnons de voyage, le 8 septembre, et repartait pour faire un trajet de 1,075 milles.

« La séparation, dit le P. Robaut, fut bien pénible pour Monseigneur, mais il la croyait nécessaire et, après des adieux émus et répétés, il se mettait en route. » Lui-même avait les larmes aux yeux et dit: « Je trouve cette séparation fort dure; mais que la volonté de Dieu soit faite. »

La saison était bien avancée pour entreprendre un voyage en canot par des latitudes aussi élevées: le Yukon, en effet, atteint le cercle polaire. Aussi l'embarcation courut-elle risque plus d'une fois d'être brisée par les glaces flottantes. La traversée fut rendue plus dangereuse et plus pénible encore par d'incessantes tempêtes, par de violentes trombes de neige.

Épuisé de privations et de fatigues, l'intrépide missionnaire arrivait le 4 octobre, après une navigation de quatre semaines, à Nuklukayet, à mi-chemin environ entre l'embouchure de la rivière Stewart et Nulato. Le fleuve n'était plus navigable. Mgr Seghers dût s'arrêter pour attendre que la glace fût forte et le voyage en traîneau possible. Il fut reçu avec toutes les apparences de l'amitié par un marchand nommé Walker et par les autres habitants du village: deux *prospectors* et les Indiens.

C'est ici que commença le triste drame dont le dénouement devait être la mort de Mgr Seghers.

Walker était un ennemi acharné des missionnaires catholiques; la sympathie qu'il témoigna à Fuller et ses conseils perfides devaient avoir pour effet d'exciter celui-ci contre l'archevêque, en exploitant son idée fixe, voisine du délire des persécutions. Fuller se lia

d'amitié avec cet homme et s'abandonna à son influence. Le domestique avait l'esprit troublé, c'est un fait indéniable; mais il était aussi enclin au mal et facile à corrompre.

Il est frappant que, jusqu'à l'arrivée à Nuklukayet on ne trouve dans le journal de voyage de Mgr Seghers aucune allusion à l'état d'esprit de son compagnon de route. Au contraire, une lettre montre Fuller serviable et dévoué, toujours prêt à aider et à soulager le missionnaire.

A peine est-on à Nuklukayet depuis quelques jours que les difficultés commencent et se succèdent sans interruption. Le journal de Mgr Seghers en fournit des preuves nombreuses.

De jour en jour Fuller devenait plus intraitable et son insolence à l'égard de l'archevêque arriva bientôt à l'extrême. Celui-ci ne tarda pas à s'apercevoir des désastreuses influences que son domestique subissait à Nuklukayet. Il résolut de quitter le village. Il n'avait pas abandonné le projet d'atteindre Nulato. Comprenant le danger dont le menaçaient les fureurs de Fuller, il engagea celui-ci à hiverner à Nuklukayet. Le domestique refusa nettement, décidé de s'attacher aux pas de l'archevêque.

Le 21 novembre, on avait atteint un petit poste occupé par un Russe nommé Korkorin.

On se remet en route et les difficultés avec Fuller recommencent...

Vers le soir du 26 novembre, Fuller, qui s'était montré de plus en plus intraitable, mécontent de ce que l'évêque attachât plus d'importance aux avis des Indiens qu'à ceux qu'il émettait, lui demanda de s'arrêter et de camper en un endroit qu'il avait choisi. Les Indiens affirmaient que l'on trouverait, à deux milles de là des huttes où l'on pourrait passer la nuit. L'évêque se rallia à leur manière de voir et décida que l'on pousserait jusqu'aux cabanes.

Les guides avaient dit vrai.

Tandis que ceux-ci arrangeaient le campement, Fuller s'emporta contre l'évêque et, disent les Indiens, « il parla très haut ». Le prélat prit la chose en douceur.

Il ne restait plus qu'une petite journée de voyage pour atteindre Nulato et l'archevêque, pressé d'arriver avant le dimanche, exprima sa joie en disant: « Dieu soit loué, c'est le dernier jour. » Fuller dit plus tard avoir compris ces paroles en ce sens que c'était le dernier jour pour lui et que l'archevêque allait le tuer.

L'endroit de ce dernier campement est près d'un haut rocher qui se dresse sur la rive Nord du fleuve. Ce rocher est connu des Indiens sous le nom de *Yissetlatoh* ou « pointe de la

tête du loup ». Il n'est guère éloigné de l'endroit où la Kokukuk se jette dans le Yukon.

Les guides trouvèrent là une de ces petites huttes que les Indiens occupent pendant la pêche au saumon et ce fut dans cette misérable cabane, perdue dans les neiges, que l'apôtre de l'Alaska trouva la mort.

Rien n'est triste comme ces gîtes des Alaskains: un simple puits carré couvert d'un rude toit de gazons, au centre duquel est un trou servant au dégagement de la fumée. Le feu se fait par terre; le long de trois côtés le terrain est légèrement exhaussé. C'est là que l'on prend place pour dormir. L'intérieur est sombre, humide, mal aéré et indiciblement malpropre.

L'archevêque étendit la peau d'ours qui lui servait de lit de voyage; les deux Indiens s'établirent du côté opposé et Fuller se coucha non loin du missionnaire.

Fuller ne reposa guère de toute la nuit: deux fois il se leva, mais l'évêque lui dit de se recoucher et de chercher à dormir.

Vers le matin il sortit de la cabane, disant qu'il allait prendre de quoi activer le feu; en réalité, il rapporta son fusil qui était resté au fond du traîneau. Il appela Koihatoy et l'envoya prendre de la glace. Sennetoh était éveillé, mais encore enveloppé dans ses couvertures. Fuller jeta sur le feu quelques poi-

gnées d'écorce de bouleau, pour faire lever une grande flamme; puis tout à coup il cria: « Évêque, lève-toi. » Il ajouta quelques paroles que les Indiens ne comprirent pas et coucha le missionnaire en joue. Celui-ci s'était levé sur son séant et, voyant le fusil braqué sur lui, il inclina la tête, croisa les bras sur la poitrine, dans un acte de suprême résignation et tomba foudroyé par le coup de fusil que venait de lui tirer le malheureux Fuller.

La balle avait effleuré le cœur; la mort avait été instantanée.

Quelle grandeur dans cette scène de folle rage d'une part, de sublime sérénité de l'autre!...

Au coup de feu, Sennetoh était sauté debout; il arracha le fusil des mains de Fuller, au moment où le malheureux s'apprêtait à tirer pour la seconde fois. Koihatoy accourut et les deux Indiens demandèrent au meurtrier s'il avait l'intention de les tuer eux aussi. Il répondit: « Non, je voulais seulement tuer ce méchant homme. »

Laissant là le corps, Fuller et les Indiens se mirent en route pour Nulato.

En apprenant la terrible nouvelle, les habitants furent saisis de la plus extrême émotion. Ils étaient sur le point de partir pour la chasse, mais tous rentrèrent aussitôt au village. Durant la précédente visite, Mgr Seg-

hers avait conquis leur affection et ils étaient furieux d'apprendre qu'il avait été assassiné quand, selon sa promesse, il revenait parmi eux...

Durant l'hivèr de 1877-78, Mgr Seghers avait occupé à Nulato une cabane appartenant à un Indien nommé Kérilka, qui avait gardé le meilleur souvenir du missionnaire. Kérilka partit sur le champ, pour prendre à Yissethlatoh le corps de l'archevêque assassiné. Un Indien nommé Vanka l'accompagnait.

Transporté à Nulato, le corps resta un jour entier dans le traîneau, en attendant qu'un cercueil fut confectionné.

De Nulato les restes de l'admirable archevêque furent amenés à Saint-Michel d'où, deux ans plus tard, ils furent transférés à la crypte de la cathédrale de Victoria.

Le dimanche, 26 août 1892, on éleva une grande croix de bois à l'endroit où l'apôtre de l'Alaska versa son sang.

Des messes furent dites par les PP. Robaut et Tréca et le monument fut solennellement bénit devant un groupe d'Indiens assemblés là pour la cérémonie.

Mais Dieu voulait pour son apôtre un monument plus durable. Il ordonna donc à la débâcle de 1894, qui détruisit plusieurs villages sur le Yukon, d'emporter la grande croix, en lui procurant toutefois un triomphe.

Rien de plus terrible et de plus grandiose à la fois que le Yukon, au printemps, quand le colosse secoue son long sommeil, se lève, brise ses entraves avec colère et fracas, fait voler en pièces les murs épais de sa prison de glace, en soulève les pans énormes, les lance contre ses rives — malheur alors à la cabane qu'ils touchent — les bouscule, les frappe les uns contre les autres, les brise et les chasse vers la mer.

C'est d'abord un magnifique et terrifiant désordre. Mais après quelque temps, les glaçons domptés se mettent à défiler.

Ils passent entre Nulato et l'île qui occupe le milieu du fleuve, accompagnés de mugissements, de grondements sourds, de bruits de corps qui s'entrechoquent et du son argentin de la glace qui s'effrite; ils défilent au pas de charge, en rangs pressés.

Et de distance en distance, on voit de gros morceaux de glace, aux formes fantastiques, debout ou hissés sur les épaules de leurs compagnons, qui s'avancent solennellement comme des chars allégoriques.

Et la procession défile, défile...

Tout à coup on voit quelque chose d'insolite dans le cortège. Tous les yeux se dirigent vers ce point.

C'est une croix qui s'approche, qui grandit, c'est une grande croix blanche. Est-ce que ce serait la croix du grand évêque ? C'est elle...

Le missionnaire, averti, accourt sur la berge. Il la reconnaît, lui aussi: C'est le monument de Mgr Seghers. Sur son ordre, la cloche de la petite chapelle s'ébranle et sonne à toute volée. Toute la population est sur le rivage escarpé. Elle voit passer la croix, fortement plantée dans un glaçon, droite, solennelle. Elle la suit des yeux: « *O crux, ave, spes unica.* Salut, ô croix, notre unique espérance », continue ta route, répands tes bénédictions sur ton passage, empare-toi des villages et des habitants de ce farouche pays, attire à Dieu les âmes, soumets-les à ton bienfaisant empire.

Mais on ne pouvait pas laisser dans l'oubli le sol béni arrosé par le sang d'un martyr.

Quelques années plus tard, on éleva une autre croix, en fer celle-là. On la plaça hors des atteintes furieuses du Yukon, en haut, à 200 pieds, sur le flanc du rocher boisé — *Yissetlatoh* — situé tout près de l'endroit sacré. Ce rocher s'avance bien avant dans le fleuve, il le rétrécie grandement, il s'appelle désormais: *Bishop's Mountain.*

Du pont des vaisseaux qui montent et descendent le fleuve, on lit facilement l'inscription:

Here was murdered
Bishop Seghers
November 28 1886

L'instigateur du crime, qui avait cru qu'en faisant disparaître le grand archevêque il empêcherait la religion catholique de s'implanter dans l'Alaska, fut déçu dans ses espérances.

Le mot de Tertulien: « *Sanguis martyrum, semen christianorum.* Le sang des martyrs est une semence de chrétiens », se vérifia encore une fois.

Le P. Robaut n'avait pas quitté l'Alaska. Le P. Tosi était retourné aux États-Unis, mais était revenu immédiatement, emmenant avec lui des compagnons d'apostolat. L'Église catholique avait jeté ses fondements dans le sol alaskain.

C'est Nulato qui eut l'honneur d'avoir la première église catholique en Alaska. En 1888, le P. Tosi fit bâtir une cabane en bois rond de 30 pieds de long sur 20 de large: ce fut l'église. Plus tard une autre hutte s'éleva auprès de la première, ce fut la résidence des missionnaires.

De Nulato, les premiers apôtres de l'Alaska commencèrent de rayonner dans les environs, visitant les villages très distants les uns des autres, situés sur le Yukon. Kayar ne fut pas oublié.

Le P. Robaut visita les villages de cette région vers 1888. C'est un peu plus tard qu'Antonia reçut le baptême et assista dans

la suite aux rares leçons de catéchisme, quand le missionnaire visitait son village. Elle apprit peu, parce que, comme les autres, elle ne saisissait pas le sens des prières et des explications, les traductions n'étant pas heureuses. Il fallut attendre la traduction du P. Jetté pour que les *Ten'as* comprissent bien leur religion: « Maintenant nous voyons, nous savons ce que nous disons quand nous prions », déclaraient-ils eux-mêmes [1].

Comment donc Antonia devint-elle la chrétienne que je voyais ? Où jeta-t-elle les fondements de sa foi éclairée et courageuse ? A Holy Cross, au pensionnat dirigé par les Sœurs de Sainte-Anne de Lachine, près Montréal. Holy Cross, la première école établie sur le sol alaskain, Holy Cross, le centre et le cœur de toute cette mission boréale, Holy Cross, admirée par les protestants aussi bien que par les catholiques, dont la renommée a franchi les limites du pays.

Qu'on me permette de rappeler quelques souvenirs que ce nom évoque à ma mémoire et de raconter, dans un chapitre subséquent, quelques antécédents de la vie d'Antonia, puisque cette jeune femme occupe une place

1. Fils de Sir Louis-Amable Jetté, qui fut juge de la Cour supérieure et ensuite lieutenant-gouverneur de la province de Québec, le P. Jules Jetté naquit à Montréal le 3 septembre 1864. A dix-huit ans, il entra au noviciat des Jésuites au Sault-au-Récollet, et arriva en Alaska comme missionnaire en 1898.

à part dans ce récit et qu'elle paraît avoir été amenée en même temps que le prêtre sur les bords de la petite rivière Rotolno par une attention délicate de la Providence.

Ces souvenirs donneront une idée du travail des missionnaires dans ce pays ainsi que des us et coutumes des indigènes chez qui ils travaillent.

IV

Holy Cross

CE n'est pas sans émotion que j'abordai pour la première fois à Holy Cross.

Cinq semaines s'étaient écoulées depuis notre départ de Montréal, six jours depuis que nous avions laissé Saint-Michel. Une visite à notre mission d'Akukarak avait allongé notre route.

Après avoir fait 65 milles sur la mer et remonté le Yukon une certaine distance, nous rentrons dans un cours d'eau boueux, tranquille et tortueux, qui serpente dans une solitude verte à perte de vue.

J'aperçois dans le lointain deux maisons qui me paraissent considérables pour le pays.

— Quelles sont ces maisons ? demandais-je au pilote.

— C'est Akularak.

— Notre mission d'Akularak ?

— Oui, notre mission d'Akularak. La maison que vous voyez à gauche, c'est la maison des Sœurs, à droite, celle des Pères. Dans la première, il y a trois Sœurs Ursulines et vingt-six petites *Innuits;* dans la seconde, deux Pères et un Frère. Un des appartements sert de chapelle publique.

— Mais pour qui cette chapelle publique ?

— Pour les Esquimaux.

— Où sont-ils, ces Esquimaux ? Je ne vois ni tente ni cabane autour.

— Ils habitent de petits villages sur le rivage de la mer, à des distances de 3, 6, 10 milles et plus. Ils viennent à l'église et les Pères vont les visiter.

— Nous arriverons dans quelques minutes ?

— Oh! pas si vite. Souvenez-vous que les habitations que nous voyons sont situées au quarante-huitième tournant de la rivière et nous n'en avons pas fait vingt.

Dans quelle solitude effrayante et déprimante vivent ces prêtres et ces femmes héroïques! Pas une colline, pas un arbre, pas un arbuste, rien que la *tundra*, une plaine immense couverte de mousse et d'herbes dont la tête est courbée par le vent humide et salin qui vient de la mer, invisible mais très proche. Silence complet. Immense solitude verte en attendant l'immense solitude blanche, quand l'hiver aura tout changé en un désert de neiges sans bornes.

Le dénûment de l'intérieur des habitations était en parfait accord avec le dénûment de la nature environnante.

« C'est ici vraiment le royaume de la sainte Pauvreté. Le bois nu partout et brut, sauf à

la chapelle où une légère tapisserie le recouvre; les soliveaux équarris seulement, des tables à l'avenant, trois chaises chez les Pères, une chez les Sœurs; les autres sièges, des tabourets improvisés, des boîtes; des rideaux pour cloisons; pour nourriture du poisson, du poisson, et encore du poisson, avec assaisonnement de quelques menus mets venus en boîtes de Seattle. »

Et c'est dans cet endroit le plus désolé de l'Alaska, que devait venir terminer sa carrière de missionnaire, le 4 février 1927, le P. Jules Jetté.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous laissions Akularak, nous refaisions les quarante-huit méandres de la petite rivière. Puis le petit « Saint-Joseph » se mettait à refouler le fort courant du grand fleuve.

Le « Saint-Joseph » est un vapeur d'une centaine de pieds de long sur une vingtaine de large. Il appartient à la mission. Outre les autres services qu'il lui rend, chaque été, il fait le voyage de Saint-Michel, où il reçoit des *steamers* de San Francisco et de Seattle, les approvisionnements de l'année pour Akularak, Holy Cross, Nulato et Kokrines.

C'est une petite communauté que nous formons à bord. L'équipage se compose de dix de nos plus grands garçons de l'école. Ils s'occupent de la manœuvre ainsi que de la

cuisine et du réfectoire. Notre pilote, P. Dimentif, est métis Russe et notre capitaine-mécanicien est le Fr. Horweedel.

LE « SAINT-JOSEPH »

Chaque matin, trois messes se disent. Tous les membres de l'équipage assistent à l'une d'elles. Le 15 août, fête de l'Assomption de la très sainte Vierge, outre les prières quotidiennes, il y eut cantiques et sermon de circonstance.

Chaque prêtre a sa cabine — rien de luxueux, rien que le juste nécessaire. Tout de même, tandis que la machine continue de haleter, que les palettes de la grande roue en

arrière du vaisseau continuent de battre l'eau avec fracas, et que le « Saint-Joseph » continue de pousser la barge qui porte les provisions et le bois de chauffage, le missionnaire a un coin où il peut vaquer en paix à la lecture, à ses études et à la prière.

Mais la lecture et l'étude ne sont qu'une variété de l'agrément du voyage, il y a aussi la contemplation du pays que nous traversons.

D'abord, c'est la désolation d'Akularak qui continue des deux côtés du fleuve. Puis une chaîne de collines au front chauve et gris commence à suivre la rive Nord. Quelques misérables arbustes lèvent leur tête à trois ou quatre pieds au-dessus du sol. Au Sud, c'est toujours la *tundra* à perte de vue.

Voilà qu'après une journée de navigation la lisière de la forêt apparaît. Nous approchons. Nous dirions que la ligne de démarcation entre la *tundra* et la région boisée a été tirée au cordeau.

A droite, — c'est la rive gauche — la plaine verte jusqu'à l'horizon.

A gauche, les collines se sont couvertes d'une riche chevelure d'arbres touffus, quelques-unes sont devenues des montagnes; les unes se terminent en cônes comme des volcans, d'autres sont des rochers altiers, imitant des parties de cathédrales ou de châteaux avec tourelles et créneaux.

Il y en a de ces rochers qui s'avancent bien en avant; ils ont l'aspect farouche et semblent dire au Yukon: Tu n'iras pas plus loin. Et le Yukon passe en léchant leurs pieds rocailleux. Et de loin en loin, on voit de ces caps qui montent la garde comme des sentinelles.

Notre petit « Saint-Joseph » refoule toujours le courant rapide; nous contemplons la vie végétative dans sa force et sa splendeur. Nous passons entre des îles: Quel beau site pour une villa! Mais qui viendrait s'installer ici ?

Nous savons que ces bois abritent des oiseaux aux plumages brillants et variés, des animaux aux riches pelages. Mais nous ne voyons rien; nous n'entendons rien.

Y a-t-il aussi des êtres humains ? — S'il y en a, où sont-ils ? Où se cachent-ils ?

— Il y en a. Il est vrai qu'ils ne sont pas bien nombreux dans cette partie du Yukon. Vous en verrez. Justement nous ne sommes pas loin d'un village.

— Ah! je brûle de le voir.

Et le petit « Saint-Joseph » monte, monte toujours.

— Nous y sommes. Voyez là.

J'écarquille les yeux: Je ne vois pas.

— Vous ne voyez pas ces cabanes ?

— Je vois bien trois ou quatre cabanes.

— C'est le village.

— Vous appelez ça un village ?

— Oui.

— Alors, je vois le village.

Et ce village a un nom significatif. On me le dit: ma mémoire ne l'a pas retenu.

— Ce village me parait bien tranquille; c'est comme s'il n'y avait personne.

— Ils sont allés camper dans quelque *slough*, faire la pêche. Le prochain village que nous rencontrerons est habité. Vous y verrez des Esquimaux.

— Ah! tant mieux. J'ai hâte de le voir.

Et le « Saint-Joseph » fait 10 milles, 15 milles, 20 milles, 25 milles, toujours dans le désert. Enfin on nous annonce l'autre village.

Je vois sept ou huit huttes et autant de tentes. Je ne demande pas si c'est le village. Je sais maintenant ce qu'on appelle de ce nom dans ces régions du Nord. Je vois de la fumée, des embarcations sur le rivage, un petit groupe d'Esquimaux qui nous saluent. Un canot aborde notre bateau et un Esquimau échange contre un peu de thé un magnifique saumon de quarante livres.

— Allons-nous en voir beaucoup sur le Yukon de ces villages ?

— Quelques-uns.

Dans l'espace de six jours et sur une distance de 360 milles nous en avons rencontré une dizaine.

Quel obstacle pour l'évangélisation que cet état de choses.

Et le petit « Saint-Joseph » lutte toujours contre le courant, fait toujours ses 4 milles à l'heure. Toujours ?

— Non. Nous jetons l'ancre, la nuit, afin de laisser reposer notre unique mécanicien. Nous nous sommes arrêtés deux fois pour charger du bois.

Enfin, après six jours, vers 4 h. du soir, j'entends crier: « Holy Cross! Holy Cross! » Et le R. P. Supérieur s'écrie tout joyeux et tout fier aussi, car c'est lui qui a fait le plan de l'église et en a surveillé les travaux: « Nous y sommes. C'est Holy Cross. » Je ne vois d'abord que l'église et le couvent des Sœurs. Plus près, je distingue des cabanes couleur de terre, blotties contre la clôture d'un jardin, et à gauche, de l'autre côté de l'église, les habitations des Pères et des garçons.

L'arrivée d'un bateau à Holy Cross a toujours été un événement. Dans les commencements de l'école, c'était le grand événement. Car on ne voyait de bateau qu'une fois durant l'année. Et on faisait coïncider la distribution des prix qui clôture l'année scolaire avec la visite de ce bateau.

« Dès que le Yukon est débarrassé de ses glaces, vers le commencement de juin, écrivait

une religieuse en 1893, un *steamboat* remonte le fleuve, cueillant sur son passage les différents marchands qui font le commerce dans l'intérieur du pays, les descend à Saint-Michel,

LES PETITS
SR M.-MADELEINE P. ROSSI P. LUCCHÉSI SR M.-BERNADETTE

l'unique port de notre région, où ils rencontrent l'unique *steamer* qui nous fasse une visite annuelle. Il nous vient de San Francisco, notre unique point de contact avec le monde civilisé. Là, ils livrent leurs pelleteries, reçoivent leur correspondance et se procurent leurs provisions pour l'année.

« Depuis la fondation de la Mission de Sainte-Croix, — c'est une coutume traditionnelle — le bateau n'a jamais manqué de faire

un arrêt afin de procurer aux passagers et à l'équipage l'avantage de visiter l'école.

« Lorsque le temps de la visite du bateau approche, les enfants sont dans un état de grande surexcitation.

« Chansonnettes, compliments, déclamations sont bien sus par cœur et ont été souvent et soigneusement répétés. Leurs plus beaux habits sont bien propres et à portée de la main. Car, à quelque heure du jour ou de la nuit que le bateau arrive, il faut que la séance commence tout de suite, qu'il n'y ait aucun retard.

« Jour et nuit, les enfants sont au guet. Leurs petites oreilles fines sont toujours les premières à percèvoir le moindre écho du sifflet. Et le brave capitaine, Charley Peterson, n'oublie jamais de donner plusieurs coups de sifflets surnuméraires afin de bien avertir les Sœurs et les enfants de son approche.

« L'année dernière, nous voulions savoir exactement le minimum de temps requis pour la préparation. Aussi, à la fin d'un diner, nous donnons une fausse alarme. En un instant, le réfectoire est vide: les garçons se sont précipités hors des fenêtres pour gagner leur réduit et revêtir leurs habits de fête, tandis que les filles n'avaient pas été moins promptes à faire leur toilette et mettre leurs

belles robes. Vingt minutes: garçons et filles étaient à leur poste.

« Toutefois ce ne fut qu'à *2 h. du matin* que le bateau arriva pour de bon. Cela n'empêche que, lorsque les visiteurs franchirent le seuil de la salle de réception, ils virent les enfants bien rangés sur la scène et prêts à commencer la séance.

« Heure tout de même bien matinale pour une séance et une distribution de prix, » pourrait-on faire remarquer. En effet, ça peut paraître étrange, mais il ne faut pas oublier que, à la latitude où nous vivons, il n'y a pas absence de lumière, en été, et que les nuits sont presque aussi claires que les jours. »

La découverte de riches gisements d'or, au Klondyke, à Nome et à Fairbanks attira en Alaska des nuées de Blancs.

« Imaginez, écrit, tout saisi d'étonnement, le 13 août 1897, le P. Barnum, imaginez: douze *steamers* partiront de San Francisco pour Saint-Michel pendant la saison. En voilà un progrès. Nous qui étions habitués à n'en voir qu'un seul par année. »

Grâce à l'esprit d'initiative américain, des compagnies de navigation s'organisèrent en un rien de temps, et leurs flottes se mirent à monter et à descendre le fleuve, de Saint-

Michel à Dawson et de Dawson à Saint-Michel.

On peut se demander ce que sont devenues ces flottes, dans lesquelles il y avait de beaux paquebots. — En 1915 déjà, une partie était à l'ancre à Andreaski, une autre séchait sur le rivage à Saint-Michel, quelques rares unités seulement naviguaient encore.

Tous les vaisseaux n'abordent pas à la Mission; cependant, rien que les voir passer, est une joie. Les principaux accostent, surtout s'ils transportent des touristes, que d'habiles réclames attirent dans ces lointains parages.

Holy Cross est renommée; c'est la merveille du Yukon, disent les guides. On en parle depuis longtemps, à bord, durant le trajet; on a hâte d'y arriver, on a hâte de voir autre chose que quelques camps de mineurs, quelques villages d'Indiens et l'immense nature farouche.

A peine le paquebot a-t-il touché le rivage qu'un flot de voyageurs envahit la grande allée, en face de l'église, bordée de larges plates-bandes, resplendissantes de fleurs aux cent nuances.

Les uns tournent à gauche et se dirigent vers le département des garçons et vers la ferme. Ils s'extasient devant une poule de la Sœur Marie-Jules, une vache ou un autre animal domestique, bêtes rares dans ces régions glaciales.

Ils admirent les vastes jardins potagers, très bien entretenus par les petits sauvages et les petites sauvagesses, où poussent choux, navets, céleri, pommes de terre et autres légumes.

Mais l'Alaska pourrait devenir un pays agricole, est-on tenté de penser devant la belle apparence de ces légumes.

— Ce n'est pas si sûr. N'oubliez pas que nous avons huit mois d'hiver.

— Mais je vois de l'avoine.

— Oui, mais elle ne mûrit jamais. Elle manque de temps et de chaleur. Nous la coupons toujours toute verte. Elle fait d'excellent « foin ».

L'église ne manque pas d'attirer l'admiration.

— D'où avez-vous fait venir le bois nécessaire à sa construction ?

— De nos forêts... Voyez là-bas le petit moulin-à-scie. C'est là que toutes les planches de l'église ont été sciées, rabotées, planées, polies.

— Qui l'a construite ?

— Nos *boys*, sous la direction de nos Frères et d'un charpentier.

— Assurément ils travaillent bien. Et l'autel ?

— Sculpté ici.

Pendant ce temps, la plupart ont visité la maison des Sœurs; ils sont passés par les

classes où, sur les tableaux noirs, ils lisent des vers de bienvenue en anglais, où ils admirent divers dessins, entre autres le pavillon américain. Ils assistent ensuite à la séance que les enfants tiennent en réserve. Ils sont étonnés d'entendre ces petits Indiens et Indiennes prononcer convenablement l'anglais, chanter avec justesse, se présenter et déclamer avec aisance.

C'est toute une révélation. Et ils ont soin de présenter leurs félicitations aux dévouées institutrices.

Les belles fleurs naturelles qui ornent les plates-bandes ont le don de provoquer des exclamations de la part des voyageuses. Et en rentrant dans le bateau, elles ont le plaisir de voir des bouquets sur les tables du salon et de la salle à manger, dons des Sœurs de la Mission.

En 1909, le R. P. Crimont, alors préfet apostolique, depuis Vicaire apostolique de l'Alaska, faisant sa visite annuelle, dit que Holy Cross est comme un sourire sur le Yukon. Il fit de cette pensée le thème d'une instruction délicate et charmante, recommandant aux enfants d'avoir toujours le sourire sur les lèvres, indice de la joie et de la paix de leur âme.

Le voyageur bien connu, Henri de Windt, qui a visité Sainte-Croix, en se rendant en Sibérie dans l'année 1897 lui a consacré une

page émue dans son ouvrage, *A travers l'Alaska jusqu'au détroit de Behring*. « Le souvenir le plus agréable que je garde du triste voyage de Circle City à Saint-Michel, est la mission catholique de Sainte-Croix, à Koserefsky, qui est agréablement située dans une vallée formée par l'ondulation de petites collines. Le vapeur y séjourna quelques heures, qui me permirent de visiter la mission. Celle-ci se compose de jolis bâtiments comprenant la maison d'habitation des Sœurs, le presbytère, la chapelle, l'école, et le jardin potager... C'est là que j'ai vu le premier et le dernier jardin à fleurs que j'aie vu en Alaska. Il était touchant de voir le soin prodigué aux fleurs — êtres inanimés sans doute, mais qui donnent de l'éclat et de la chaleur à cette triste solitude... Au bout du jardin se dressait une statue de la Vierge, cachée dans une petite chapelle de branches de pins; une grande croix blanche, près de la maison, marquait le lieu de repos d'une pauvre Sœur qui venait de mourir, quelques jours avant notre arrivée.

« Le climat de Koserefsky est bien dur, et on eût à déplorer bien des morts, quoique la Mission ne date que de dix ans.

« Avant de partir, je visitai les écoles, modèles de propreté, où vingt ou trente enfants des deux sexes s'occupent activement. Il y

régnait un air de paix et de tranquillité si différent de la malpropreté des établissements qu'on rencontre sur le fleuve, qu'on aurait pu se croire dans un village paisible de la France si lointaine... »

L'arrivée du « Saint-Joseph » était bien attendue. Encore une époque dans la vie des enfants. Les deux races sont représentées dans les écoles: il y a et des Indiens et des *Innuits*... Ils sont là sur la rive escarpée, en deux groupes, les garçons à gauche de la grande allée, les filles, à droite. Ils regardent avec de grands yeux s'approcher le petit bateau. Ils ont hâte de souhaiter la bienvenue au R. P. Supérieur et de voir les nouveaux missionnaires attendus.

Les garçons se précipitent sur la grève et se rendent jusqu'au bateau. Comme ils nous observent de la tête aux pieds, cherchant à saisir la marque caractéristique de chacun afin de lui donner un nom!

Nous les saluons, nous serrons la main au Fr. Constantin et aux autres Frères.

Nous montons et nous allons saluer les religieuses, qui nous souhaitent la bienvenue et nous présentent leurs chères petites Indiennes et *Innuites*, rangées en très bon ordre. On se croirait en présence d'élèves de nos belles écoles de la province de Québec ou de nos grands pensionnats, tant leur maintien est digne, leurs

toilettes propres et modestes, leurs figures épanouies et souriantes.

Décidément ces enfants des bois ne se considèrent pas en captivité au couvent et ne sont pas malheureuses, bien au contraire.

C'est que leurs dévouées maîtresses, tout en les rendant meilleures par la pratique de la piété, de l'étude et du travail, s'ingénient à leur rendre la vie aimable par d'agréables délassements. Pères et Frères obtiennent le même succès auprès des garçons.

L'arc a besoin d'être débandé. Aussi dans toutes les maisons d'éducation, il y a des récréations et des congés, des jeux et des promenades, des séances et des fêtes.

Les enfants de Holy Cross ne sont pas dépourvus de ces amusements. Pendant les vacances de l'été, on organise pour eux des piques-niques, quelques excursions sur le « Saint-Joseph », pour aller, sur les collines, faire la cueillette des bluets, des framboises et des atacas. Pendant l'année, on donne des congés extraordinaires et, à l'occasion des fêtes et des visites, il y a des représentations dramatiques. Les fêtes et les cérémonies religieuses sont un charme et un réconfort pour ces enfants. Elles leur procurent des émotions saines et élevantes.

Mais la fête, belle entre toutes, c'est la fête de Noël. Comme on y pense d'avance à

la venue du petit Jésus! Comme on a hâte! Quelle joie quand on se lève pour la messe de minuit, quand, en se rendant à l'église, on voit les classes, les salles et les corridors, ornés de guirlandes, de rameaux agrémentés de fleurs rouges en papier, de lanternes chinoises et de petits pavillons. Puis, dans l'après-midi, c'est l'arbre de Noël et la distribution des cadeaux.

Émotions religieuses, sports, plaisirs artistiques n'ont pour but que d'aider à la formation physique, intellectuelle et morale des chers enfants.

Il y a des heures d'étude et des heures de travail manuel. Les garçons passent de la classe ou de la salle d'étude à l'atelier de menuiserie, de cordonnerie ou de forge, ils vont aussi dans la forêt remplie de neige, la hache sur l'épaule, abattre des arbres et faire du bois de chauffage, tandis que les filles, de leur côté, apprennent à lire et à coudre, à faire du dessin et de la cuisine.

Tandis que la neige tombe, tombe et s'élève jusqu'à bloquer les portes et obstruer les fenêtres, les nuits s'allongent démésurément. Les lampes brûlent jusqu'à 10 h. 30 du matin pour se rallumer à 1 h. 30 ou 2 h. de l'après-midi.

Sur le milieu du jour, le soleil fait sentir sa présence. Parfois il se contente d'illuminer

d'une lueur jaune et blafarde un épais brouillard, parfois il montre sa face blême, frôle l'horizon pendant une heure ou deux, puis rentre dans sa caverne.

A L'OUVRAGE

A l'intérieur, il y a lumière, chaleur et vie. C'est une ruche en pleine activité. Les fillettes lisent, écrivent ou cousent; elles travaillent à la cuisine, au réfectoire ou au dortoir; elles montent et descendent: elles passent des salles de classe aux salles de récréation, à la chapelle; elles jouent, crient, chantent, prient.

A l'extérieur, c'est la nuit, la grande blancheur froide, le silence solennel.

Tantôt ce silence fait place à la rage violente de la tempête; tantôt de gros nuages noirs rendent l'obscurité complète; tantôt les étoiles scintillent dans un firmament pur et profond, avec un éclat qu'elles n'ont pas ailleurs, la lune fait sa révolution entière au-dessus de l'horizon, de magnifiques aurores boréales se jouent souvent dans le ciel.

Mgr Seghers, en 1877, donne une description d'un de ces spectacles grandioses. Nous ne résistons pas à la tentation de la reproduire intégralement:

« C'était le 18 septembre, nous étions au fort Saint-Michel. A 8 h. 30 du soir, une traînée lumineuse de couleur verdâtre apparut dans le firmament, se dirigeant du Nord-Ouest au Sud-Est en passant par le zénith. On ne saurait mieux la comparer qu'à une épaisse vapeur éclairée par une vive clarté; nous pouvions distinctement discerner le courant qui, avec une rapidité prodigieuse, surgissait au Nord-Ouest pour aller se perdre dans les nuages étendus sur l'horizon du côté opposé. Le reste du ciel était serein; la lune, qui se trouvait alors au Sud, à une hauteur peu considérable, était à moitié voilée. La clarté était suffisante pour lire dans un livre et pour distinguer

l'heure sur une montre. La largeur, la position et l'éclat de cette traînée de feu variait sans cesse; à un certain moment, elle avait presque disparu; tout à coup elle se montre plus vive qu'auparavant au Nord-Ouest, au zénith et au Sud-Est simultanément. Composée de lignes lumineuses, parallèles sans être rectilignes, elle flamboyait comme la flamme d'un feu très vif que le vent agite; et le courant, quoique parfaitement visible, était tellement rapide que l'œil ne pouvait le suivre... [1] »

Tout à l'heure je parlais d'émotion en abordant à Holy Cross. Plusieurs causes pouvaient produire cette émotion. Une d'elles, et non des moindres, si je ne me trompe, c'était la vue de ces admirables religieuses, toutes Canadiennes françaises excepté une, qui étaient venues saluer notre arrivée.

Et cette émotion grandit encore quand, le soir, j'allai au cimetière, situé sur le flanc d'une des collines, prier sur la tombe de deux d'entre elles, mortes sur ce champ d'honneur.

Renoncer aux joies du monde, dire adieu à ses parents, pour s'enfermer dans un cloître, sacrifier sa liberté, se soumettre à toutes les exigences de la vie religieuse, pour se donner tout à Dieu, et consacrer tous les jours de sa

1. De Baets: *Mgr Seghers*, p. 75.

vie aux exercices de la prière et de la pénitence, au soin des malades ou à l'éducation de la jeunesse; seule l'Église catholique peut enfanter de pareils courages.

Mais quand, non contentes de ces sacrifices, de jeunes filles quittent leur patrie pour aller travailler au salut des âmes dans un pays comme l'Alaska, des incrédules même ne peuvent leur refuser l'hommage de leur admiration, et je sais des voyageurs profondément émus à la vue de ces saintes et humbles religieuses et de leurs œuvres; ceux surtout qui connaissent les conditions de ce dur pays. Et ils se demandent si parfois elles n'ont pas la tentation d'en sortir ou si elles n'éprouvent pas un serrement de cœur lorsque, les premiers jours d'octobre, elles voient le dernier bateau de la saison, les flancs et les mats couverts de frimas, l'équipage transi de froid, fendant une onde livide sous un ciel gris, descendre le fleuve au milieu des glaçons pour ne revenir que dans huit mois...

On demandait à une jeune religieuse si elle n'éprouvait pas un peu d'ennui, vivant dans un pays au climat si rigoureux, étant si loin de ses parents et ne recevant de leurs nouvelles que si rarement... Elle répondit: « Assurément c'est un sacrifice que de communiquer

HOLY CROSS EN 1888

RÉSIDENCE DES MISSIONNAIRES ÉGLISE COUVENT

à de si rares intervalles avec les siens et avec les autres maisons de notre communauté; mais, à part cela, notre « chez nous » est là où notre vocation nous veut et nous sommes heureuses. »

Elles sont heureuses: elles jouissent de la satisfaction du devoir accompli et de la soumission au bon plaisir divin; elles chérissent ces enfants qui leur sont confiées, elles s'intéressent à leurs progrès dans l'étude et la vertu; elles cultivent leurs âmes — fleurs autrement précieuses que celles de leurs parterres, délices des voyageurs — elles aiment Dieu, et, dépourvues de tant de consolations humaines, elles sont assurées qu'il se doit de prendre d'elles un soin tout particulier; elles le sentent plus près, ou plutôt elles se sentent plus proches de son divin Cœur; elles vivent sous le même toit que Jésus-Hostie et le reçoivent tous les jours dans la sainte communion.

De plus, le souvenir de la fondation de Holy Cross, le souvenir de l'arrivée, du dénuement, des souffrances des héroïques pionnières, des vertus des Sœurs Marie-Étienne, Marie-Joseph, Marie-Pauline, les fondatrices, est un puissant stimulant pour leur courage et leur constance.

Elles se souviennent que ce fut après cinq mois de voyage que ces fondatrices arrivèrent à Holy Cross, à la fin de septembre 1888, ayant laissé Lachine au commencement de

mai, ayant subi toute sorte de délais, de contrariétés et de mésaventures.

Quand elles arrivèrent, il n'y avait pas même une hutte pour les abriter; elles durent vivre sous une tente jusqu'au commencement de l'hiver. Qu'elle était étroite et malcommode leur première demeure! Quelles privations, quel lugubre isolement, lorsqu'elles étaient privées de toute communication avec le monde civilisé pendant une année entière!...

La civilisation a bien amélioré leur sort. Elle a procuré au pays bien des avantages matériels, mais, malheureusement, en lui apportant aussi bien des misères morales.

Quand Antonia vint à l'école, Holy Cross n'était ni si bien que maintenant, ni si mal que dans les premiers temps.

La pauvre cabane primitive avait fait place à une maison plus spacieuse, entourée de dépendances.

Dans les commencements, une des premières difficultés fut d'avoir des élèves. Les sauvages prévenus ne voulaient pas consentir à confier leurs enfants aux Sœurs. La seconde était de persuader aux petites de se débarrasser de leurs haillons et de revêtir les habits propres qu'on leur donnait. Il n'était pas facile d'avoir leur consentement. Elles se décidaient bien, enfin, à accepter les vêtements neufs, mais elles voulaient les mettre par-dessus

les autres, qui étaient d'une malpropreté grouillante, qu'elles n'avaient jamais quittés et qui tombaient en lambeaux.

On se demandait pourquoi tant d'attachement à de misérables peaux de bêtes. Le P. Jetté, dans son travail sur *Les Superstitions des Ten'as* en donne la raison secrète: C'est que, d'après leurs croyances, chaque individu communique quelque chose de lui-même aux vêtements qu'il porte. Les brûler ou les jeter en quelque lieu malpropre ne pourrait être que très préjudiciable pour lui. C'est pourquoi les *Ten'as* les conservent dans un endroit convenable, par exemple, dans leur cache, ou sur le toit de leur maison, ou bien ils en font des paquets qu'ils pendent aux arbres et aux buissons. A Kokrines les buissons et les arbres autour du village sont agrémentés de ces beaux fardeaux. On peut en dire autant de Kaltak, Koyukuk, etc.

Il n'est donc pas étonnant que les petites sauvagesses, élevées dans ces superstitions, eussent tant de peine à se dépouiller de leurs haillons. Mais il fallait bien céder. Alors, après un bon savonnage — opération qu'elles redoutaient aussi — revêtues d'habits propres, elles pouvaient savourer pour la première fois le bien-être de la propreté.

Antonia arriva à Holy Cross le 3 septembre 1892. Elle avait alors quinze ans.

Imbue des mêmes superstitions, fit-elle les mêmes résistances ? Peut-être que non.

Elle ne tarda pas à apprécier le bonheur de vivre à Holy Cross sous la garde maternelle des Sœurs. Elle se distingua bientôt parmi les meilleures élèves. Ayant l'ambition de réussir, elle sut vite ses prières, elle ne tarda pas à pouvoir parler et lire en anglais, à coudre et faire la cuisine, à faire de rapides progrès dans la connaissance du catéchisme.

Elle fit sa première communion le 25 décembre de la même année.

Dès leur arrivée à l'école, garçons et filles font leurs prières en commun, assistent chaque jour à la sainte messe et, le dimanche, aux autres cérémonies, se confessent, puis, quand ils ont la science suffisante, reçoivent la sainte communion. Extérieurement ils sont de bons petits chrétiens et chrétiennes. Le sont-ils foncièrement dans l'âme ? Le christianisme s'empare-t-il de leur cœur immédiatement ? par degrés ? ou plus tard ? Dieu voit le fond des cœurs et communique sa grâce quand et à qui il veut.

Le cas d'Antonia peut faire surgir quelques réflexions. Elle savait bien ses prières, elle les récitait avec piété, elle répondait parfaitement aux questions du catéchisme, elle était attentive aux instructions qui se donnaient dans

l'église, fréquentait les sacrements; bref, sa conduite était celle d'une bonne petite catholique. Et, cependant, — qui l'aurait deviné, si elle-même ne l'avait déclaré plus tard ? — malgré tout cela, elle n'avait pas la foi. Hantée par les croyances de sa tribu, elle était la proie du doute et se demandait lesquels avaient raison, ou les Pères ou les Shamans ? Où était la vérité ?

Ce ne fut qu'après plusieurs mois de séjour à Holy Cross que Dieu daigna récompenser sa bonne volonté en éclairant tout à coup son esprit et en consolant son cœur.

Quelque temps avant sa mort, elle éprouva le besoin de me parler des anxiétés qui l'opprimaient quand les ténèbres emplissaient son âme et l'empêchaient de voir la vérité. . Elle éprouvait surtout le besoin de me dire sa reconnaissance envers la miséricordieuse bonté de Dieu et la manière dont il l'avait merveilleusement éclairé et délivré de cette angoissante épreuve.

« Un jour — c'est elle-même qui parle — un jour, j'étais sur les marches de l'escalier, au couvent, songeant aux mystères de la religion. Tout à coup une lumière envahit mon intelligence: *oui, c'est vrai; il y a un Dieu,* m'écriai-je, *je crois.* Et je fus convaincue en un instant de la vérité de tout ce que vous

nous enseignez. En même temps la joie la plus douce inonda mon cœur. »

Les paroles si simples: « Oui, c'est vrai: Il y a un Dieu, » l'accent avec lequel elles étaient prononcées firent revivre dans un camp indien, sur le rivage de la Rotolno, la scène sublime de la tragédie de Corneille, où Pauline divinement illuminée par la grâce, s'écrie:

Mon époux, en mourant m'a laissé ses lumières,
Son sang dont tes bourreaux viennent de me couvrir
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée...
Je suis chrétienne enfin...

Il y a de la différence entre ces beaux vers, mis sur les lèvres de Pauline et les paroles si simples sorties du cœur d'Antonia; il y a contraste entre le palais d'un sénateur romain et la pauvre maison des Sœurs de Sainte-Anne à Sainte-Croix, entre une grande dame romaine vêtue de soie et chargée de diamants et une jeune sauvagesse, un mouchoir sur la tête et couverte d'une robe de calicot...

Ce qui se ressemble, ce sont ces deux âmes, inquiètes, agitées, affamées de vrai et de bien; c'est Dieu qui se penche vers elles dans un geste d'amour, les élève à la connaissance de sa sublime Vérité, les met sur le chemin du bonheur et inonde leur cœur d'un rayon de joie céleste.

Ce rayon, à ce moment, illuminait sa figure, me faisant comprendre que le seul souvenir de cette grâce embaumait son âme et ravivait son bonheur d'être catholique.

Catholique elle le fut, non seulement par son baptême et sa foi, mais aussi par ses œuvres: Elle vécut sa foi, et cela aux dépens de bien des sacrifices

V

Au village

EN 1893, l'hôpital fondé par les Sœurs de Sainte-Anne à Dawson regorgeait de malades et les religieuses ne pouvaient suffire à la tâche Elles s'adressèrent à leurs Sœurs de Holy Cross, leur demandant de leur venir en aide en leur envoyant deux de leurs élèves les plus capables. Antonia fut choisie avec une autre de ses compagnes et, pendant deux ans, elle rendit des services appréciables en vaquant aux travaux domestiques.

Pendant son absence, son village natal avait émigré, c'est-à-dire que les habitants l'avaient abandonné, démontant leurs cabanes, unissant les pièces en radeaux, que le courant charriait au site choisi.

Quelques familles seulement étaient demeurées dans la région de Kayar. Le vieux Jubilé, son père, était venu bâtir sa cabane à Nulato.

Ce fut donc à Nulato qu'Antonia revint quand elle quitta les Sœurs. Elle en fut heureuse, car à Nulato, elle trouvait une église, des prêtres et des religieuses. Elle pourrait assister à la sainte messe tous les dimanches, fréquenter souvent les sacrements et les bonnes

Sœurs l'aideraient de leurs conseils et de leurs encouragements.

Peu de temps après son arrivée, notre jeune sauvagesse dut se soumettre, bien malgré elle, à la coutume superstitieuse des tribus sauvages, qui oblige toute fille, quand elle atteint l'âge nubile, de vivre à l'écart pendant un mois et d'être soumise à un régime spécial.

Voici quelques détails intéressants sur cette coutume, fournis par le R. P. Jetté, dans un travail, publié par l'*Anthropos*, en 1912, sur « les Superstitions des *Ten'as* »:

« Dès qu'une jeune fille donne les premiers signes de la nubilité, on l'isole. C'est ce qu'on exprime dans leur langue par ces mots: « *yu'an ni-niyo*, elle est allée à l'écart ». En hiver, ses parents lui réservent un coin de leur cabane qu'ils ferment par une couverture ou une pièce de toile; en été, ils lui dressent une tente voisine de la leur. Dans cette retraite, la jeune fille demeure, mange, dort, travaille et... songe.

« La plus vieille femme du village la conduit dans sa retraite. En rentrant, elle lui administre un composé d'eau et d'huile extrait de la tête d'un saumon, qui a pourri à demi dans la rivière, et lui fait manger des tranches de poisson blanc trempées dans la graisse.

« On lui souhaite par là d'avoir toujours un goût de graisse au palais, c'est-à-dire d'avoir

toujours de la nourriture en abondance, et on lui rappelle en même temps que cette abondance sera le résultat de son travail et de son industrie, puisque c'est à la femme de préparer et la graisse et les tranches de poisson. Présenté solennellement, le breuvage est avalé avec non moins de solennité. Suit une sorte de catéchisme: la vieille femme s'offre comme un parangon de toutes les vertus que les femmes *Ten'as* doivent pratiquer et demande à la jeune fille si elle est résolue à se conduire d'une manière aussi digne d'éloges.

« Voici à peu près le dialogue qui s'établit entre les deux:

« La vieille femme. — « J'ai toujours été « une grande travailleuse, j'ai toujours été cons- « tante dans le travail: j'ai confectionné des « chaussures et des mocassins, des parkies et « des vêtements de toute espèce. Je commen- « çais à coudre de bonne heure le matin; mes « doigts ne laissaient tomber l'aiguille que tard « dans la nuit. Je n'ai jamais pris aucun re- « pos. Voulez-vous faire de même ?

« La jeune fille. — Oui, je le veux.

« La vieille. — J'ai été la plus habile à « fabriquer des rets. Je prenais quantité de « saumons: je les coupais, je les faisais sécher. « Chaque été, je remplissais toute une cache « de saumons argentés et de saumons-chiens: « il y en avait assez pour nourrir toute ma

« famille pendant tout l'hiver et même il en « restait. Voulez-vous faire comme j'ai fait ?

« La jeune. — Oui, je le veux.

« La vieille. — J'ai toujours eu un grand « soin de mes enfants. Je ne les ai jamais « laissés manquer de quoi que ce soit, je les « ai toujours tenus vêtus élégamment et chau- « dement. Voulez-vous faire de même ?

« La jeune. — Oui, je le veux. »

« Et le dialogue continue ainsi aussi long-temps que le zèle et la loquacité de la vénérable matrone lui suggèrent de nouvelles interrogations.

« Souvent les mêmes questions, faites dans des termes un peu différents sont répétées encore et encore; car les *Ten'as* se plaisent aux répétitions oiseuses.

« Il est inutile de dire, remarque l'auteur, que la bonne vieille peut avoir été dépourvue de toutes les belles qualités dont elle se pare si prétentieusement, mais la coutume lui permet de s'en revêtir pour la circonstance, et elle le fait avec le plus grand sérieux.

« Quand la jeune fille s'est engagée à devenir un idéal de perfection *ten'a*, elle entre pour de bon dans sa solitude et on la laisse seule à méditer pour un temps sur ses obligations futures.

« Pendant ce mois de retraite, défense lui est faite de dire un mot à un homme, quelqu'il

soit, surtout un jeune; défense de jeter les yeux sur une figure masculine, à plus forte raison défense pour elle de toucher à des habits ou à un objet quelconque appartenant à un homme, car, d'après la croyance des *Ten'as*, ce n'est pas elle qui en souffrirait, c'est l'homme.

« La raison en est que, à ce tournant de son existence, la femme a la propriété de communiquer par le contact l'essence même de la féminité. Donc l'homme qu'elle regarderait, qu'elle toucherait même immédiatement perdrait toute virilité, deviendrait efféminé et incapable de s'acquitter de ses devoirs d'homme, comme de chasser, de courir, d'entreprendre des travaux forçants.

« Il va sans dire que pas une jeune fille ne voudrait attirer un tel malheur sur un homme et, d'un autre côté, pas un jeune homme ne voudrait s'exposer à ruiner sa carrière pour une pareille bagatelle.

« Aussi, quand il lui faut sortir, elle doit le faire à la dérobée, prenant bien garde d'être vue. C'est pourquoi elle ne se risque en dehors de son gîte que la nuit, quand tous les autres sont au lit et de bonne heure le matin, quand ils dorment encore.

« Elle porte un long parkie ainsi qu'un ample bonnet qu'elle doit tenir rabattu sur ses yeux tout le temps qu'elle est hors de son coin ou de sa petite tente. Il ne lui est pas permis

de quitter ses habits pour le sommeil, pas même ses mitaines. Et le sommeil ne doit pas être long, et on s'attend à ce qu'elle le prenne assise et non étendue. De grand matin sa mère vient la réveiller. Elle doit se lever promptement et sortir afin de prendre un peu l'air.

« Elle est soumise à un régime sévère: il lui est défendu de manger de la viande fraîche, excepté celle du porc-épic; le poisson frais ne lui est pas plus permis. De la viande sèche, du poisson sec, c'est là le menu de tous ses repas. Ceux-ci lui sont apportés par une femme, car la compagnie des autres femmes ne lui est pas prohibée.

« Elle porte dans ses mitaines et ses chaussures un peu de bois de bouleau pourri réduit en poudre et autour de sa taille une corde à laquelle sont attachées des têtes de fémurs de porc-épic, etc., etc.

« Comme, à cette époque de sa vie, toujours selon la croyance des *Ten'as*, la femme possède une puissance énorme d'assimilation, on l'entoure d'objets propres à lui communiquer les qualités les plus désirables pour une femme. »

Et ces observances rituelles — et d'autres que j'ai omises — sont si importantes aux yeux des *Ten'as*, remarque le P. Jetté, qu'ils ne veulent en dispenser dans aucune circonstance.

Ainsi les petites sauvagesses qui atteignent l'âge de puberté lorsqu'elles sont pensionnaires, à Holy Cross, sont soumises à cette série de pratiques superstitieuses à leur retour chez leurs parents.

Antonia dut donc subir cette épreuve, d'autant plus dure que la jeune chrétienne était persuadée de l'inanité de ces superstitions.

Pendant ce mois d'isolement, elle pensait sans doute aux bons conseils de la vénérable matrone, mais elle réfléchissait surtout aux enseignements qu'elle avait reçus au couvent et s'affermissait dans la résolution de les mettre en pratique.

Pour réussir, il lui fallait vaincre trois ennemis: le respect humain, les superstitions et les habitudes sauvages.

Un grand courage est nécessaire, surtout chez les *Ten'as*, pour triompher du respect humain, pour mépriser le qu'en-dira-t-on, pour se mettre au-dessus de l'opinion publique. Car, chez eux, être blâmé est la suprême injure; se savoir désapprouvé est insupportable. Plutôt que de mériter cela, on aime mieux se priver d'un objet nécessaire, supporter un grave inconvénient, se dépouiller même de tous ses biens.

Antonia eut donc bien du mérite, quand, en maintes circonstances, elle dut braver la désapprobation publique pour être fidèle à ses devoirs religieux.

Elle craignait Dieu plus que les démons; elle ne partageait pas les terreurs que ses compagnes avaient de ces esprits malfaisants, elle s'efforçait de faire comprendre aux autres l'absurdité de leurs pratiques superstitieuses, elle n'obéissait pas aux ordonnances des *shamans*. Conduite qui lui attira des désagréments.

Mais le troisième ennemi était, pour le moment, impossible à terrasser, c'est-à-dire les habitudes indiennes.

Elle devait vivre avec ses parents et avec une autre famille sous le même toit. Et ses parents, comme les autres, étaient malpropres, ils habitaient une cabane malpropre, ils portaient des habits malpropres, qu'ils ne voulaient ni changer ni laver. Antonia ne pouvait refaire leur éducation. Elle souffrait de cette condition de choses, si différente de celle du couvent, et elle pensait: « Je serai maîtresse de maison, un jour; on va me marier bientôt. Quand je serai chez moi, je saurai bien prouver qu'une Indienne est capable de tenir une maison aussi bien qu'une blanche. »

Ses parents n'avaient pas tardé à lui trouver un mari. Et son mariage se fit à la mode indienne.

En voici un exemple, typique.

Je voyageais avec Timothée Dimoska, un de nos meilleurs guides et compagnons de voyage Nous avions quitté Ruby, où il venait de gagner le premier prix dans la course de chiens qui venait d'avoir lieu. Ces courses de chiens, importées depuis au Canada, ont leur cachet et leurs règles.

Les concurrents partent à dix minutes d'intervalle, chacun. On note l'heure exacte de leur départ et de leur arrivée. Le vainqueur n'est pas nécessairement celui qui arrive le premier, mais celui qui parcourt le trajet en moins de temps. Quelquefois il n'y a que quelques minutes de différence entre l'arrivée des concurrents.

On les voit partir et on les voit arriver. Pendant qu'ils courent, quelques postes téléphoniques donnent de leurs nouvelles et les paris battent leur plein.

Dans la course en question, il s'agissait de partir de Ruby, de se rendre au campement de trente milles et de revenir aussitôt. C'était soixante milles tout d'un trait et cela par monts et par vaux, dans un chemin droit et courbé. Timothée fit ces soixante milles en moins de six heures, courant autant que ses chiens et les excitant sans cesse. Il était tout étourdi, en arrivant et tomba presque évanoui.

Il était fier; il l'avait emporté sur des blancs et avait reçu sa récompense: cent cinquante dollars.

Il retournait chez lui à Nulato; je me rendais à Louden, une de mes missions. Il était content de m'y conduire. Je m'étais dit: « Avec de pareils chiens, ça va filer. » Je m'étais trompé: je n'avais pas compté avec la fatigue des vainqueurs et de leur maître. Leur allure était très modérée. Le traîneau coulait bien sur la piste glacée. Nous étions assis tous les deux sur la charge. La circonstance était favorable aux confidences.

Timothée se décida donc à me parler de ses amours et de ses projets de mariage. Son choix était tombé sur Mary-Cecilia, la fille de Osioza Sticman. Excellent choix, car Mary-Cecilia avait été une des élèves les plus intelligentes et les plus travaillantes de notre école à Nulato.

« J'ai écrit à son père pour la lui demander », me dit-il. Timothée parlait et écrivait l'anglais. Osioza, au contraire, ne comprenait pas un mot et ne savait pas distinguer une lettre d'une autre. Mais trois de ses enfants avaient été à l'école et pouvaient et lire la lettre et la traduire.

La réponse arriva: elle était laconique et peu favorable: « Impossible », faisait dire le père, « Bénédict l'a demandée avant toi et je la lui ai promise. »

Timothée ne me dit pas que, en recevant une telle réponse, il avait versé un torrent de larmes ni que son désespoir serait éternel. Il me dit simplement: Quand j'ai vu cela, j'ai écrit au père de Mary-Cecilia: « Si vous ne pouvez pas me donner Mary-Cecilia, gardez-moi sa sœur cadette, Priscilla. » Osioza lui fit répondre: « C'est bien. Quand Priscilla sera en âge de se marier, tu l'auras. »

Et Timothée, en me contant cela, paraissait être joyeusement résigné à prendre la cadette plutôt que l'aînée.

On voit par là, que les *Ten'as* disposent de leurs filles avec un beau mépris de leurs sympathies et de leurs antipathies. Ce qu'ils regardent, c'est leur intérêt. Ils veulent que le jeune homme qu'ils introduiront chez eux soit une acquisition pour la famille. Ils veulent le connaître à fond d'abord. C'est pourquoi le prétendant doit vivre sous leurs yeux, travailler avec eux et pour eux, chasser avec eux.

C'est ce que fit le rusé Otioza. Après quelque temps il jugea que Bénédict, qui travaillait pour lui, ne méritait pas de rentrer dans sa famille: il ne le trouvait ni assez travaillant, ni assez industrieux, ni assez habile chasseur. Il le congédia donc sans façon et fit dire à Timothée: « J'ai renvoyé Bénédict: il est trop paresseux. Si tu veux Mary-Cecilia, je te la donnerai, si tu es meilleur que lui ».

Et Timothée de revenir immédiatement à ses premières amours et de répondre: *All right.* Est-ce que la principale raison était que l'une était prête et que l'autre ne l'était pas ? qu'il aurait fallu attendre ?...

Le mariage se fit. Le vieux rusé ne s'était pas trompé sur la valeur des deux prétendants. Mary-Cecilia y gagna et dut être contente.

Je laisse au lecteur le soin de faire les réflexions sur ce genre de fréquentations.

Le mariage d'Antonia se fit à peu près de la même manière. Chose certaine, c'est que la demande ne fut pas faite par écrit. Car le mariage de Timothée et de Mary-Cecilia est un mariage de sauvages demi-civilisés.

Les parents d'Antonia ne consultèrent pas ses goûts. Ils l'obligèrent à accepter Manuska pour mari. Ce n'était pas celui de son choix. Elle ne sentait aucune inclination pour lui. Elle ne s'en cacha pas à ses anciennes maîtresses.

Et cependant, d'après le témoignage de celles-ci, il fut très bon pour elle, s'efforçant de lui rendre la vie facile, assumant les travaux forçants que les sauvages imposent aux femmes. Mais de peur de devenir la risée du village, il lui rendait ces services... en cachette.

Elle lui fut scrupuleusement fidèle, l'aimant par devoir et par estime. Elle n'eut pas

l'avantage de le garder longtemps : il mourut après trois ans de ménage. Il lui avait donné

TYPES DE *TEN'AS*

deux enfants, qui moururent tout jeunes. Elle parlait souvent de ses petits anges qui priaient pour elle au ciel.

Antonia ne tarda pas à convoler en secondes noces. Cette fois aussi elle n'eut pas l'époux qu'elle avait rêvé. Bien au contraire: Alexandre D., son second mari, fut loin de l'entourer des attentions et du dévouement de son premier. Il se conduisit envers elle en digne sauvage. C'est dire que, loin de seconder les efforts de sa femme dans la poursuite du bel idéal qu'elle s'était donné, il mit tout en œuvre — inconsciemment sans doute, — pour en empêcher la réalisation.

Avoir une cabane chaude et propre, avoir toujours de quoi manger en abondance, tenir ses enfants propres et habillés convenablement: c'est un idéal réalisable même pour des sauvages. Encore faut-il que les deux époux s'y mettent courageusement et constamment. Si l'un trahit, le but est manqué.

Alexandre n'était pas méchant, mais il était paresseux, imprévoyant, insouciant, sans courage, sans adresse, et, de plus, joueur.

Sur Antonia retomba tout le fardeau du travail intérieur et extérieur. A elle, en été, de confectionner les rets, de les tendre, d'aller chercher le poisson, de le nettoyer, de le faire sécher, de le mettre en cache, à elle d'aller chercher du bois, de le fendre, de préparer les repas de son fainéant de mari et de raccommoder ses habits, sans parler de l'entretien des chiens.

En hiver, Alexandre part pour la chasse ou pour prendre part à un festin qui se donne dans un autre village. Il part sans rien dire: pas un petit morceau de bois pour mettre dans le poêle, rien autre chose que du poisson sec pour se mettre dans la bouche. Il a laissé une hache et un traîneau, ce qui veut dire: Si tu veux te chauffer, il y a du bon bois sec à trois ou quatre milles dans la forêt, tu n'as qu'à aller le chercher; il y a aussi des lièvres et des perdrix, tu n'as qu'à les attraper.

La faune de l'Alaska est très riche: ses fourrures sont précieuses. Les sauvages sont de bons trappeurs. Ils échangent leurs fourrures contre du sucre, du thé, de la farine, de la laine, des vêtements et autres produits des pays civilisés.

Alexandre n'était pas un habile chasseur et le peu d'argent qu'il faisait par le trafic de ses pelleteries et par son travail, il le perdait en bonne partie... au jeu. Car il n'était pas plus chanceux joueur qu'adroit chasseur.

Antonia devait donc trouver l'argent nécessaire pour procurer à la famille les choses indispensables. Elle confectionnait des mitaines et des mocassins en peau d'orignal et de caribou, qu'elle ornait de rassades aux brillantes couleurs artistement agencées en fleurs et autres dessins. Elle parvenait ainsi, en vendant ces articles très appréciés, à avoir le né-

cessaire et à habiller très bien les deux petites filles que Dieu lui avait données.

Que de fatigues, que de dégoûts, quelle déception!...

Elle n'était pas au bout de ses tribulations. Une suprême épreuve lui était ménagée.

Son mari était parti pour la chasse depuis quelques jours avec un compagnon, quand on vint lui dire tout à coup qu'un grand malheur était arrivé.

— Est-ce que mon mari est mort ?

— Non, il n'est pas mort.

— Il a été blessé ?

— Non.

— Alors ?

— Il a tué son compagnon.

— Ce n'est pas possible... Comment ? Ce n'est pas lui. Il ne l'a pas fait exprès.

— Je ne sais pas. On a dit qu'il l'avait tué.

Antonia était-elle la femme d'un meurtrier ?

Quelles angoisses...

Alexandre revint, tout penaud. Il avoua avoir tué son compagnon. Mais c'est par mégarde. « Jamais je n'ai eu une telle intention. Je n'ai jamais rien eu contre lui. C'était mon ami. Pourquoi l'aurais-je tué ? Et il pleurait.

— Mais comment la chose est-elle arrivée ?

— C'était le soir. C'était obscur. Nous avions découvert une habitation de castors. A

travers les branches j'ai vu quelque chose remuer. J'ai cru que c'en était un. Je fis feu. Je venais de tuer mon malheureux ami.

— Tu es pour toutes les malchances, mon pauvre mari.

Grande émotion dans tout le village. La nouvelle se répandit dans tout le pays.

Alexandre fut arrêté, accusé de meurtre, amené à Fairbanks, passa quelques mois en prison en attendant son procès. Enfin il subit son procès. Le jury le proclama non coupable. La défense ayant prouvé péremptoirement qu'il n'y avait pas eu préméditation, que c'était pur accident... Il fut donc acquitté.

Les poignantes angoisses de ces longs mois, jointes à ses travaux et à ses fatigues excessives, aggravèrent la maladie qu'Antonia avait contractée dans ses campements d'automne et de printemps, sur le sol humide des îles et des grèves.

Le tableau que je vis, à Nulato, la veille de notre départ pour Kayar, peint bien, ce me semble, la désolation de son âme.

J'entre dans la cabane, qui est petite et sombre. Les murs intérieurs sont les mêmes qu'à l'extérieur: des troncs d'arbres superposés, revêtus de leur écorce. Pas un meuble, pas de table, pas même une chaise.

Antonia est assise sur le plancher, au milieu de la place. Elle soutient faiblement son enfant malade, âgé de deux mois, dont la figure et les petites mains sont bleuâtres; la tête est pendante et rejetée en arrière dans le vide.

Tout dans l'aspect de la mère respire la lassitude, l'accablement et la souffrance.

Elle sait qu'elle va mourir bientôt.

Son âme est en proie à une grande désolation, mais non au désespoir, ni même au découragement. Elle est encore énergique. Elle puise sa force dans sa foi et son espérance.

VI

Ours, canards et perdrix

SUR le bord de la rivière Rotolno, un tableau tout différent de celui que j'avais vu au village s'offrait à ma vue. Antonia était assise à l'entrée de sa tente. Elle ne tenait pas sur son sein son enfant mourant: l'ange avait quitté la terre pour monter au ciel. Un ouvrage d'aiguille reposait sur ses genoux.

Elle semblait avoir oublié toutes ses fatigues et ses tribulations. Sa figure était souriante et radieuse. Tout en occupant ses doigts — ses forces ne lui permettant pas d'autre travail — elle promenait ses regards avec intérêt sur les scènes qui se déroulaient sur la grève et dans notre petit campement de tentes blanches à l'ombre des sapins et des bouleaux.

Je l'ai dit: l'Extrême-Onction l'avait changée.

De bonne heure, le matin, les hommes sautent dans leurs canots, chacun prenant son côté, à la poursuite des canards. Des milliers prennent leurs ébats dans les centaines de lacs de cette région de Kayar, appelée le pays des

lacs. Ils sont arrivés des pays chauds, le printemps, ils y ont bâti leurs nids et y élèvent leurs petits pendant la saison de l'été.

Nos chasseurs sillonnent ces lacs en tout sens. Ils sautent facilement d'un lac dans un autre — leurs canots d'écorce étant très légers et les portages très courts. Ils se tiennent à l'affût ou approchent d'une bande avec précaution. Chaque jour ils réussissent à en abattre plusieurs et reviennent avec de riches dépouilles.

Les jeunes femmes s'enfoncent dans le bois et vont visiter les collets qu'elles ont tendus; d'autres, armées d'un léger fusil, vont à la recherche de quelque gibier. Elles reviennent avec des lièvres et des perdrix.

Les vieilles s'occupent dans le camp; elles cousent sous la tente ou bien, accompagnées d'enfants, remontent la rivière, accostent et vont chercher du bois sec dans la forêt; elles reviennent, l'embarcation remplie. Puis, vers 4 h. du soir, elles visitent leurs filets qui retiennent infailliblement quelques gros brochets. Elles les assomment d'abord d'un coup de battoir, les dégagent, puis les jettent dans le fond du canot.

Quant aux enfants, ils s'amusent, courent, pieds nus, dans l'eau et sur la grève. Ils tâchent d'attraper, avec des engins de leur fabrication, les petits poissons qu'ils voient nager dans le ruisseau.

Comme ils se sentent bien ces enfants dans la forêt. Ils hument le bon air, qu'ils ne respirent pas toujours dans leurs villages.

Le soir venu, les familles se retrouvent autour du feu, où un bon repas les attend. Toutes les figures sont épanouies: c'est l'abondance. Ils en profitent. Ils savent que ce temps ne durera pas.

La journée se termine par la prière du soir en commun et par le chant de cantiques.

Après quelque temps, les canards se font plus rares dans le voisinage du camp. Les canots, le bruit des pagaies, les détonations dérangent leurs habitudes et troublent leur sécurité. Ils fuient et vont se réfugier dans des lacs plus éloignés.

Nos chasseurs les y poursuivent. Mais c'est si loin que le trajet, aller et retour, ne peut s'effectuer dans la même journée. Alors on organise des expéditions qui durent trois ou quatre jours. On apporte des couvertures et quelques provisions de bouche. On chasse le jour et la nuit, on dort à la belle étoile — un jeu pour les Indiens. Ceux-ci ne songent

même pas à leurs fatigues, surtout quand ils abattent beaucoup de gibier.

Pendant leur absence, on pense à eux dans le camp. Leur retour est vivement attendu. On a hâte de voir le résultat de l'expédition. Est-ce aujourd'hui qu'ils reviennent ? Vieillards, femmes et enfants veulent être témoins de leur arrivée. Car l'arrivée des chasseurs n'est pas un événement banal. Enfin un avant-coureur arrive et annonce leur approche. Toute la population se tient sur le rivage escarpé. On aperçoit les canots. Des enfants courent et me crient: « Père, Père, venez, venez: ils reviennent, ils reviennent. — Qui ? — Les chasseurs ». Je sors de ma tente pour contempler, moi aussi, le spectacle.

En effet, une petite flotte de canots d'écorce s'approche, lentement, silencieusement: seules les pagaies font un peu de bruit en frappant l'eau. Pas un cri ni d'un côté ni de l'autre. Du haut de la berge, femmes et enfants les voient s'avancer, atterrir Les chasseurs tirent gravement leur canot sur la grève, prennent leur fusil, puis, superbes, la tête rejetée en arrière, les yeux au sommet des arbres, ils montent gravement la côte, ne regardant personne. Chacun se dirige vers sa tente, accompagné des regards révérencieux de la foule.

Je me figurais des généraux romains revenant victorieux d'une expédition contre les barbares. Comme ils sont fiers, nos *Ten'as*, et comme ils se considèrent supérieurs aux blancs, intimement convaincus que ceux-ci ne peuvent se signaler par de tels exploits.

Quand ils sont rentrés, femmes et enfants se précipitent sur la grève. La maman fouille le canot et partage le bagage et les dépouilles entre ses enfants. Une autre procession s'organise: femmes et enfants, même les plus petits, transportent triomphalement les trophées de la victoire, c'est-à-dire les canards. Et c'est amusant de voir les tout petits garçons et les tout petites filles montant la côte, avec un gros canard dans les bras. Comme ils sont contents! Ils ne voudraient pas faire le sacrifice de ce plaisir

Quand la femme rentre à son tour dans la tente, je suppose que le héros lui raconte ses bons coups.

Afin de varier les occupations ou les plaisirs, on organise de temps en temps des battues de lièvres. Hommes, femmes et enfants se mettent de la partie. On choisit une langue de terre entre deux lacs ou entre un lac et un cours d'eau.

Invité à plusieurs reprises par mes bons sauvages, je me décide enfin à leur faire le

plaisir de me joindre à eux. Un d'eux me met un fusil entre les mains, me poste en travers d'une piste, et me dit: « Attendez, guettez, ils vont venir par ici. » Les rabatteurs crient, font du tapage, s'approchent... J'attends, je guette... On vient me dire que tout est fini. Je n'avais pas eu la peine de tirer inutilement et de manquer un lièvre. Aucun n'était venu de mon côté.

Les chasseurs étaient partis depuis quelques jours. Des enfants viennent me dire: « Ils reviennent ». Je veux rehausser de ma présence leur arrivée solennelle. Je m'attends bien à les voir revenir avec nombre de canards. Erreur. Ils arrivent avec un ours. Non pas tout rond, mais, dépecé, chaque canot ayant son quartier, un autre, la peau. Quant à celui qui l'a tué — c'est Alexandre — il n'a que son fusil. Car, d'après les us et coutumes de la nation, celui qui tue un ours n'a pas droit à la peau: il a l'obligation d'en faire présent à quelqu'un de ses amis. Et celui qui voudrait regimber contre cette obligation perdrait toute considération dans la tribu, ce qui est le plus grand châtiment. Quant à la viande, elle servira à faire un festin auquel tout le camp prendra part ainsi que les invités des campements environnants qui pourront venir.

Que reste-t-il à l'habile chasseur ? La gloire, que personne sans doute ne peut lui ôter.

Le lendemain il y eût donc festin. Tout l'animal fut bouilli dans de grandes marmites et distribué. Tous en eurent abondamment; le missionnaire eut aussi sa part. Tous trouvèrent la chair excellente.

Cette rencontre de l'ours n'avait pas été l'affaire du hasard. Elle avait été recherchée. Afin de faire de la variété et de ne pas trop effaroucher les canards, on les laisse tranquilles pendant quelque temps et on dirige ses activités d'un autre côté. On se repose de l'aviron par la marche, mais toujours avec un but déterminé. Et ce but est la découverte de quelque cachette d'ours. On sait qu'à l'approche de l'hiver, cet animal cherche un gîte où passer la froide saison: le creux d'un tronc d'arbre debout ou renversé, une caverne. Il s'y tapit. L'art du sauvage consiste à découvrir sa retraite. Si, par bonheur, une légère couche de neige couvre le sol avant qu'il s'y blottisse, ses pistes le trahissent, et son sort est vite réglé. Sinon, les sauvages le découvriront par d'autres indices. Quelquefois la présence de l'animal se trahit par une légère buée qui s'échappe par une fente dans le bois d'un arbre et monte en l'air. Les yeux perçants de l'Indien ne manquent pas de la remarquer. C'est par l'acuité des sens que l'enfant des bois l'emporte sur le civilisé. La vue, l'ouie,

l'odorat sont très développés chez lui aux dépens des facultés intellectuelles qui sont très engourdies, faute d'exercice.

Si l'ours est dans une caverne, le sauvage l'attaque avec son fusil. S'il est dans un tronc d'arbre renversé, il cherche à trouver la position de l'animal: il frappe sur le bois: un grognement se fait entendre, il localise ainsi l'endroit de la tête. Puis avec sa hache attaque le tronc au-dessus. Quand la tête est découverte l'instrument lui donne le coup fatal.

Alors, pas avant, il va tout joyeux, annoncer sa victoire aux compagnons. Ceux-ci, armés de couteaux bien aiguisés, le suivent jusqu'au champ d'honneur, dépècent la bête et rapportent les trophées au village où se fera le festin.

Ce genre de chasse ne va pas toujours sans danger. Je visitais Louden. Thomas, un ancien élève de Holy Cross, m'aborde et me dit:

« Savez-vous, Père, que j'ai été tué par un ours... presque ?

— Vraiment ? Comment cela ?

— Je marchais dans le bois, le soir. J'avais envie de tuer un ours. J'étais à chercher. Je tâchais de découvrir où l'une de ces bêtes s'était blottie pour l'hiver. Tout à coup je vois un trou sous une racine d'arbre. Je m'approche, je me penche, je regarde dedans.

C'était bien noir. Je ne vois rien. J'écoute. Je n'entends rien. Il n'y a rien là-dedans que je pense. Je continue mon chemin. Je n'avais pas fait dix pas que je sens deux lourdes pattes s'abattre sur mes épaules. Je n'ai le temps de penser à rien. Par bonheur je tenais ma carabine appuyée sur mon épaule. Elle était chargée. Instinctivement je presse la détente: le coup part. Je sens les griffes se desserrer. J'entends un gros poids tomber à terre.

« C'était un jeune ours qui était sorti sournoisement de son gîte et m'avait ainsi attaqué en traître. Sa gorge était appuyée sur la bouche du canon de mon fusil. C'est pourquoi le coup avait si bien porté.

« Vous comprenez, mon Père, si j'ai eu peur quand j'ai réalisé le danger où j'avais été de me faire dévorer. Si j'étais mort!... Je remercie bien le bon Dieu et la bonne sainte Vierge! C'est elle qui m'a sauvé. Je porte toujours son scapulaire et je la prie tous les jours. »

Qu'un homme ou même un jeune sauvage tue un ours, c'est ordinaire; mais une femme ? Elles sont rares, chez les *Ten'as*, celles qui peuvent se vanter d'une telle prouesse. Et celles-là sont grandement considérées.

J'en ai connu une et je la rencontrai quelques heures seulement avant qu'elle ne fît un aussi beau coup.

Dans l'été de 1914, je visitais les sauvages campés sur la grève pour leur pêche annuelle. A sept milles en aval de Kokrines, je vis une

CLASSE DE CATÉCHISME A KAYAR

tente solitaire sur le rivage. Une vieille sauvagesse campait là. Elle avait la réputation d'être sorcière, quoiqu'elle prétendît être catholique. Tout était bien propre et bien rangé dans sa tente. Je la salue en passant et lui demande quelques informations. Elle me dit que de l'autre côté du fleuve, à quelques milles plus bas, il y a un campement de sauvages.

Je traverse donc. Le courant et les rames m'y entraînent rapidement.

J'y plante ma tente. Je fais le catéchisme aux enfants; puis, après souper, je me disposais à convoquer le monde à la prière, en agitant une petite clochette, quand la vieille sorcière arrive au camp tout essoufflée, au paroxysme de l'excitation. Elle raconta avec force gestes et éclats de voix, comment, étant assise seule à l'entrée de sa tente, elle avait remarqué, au milieu du fleuve, un point noir qui grossissait, qui se rapprochait. Elle reconnut bientôt la tête d'un ours noir qui traversait le fleuve à la nage. Il s'approchait toujours et se dirigeait vers elle. Que va-t-elle faire ? Prendre la fuite ? Pour cela, non! L'attendre sur la grève ? L'ours aurait tout l'avantage. Elle se décide à prendre l'offensive. Elle ne perd pas un instant. Elle saisit sa carabine, pousse son canot d'écorce, saute dedans et fonce sur l'ennemi. Celui-ci, étonné, prend peur en entendant les cris et voyant une machine se diriger sur lui. Il fait volte-face et commence à rebrousser chemin et à se diriger de l'autre côté en nageant toujours fort. La sauvagesse le suit dans son canot. Il aurait été facile pour elle de lui envoyer une balle dans la tête. Mais alors, la peau ? la chair ? Le courant aurait tout emporté et adieu festin et réjouissances.

Son sens d'Indienne la sert mieux. Elle le poursuit toujours: elle le laisse s'approcher du rivage, elle le laisse sortir de l'eau, et, quand il se dispose à s'enfoncer dans le bois, elle l'ajuste, fait feu et l'étend sans vie sur les roches.

Tout le monde jette des cris d'approbation et d'admiration. Cet exploit sera célébré dans tous les villages de la tribu.

J'entends aiguiser les couteaux: ce sont les hommes qui se disposent à aller dépecer l'ours.

Hélas! ce soir-là, j'eus peu de monde à la prière. Les hommes étaient partis, les femmes et les enfants étaient trop émus.

L'expédition revint pendant la nuit. Le lendemain, j'allai voir les quartiers de l'ours pendus aux branches d'un arbre du rivage.

On m'invita au festin qui devait avoir lieu le jour suivant. Je déclinai l'invitation; d'autres campements réclamaient ma visite.

En descendant le fleuve, je rencontrai cinq ou six embarcations liées ensemble, que des voiles improvisées gonflées par le vent, poussaient contre le courant. Des sauvages assis et étendus sur les bancs fumaient et causaient, se laissant ainsi monter le fleuve. Je reconnus mes amis de Louden et autres villages. Ils se rendaient au festin Des canots avaient été expédiés dans toutes les directions pour

annoncer la grande nouvelle et faire les invitations. Et ces hommes, laissant aux femmes le soin de la pêche et autres travaux, allaient à la fête. Et il en venait de 30 et 40 milles.

Time is money, cet adage n'est pas reçu chez les *Ten'as*. Le temps ne compte pour rien.

J'eus plus tard des nouvelles du festin. Il paraît que la chair de cet ours était détestable. Ayant été tué de bonne heure, en été, il n'avait pas pu s'engraisser en mangeant des bleuets et des framboises.

VII

Faut-il rester en Alaska ?

UN après-midi, j'étais assis sur une boîte vide, au seuil de ma tente, lisant mon bréviaire. Tout à coup les cris: « Des blancs, des blancs. Père, regardez! » Je tourne les yeux dans la direction indiquée et je vois une longue embarcation, chargée de bagages, qui remonte la petite rivière. Un homme est aux rames, l'autre au gouvernail. C'était bien des blancs. Que viennent-ils faire dans ces parages ?

Je descends sur la grève. Surprise aussi de leur part. « Comment, vous, Père, ici ? me dit l'un d'eux en bon français. — J'avais affaire à des compatriotes, deux Canadiens français. — « De loin je vous prenais pour un mineur comme nous, un chercheur d'or.

— C'est un chercheur d'âmes, reprit l'autre.

La remarque me fit plaisir et je lui donnai mon assentiment.

— Et vous, qui vous amène dans cette solitude, dans ce pays de sauvages ?

— L'assurance de trouver de l'or.

— Vous pensez qu'il y en a ici ?

— Sans doute. Là-bas, le long des ruisseaux qui descendent des montagnes.

— Comment le savez-vous ?

— Nous avons prospecté là, l'an dernier, nous avons découvert du sable aurifère: il promet d'être riche et de bien payer. Cette fois ça y est: nous avons bien trouvé. Je vous promets une bonne aumône pour votre chapelle.

— Je vous souhaite toute la chance possible.

Ces chers mineurs, toujours confiants, toujours sur le point de mettre la main sur un immense trésor et combien de fois déçus!...

— Mais, en hiver, à quoi vous occupez-vous ? Comment pouvez-vous travailler ? Il y a tant de neige et la terre est gelée à une profondeur de plusieurs pieds ?

— C'est que nous travaillons sous terre. Les excavations sont faites. Et dans ces souterrains, il ne fait pas bien froid. Nous fermons l'entrée pour la nuit et le matin, nous faisons un petit feu pour dégeler la croûte qui peut s'être formée.

— Quelle est votre occupation ?

— Sortir de sous terre le sable aurifère. Puis, le printemps, nous lavons ce sable et l'or nous reste.

— Vous demeurez ensemble ?

— Nous avons chacun notre cabane. Un mille nous sépare.

— Vous ne vous ennuyez pas ?

— Quand on travaille fort, on n'en a pas le temps. Le matin, on avale quelques crêpes arrosées de sirop; puis vite, au travail. Le midi, on pige dans la grande marmite remplie de fèves au lard; le soir de même. Quand la journée est finie, le sommeil ne tarde pas à venir.

— Vous travaillez le dimanche ?

— Non, pas moi. Quand je suis mon maître, je ne travaille jamais le dimanche. C'est une habitude que j'ai prise dès mon enfance et je la garde quand je le puis.

— Je vous en félicite. Sont-ils nombreux, en Alaska, les mineurs qui font de même ?

— Ils sont en très petit nombre. Autant dire qu'on pourrait les compter sur les doigts. Ils ont pour leur dire que la saison est trop courte, qu'il n'y a pas de temps à perdre.

— Sanctifier le jour du Seigneur est du temps perdu ?

— Ils disent cela. Quelques-uns ajoutent qu'ils feront leur religion quand ils seront riches.

— Pauvres gens! Ils ne le seront probablement jamais et ils risquent d'être très misérables de l'autre côté. Est-ce que la journée du dimanche ne vous paraît pas longue ? Car je suppose que vous ne devez pas l'employer tout entière en prières ?

— Mes prières ? Oh! je les dis. Elles ne sont pas longues. J'en ai oublié des bouts.

Nous lisons un peu. Je vais visiter mon ami que voici, il me rend la politesse. Nous faisons la chasse. Nous visitons les pièges que nous avons tendus...

— Tout de même c'est une vraie vie d'ermite que vous menez là au pied des montagnes, au fond des bois. Et vous êtes en Alaska depuis longtemps ?

— Depuis la grande découverte des gisements d'or au Klondyke. Car vous savez que le Klondyke n'est pas en Alaska: Dawson et les campements environnants où j'ai vécu quelque temps sont bien en territoire canadien.

— Alors vous êtes venu vers 1897 ? Vous avez vu la grande ruée vers le Nord ?

— J'étais de la partie.

— Ça été un agréable voyage, je suppose ?

— Agréable ? diantre! Horrible, affreux, épouvantable.

— Ah!...

— Pensez-vous que des *steamers* visitaient régulièrement ces côtes désolées comme maintenant ? que de beaux paquebots sillonnaient le Yukon et la Tanana ? On se plaint parfois qu'ils ne sont pas réguliers, qu'ils ne donnent pas toujours le confort désiré... Mais on voyage comme des princes aujourd'hui, tandis qu'alors...

— Oui, alors ? Comment avez-vous pu vous rendre ?

— Dès que la grande nouvelle se répandit dans le monde, la fièvre de l'or s'empara d'une foule de gens appartenant à toutes les nations de la terre. Cette fièvre de l'or rend ingénieux et donne beaucoup de courage. Une foule de petits vapeurs, de barques et d'embarcations à voiles de toutes formes et de toutes dimensions s'engagèrent dans le méandre des îles et remontèrent la côte du Pacifique, de Vancouver à Skagway. Ils eurent à affronter les dangereux courants de Prince of Wales et plusieurs se fracassèrent contre les brisants, où leurs malheureux occupants finirent leurs beaux rêves dorés. Ceux qui échappèrent au naufrage et abordèrent à Skagway n'étaient pas au bout de leurs peines.

« Pour atteindre les terrains aurifères, il fallait franchir la redoutable White-Pass. De Skagway à White-Horse il y a 111 milles par une route affreuse, surplombant l'abîme de 800 à 900 pieds.

« Ceux qui en avaient les moyens achetaient un équipage de chiens et un traîneau; le plus grand nombre chargeaient leur maigre bagage sur leur dos et se mettaient en route. Combien de compagnons sont restés dans les gorges du White-Horse, les uns ayant glissé dans l'abîme, les autres écrasés par des blocs de glace qui se détachaient des sommets.

« Le printemps arrivé, il fallut traverser le lac Laberge et d'autres lacs, descendre le Yukon et d'autres cours d'eau: on construisit des radeaux et des barques et on se lança dans les rapides. Encore bien d'autres y finirent leurs rêves de fortune.

« Enfin le petit nombre se rendit à la terre promise. Là où rien n'existait que la forêt vierge, des campements se dressèrent qui devinrent bientôt des villes. »

— Dans les premiers temps, dans ces camps de mineurs, à Dawson par exemple, votre vie était-elle en sûreté, avec tous ces aventuriers, venus de partout ?

— Très peu. Et il n'était pas rare que le matin on ramassait dans la rue quelques malheureux joueurs, percés de balles. Le petit sac de peau de caribou qui contenait la précieuse poussière que j'avais eu le bonheur de trouver, dormait, la nuit, sous mon oreiller, à côté d'un revolver. Mais ne réveillons pas ce cauchemar. Maintenant, comme vous le savez, c'est beaucoup mieux. Dawson est devenue une belle ville.

— Vous n'êtes pas toujours demeurés à Dawson ?

— J'ai prospecté dans les environs de Fairbanks, de Nome...

— Durant l'espace de ces quinze ans de recherches, vous avez dû trouver ?...

— Sans doute, et une belle fortune; seulement je l'ai perdue. Ce qui me console c'est que bien d'autres prospecteurs ont eu le même sort que moi.

— Vraiment ? Comment cela ?

— Pauvres prospecteurs, c'est nous qui peinons, qui subissons toute sorte de fatigues, qui bravons toute sorte de dangers; quand nous avons eu enfin le bonheur de trouver, d'autres en profitent. Voici: A Seattle et à San Francisco, on s'occupe bien de nous, on est au courant des belles découvertes, et on connait vite le nom du mineur heureux. Il trouve tout de suite des amis ici et là-bas qui s'intéressent à lui. Ceux d'ici, j'en parlerai tout à l'heure; ceux de là-bas commencent à l'entourer de prévenances et de conseils. Il y a de si beaux placements où la fortune va doubler bien vite. Ils lui offrent toute leur expérience et leur dévouement.

« Je les crus. Je me suis mis entre leurs mains, entre leurs dents plutôt; car je me suis aperçu que c'était des requins. Je me suis aperçu qu'ils étaient bien plus fins que moi. Ils m'ont roulé de la belle façon. Ils n'étaient pas à leur coup d'essai d'ailleurs.

« J'ai dû revenir, juste avec de quoi payer mon passage. Et j'ai dû recommencer à nouveau.

— J'admire votre courage. Et vous n'avez rien trouvé depuis ?

— Je trouve toujours quelque chose, seulement ça ne paye pas assez. Et puis, je vous l'ai dit, nous avons des amis ici aussi.

« Nous ne pouvons pas vivre toujours comme des ours au fond des bois. Il faut bien en sortir de temps en temps, faire une apparition dans les camps pour acheter nos provisions et nous divertir un peu. Nous en sentons parfois un furieux besoin. Nous payons cher les pauvres plaisirs que les camps nous procurent: le whisky coule à flots et emporte notre poudre d'or! Imaginez: dans les premiers temps, pour un verre de whisky, un dollar; un dollar pour une valse, et le reste à l'avenant.

« Et les marchands pesaient eux-mêmes la poussière d'or. Ils la versaient dans le plateau de la balance: souvent il en tombait à côté; elle était recueillie par les poils d'une peau de bête placée sous la balance. Inutile de dire que le marchand n'allait pas secouer cette peau n'importe où. Mais ces trucs sont de l'ancien temps. A présent, tout va bien mieux sous tout rapport et les prix sont plus abordables.

« Pauvres mineurs nous sommes peut-être bien naïfs. Les compagnies de navigation, il faut bien qu'elles prospèrent. Pour cela, il leur faut des passagers Je ne les accuse pas de prendre des moyens pour nous faire voyager...

De temps en temps la nouvelle de la découverte d'une riche mine d'or se répand tout à coup. Seulement, ça s'adonne que cette riche mine est à une extrémité du pays: aussitôt ruée de ce côté. Une fois rendu, on s'aperçoit que c'est loin d'être riche comme on le disait, que ça ne paye pas, que c'est même pauvre... Alors une autre découverte se fait à l'autre extrémité.

« Ainsi on découvre ces « riches » mines tantôt à la source, tantôt à l'embouchure du Yukon, tantôt à la source de la Koyukuk, tantôt sur les bords de l'Innoko. Et ainsi on voit ces pauvres prospecteurs tantôt montant le Yukon, tantôt le descendant, tantôt se dirigeant vers le Nord, tantôt vers le Sud.

— Et vous, vous tentez fortune dans la région de Kayar ? Si vous ne réussissez pas ?

— J'aviserai.

— Il fera peut-être comme moi, reprit l'autre. Il retournera au Canada pour revenir encore dans le beau Nord, l'année suivante, comme j'ai fait.

— Comme vous avez fait ?

— Comme j'ai fait. Je suis marié, moi; je ne suis pas comme mon ami, qui est encore vieux garçon. J'ai femme et sept enfants et une belle terre à Saint-L., non loin de Montréal. J'ai passé quatre hivers avec eux. Il y a deux ans, je me suis dit: Je suis fatigué

de cette vie d'aventures. Je retourne au Canada et j'y reste. J'y suis retourné... et me voici encore en Alaska.

— Qui s'occupe de votre terre ?

— La femme avec les garçons. Elle a du talent et du savoir-faire et elle réussit bien.

— Votre femme et vos enfants doivent être peinés de vous savoir si loin ?

— Bien sûr. Ils ne voulaient pas me laisser partir. Que voulez-vous ? Quand une fois on a goûté à la belle vie libre des bois, on n'est plus capable de s'emprisonner dans un village ou sur une terre. On étouffe. Dans les grandes villes, on est perdu; dans les villages, il faut être tiré à quatre épingles. Que c'est ennuyant!

« Tandis que dans ce magnifique Nord, on jouit d'une liberté complète: le pays est à nous; on va où l'on veut, on plante sa tente où bon nous semble, on y bâtit sa cabane où ça plaît. Comme on respire bien en hiver! L'air est si fortifiant.

« On a des amis dans tous les camps; on se connait, on est reçu à bras ouverts, partout où l'on va.

« Je vous le dis, le Nord a une attirance magnétique. Lorsque l'on y a vécu quelque temps, on a beau essayer de l'abandonner, impossible.. Il faut y revenir.

HOLY CROSS EN 1915

— Tout de même, il me semble que vous pourriez mener une vie plus facile et plus utile dans notre cher Canada.

— Et vous, mon Père, que faites-vous ici ? Il me semble que vous feriez beaucoup plus de bien là où il y a beaucoup de monde. Vivre avec cette poignée de sauvages... Pensez-vous qu'ils profitent beaucoup des peines que vous vous donnez pour eux ?

— Je le crois. D'ailleurs ces sauvages, n'ont-ils pas autant de droit que les autres à la prédication de l'Évangile ?

— Sans doute, sans doute. Mais, tout de même, ça doit être bien dur pour vous, de vivre avec ces gens-là ?

— Ce n'est pas là la question. Notre-Seigneur, avant de monter au ciel, a dit à ses Apôtres: « Allez par toute la terre, prêchez « mon Évangile à toute créature, enseignez « toutes les nations, baptisez-les, apprenez-leur « à pratiquer tout ce que je vous ai enseigné, « soyez mes témoins jusqu'aux extrémités de « l'univers. »

« Nous sommes bien ici, en Alaska, à une extrémité de la terre. Le prêtre catholique est dans ce pays un témoin de Jésus-Christ. C'est un grand honneur. Sa présence et sa prédication rendent témoignage à Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'elles proclament sa divinité et ses droits à l'empire du monde.

« Sa doctrine doit être prêchée à toutes les nations. Notre-Seigneur n'a pas exclu la petite nation des *Ten'as*. Dons nouc sommes bien à notre place ici.

« Une autre raison c'est que Jésus veut s'immoler sur l'autel au saint sacrifice de la messe à toutes les heures du jour et dans toutes les parties du monde, afin d'accomplir cette prophétie du prophète Malachie: « Du « levant au couchant mon nom est grand parmi « les nations, et en tout lieu on offre à mon « nom de l'encens et des sacrifices, *une oblation* « *pure;* car mon nom est grand parmi les nations (MAL., II, 2).

« Quelle est-elle cette oblation pure qui est offerte en tout lieu, du couchant au levant sinon Jésus-Christ lui-même s'offrant sur l'autel à la sainte messe par les mains du prêtre ?

« Et n'eût-il d'autre consolation, le missionnaire catholique dans ce pays aurait au moins celle d'aider à l'accomplissement de cette admirable prophétie.

— Y a-t-il bien des catholiques en Alaska ?

— On calcule qu'il y en a à peu près neuf mille: cinq mille Blancs et quatre mille indigènes, *Ten'as* et Esquimaux, dispersés sur un territoire grand comme un cinquième du Canada. Nous ne sommes que quinze prêtres. Nous ne sommes certes pas trop.

— Quelle vie menez-vous ici, Père, dans le bois et parmi ces sauvages ?

— J'étudie leurs mœurs et leur langue. Je les rassemble tous les soirs et nous faisons la prière ensemble. Ils assistent tous à la messe le dimanche et entendent l'instruction. Ils reçoivent la sainte communion, le premier vendredi du mois, pour faire plaisir au Sacré Cœur. J'enseigne le catéchisme aux enfants. Je considère que mon temps est bien employé.

— Tout de même, ils ne doivent pas en savoir gros, vos sauvages: ils vivent tellement dispersés et changent continuellement de place ?

— Laissez-moi vous dire, mon ami, que quelques-uns de ces sauvages et de ces sauvagesses en savent plus, en fait de religion que certains catholiques négligés ou négligents qui vivent à l'ombre d'un beau clocher et qui semblent n'avoir jamais appris un mot de catéchisme. Ils en savent plus que beaucoup de prospecteurs qui n'ont aucune notion de Dieu, qui disent ne pas croire à une vie future.

— En ce cas-là, Père, vous trouvez qu'un prêtre catholique est bien à sa place en Alaska ?

— Sans doute.

— Nous reprocherez-vous alors d'être en ce pays les pionniers de la civilisation ?

— Je le vois, nous sommes de la race des coureurs de bois, des découvreurs et des mis-

sionnaires. Nous rencontrons des Canadiens français partout dans l'Amérique du Nord. Plusieurs villes leur doivent leur fondation. Les premiers évêques sur la côte Nord du Pacifique ont été des Canadiens français.

« Et partant de Montréal, essaimant dans l'Ontario, le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta, la Colombie-Anglaise, l'Orégon, les Montagnes Rocheuses, les religieuses canadiennes-françaises ont fondé des écoles, des pensionnats, des hôpitaux, des orphelinats jusqu'à l'embouchure du Mackenzie, aux glaces polaires, en Alaska, à Holy Cross et à Nulato, à Nome et à Fairbanks.

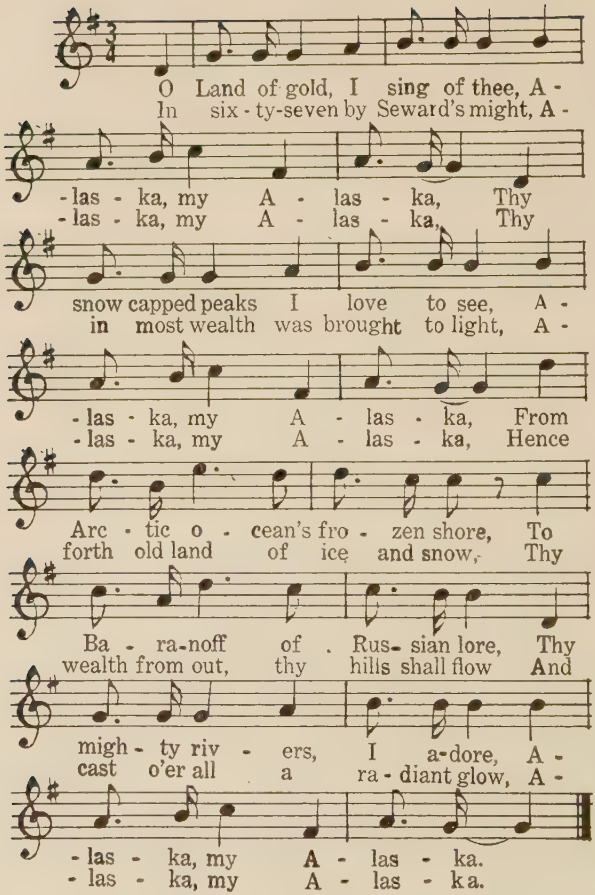
— Vive le Canada! s'écrie un des mineurs.

— Vive aussi l'Alaska, crie l'autre; et il entonne la chanson de l'Alaska: *Alaska, my Alaska.*

L'hymne national du pays, quoi ? L'Alaska a un hymne national. Ça surprend ? Hé oui. De loin on prend l'Alaska pour une vieille sauvagesse décrépite, au visage horriblement tatoué, suintant l'huile de phoque, sale, couverte de haillons, accroupie et à demi-gelée dans son *igloo* de neiges, et voici que, de près, elle trouve des admirateurs qui la considèrent comme une grande dame, des troubadours qui chantent les qualités, la beauté et les attraits... qu'ils lui découvrent à travers le prisme de leur enthousiasme.

Voici cet hymne patriotique:

Alaska


O Land of gold, I sing of thee, A -
In six - ty-seven by Seward's might, A -
- las - ka, my A - las - ka, Thy
- las - ka, my A - las - ka, Thy
snow capped peaks I love to see, A -
in most wealth was brought to light, A -
- las - ka, my A - las - ka, From
- las - ka, my A - las - ka, Hence
Arc - tic o - cean's fro - zen shore, To
forth old land of ice and snow, Thy
Ba - ra-noff of Rus- sian lore, Thy
wealth from out, thy hills shall flow And
migh - ty riv - ers, I a-dore, A -
cast o'er all a ra - diant glow, A -
- las - ka, my A - las - ka.
- las - ka, my A - las - ka.

Après avoir partagé avec moi une légère collation, les mineurs continuent leur route. Je les regarde remonter la petite rivière: ils disparaissent bientôt dans un de ses méandres et je reste songeur.

Je sais que, malgré l'engoûment qu'ils viennent de montrer pour le pays, ils feraient comme les autres s'ils avaient la chance de trouver une fortune et de la garder: aller où ils pourraient jouir des avantages et du confort qu'elle pourrait leur procurer. Je sais que, parfois, les mineurs passent des heures terribles dans leur solitude.

Il y a une bête qui trotte dans la cervelle des hommes qui vivent dans la solitude, écrivait un mineur.

L'isolement, l'affreux isolement dans les ténèbres. On a faim du soleil dans la longue nuit polaire, on a faim de la compagnie et de la conversation de ses semblables.

La tempête fait rage, elle hurle au dehors, elle a enseveli sous la neige la tanière, elle rend impossible le travail qui endort l'ennui, elle continue à soulever la neige, à secouer les arbres, à les briser des jours et des nuits.

Prisonnier, étendu sur son grabat, l'homme ferme les yeux: il croit se promener dans la rue d'une grande ville; illumination féerique: les lampes électriques de milliers d'enseignes changent la nuit en jour; il est assis dans la

loge d'un grand théâtre et assiste à la plus séduisante représentation; il se voit dans un magnifique palais, en habit de gala, jouissant de l'ivresse d'un bal et c'est lui l'organisateur de ce bal, c'est lui le propriétaire de ce palais; il est entouré d'amis empressés, il est porté aux plus grands honneurs. Et c'est cet or qui est enfoui sous ses pieds, qu'il va bientôt saisir, qui va lui procurer tout ce bonheur et toute cette gloire... Mais tout à coup son imagination s'arrête, elle est fatiguée, elle est exaspérée de toujours offrir les mêmes images...

Il ouvre les yeux: il voit son taudis misérable et sombre, il se voit couvert d'habits maculés de boue, il est seul, bien seul. Où sont les amis ? Il entend un hurlement: est-ce une bête féroce qui rôde autour de son habitation ?

C'est le vent qui continue de rager... Mais il y a quelqu'un dans la cabane. Il ne le voit pas, mais il sent son contact hideux: c'est l'esprit mauvais, c'est le malin qui ricane, qui lui fait les plus épouvantables suggestions: « Pourquoi ne pas en finir avec cette vie malheureuse ? » Un froid lui passe sur tous les membres, il est paralysé par la frayeur, il crie: « Au secours. » Personne ne vient, il est bien seul, avec l'ennemi.

S'il est croyant, il se réfugie dans la prière, il tend les mains vers le ciel, il jette un cri

de détresse vers le Dieu de bonté; et le Père des miséricordes vient consoler et fortifier son enfant. S'il ne l'est pas, il demande à l'alcool de mettre en fuite les spectres affreux.

Quand le cauchemar est passé, repris par la fièvre de l'or, il se remet au travail avec plus de fureur.

« Un prêtre catholique ne ferait pas pour un bien éternel ce que les commerçants n'hésitent pas à faire pour accumuler de l'or... Aidez-nous de vos prières, que nos forces soient à la hauteur de notre tâche, qu'une abondante moisson d'âmes puisse germer de nos rudes semailles. » Voilà ce qu'écrivait Mgr Seghers, le 17 mai 1877.

VIII

Changements

LES arbres sont entièrement dépouillés. Un épais tapis de feuilles jaunes couvre le sol. La température se refroidit. L'été nous quitte, il s'en va peu à peu. Est-ce qu'on regrette son départ ? Les exploiteurs de mine, oui; ils trouvent la saison trop courte, ils sont obligés de cesser leurs travaux trop vite. D'autres, non. Les longs jours sans nuit ont beaucoup de charmes, sans doute, mais si le soleil reste presque continuellement au-dessus de l'horizon il est souvent voilé par d'épais nuages qui versent d'abondantes pluies. Faut-il parler du fléau des maringouins et autres insectes crucifiants ? Ce n'est pas un peu de fumée, ni même beaucoup, qui met ces ennemis en fuite. Pour s'en défendre, il faut être armé d'un moustiquaire.

Même chez les sauvages, chaque famille a sa tente et son moustiquaire, et c'est à l'abri du moustiquaire que la sauvagesse s'adonne à ses travaux d'aiguille. On peut difficilement ramer sans gants. Et le prospecteur ne peut s'aventurer dans la forêt sans avoir la figure, la tête et le cou enveloppés d'une gaze. Il est accompagné d'une colonne d'insectes.

Des fleurs étalent leurs couleurs chatoyantes dans les bois qui entourent les villages; de beaux petits oiseaux y font entendre de beaux chants: mais allez donc humer le parfum des premières et entendre les trilles des seconds: des armées de ces insupportables moustiques fondent sur vous.

L'été s'en va et, le 30 septembre, l'hiver nous envoye un premier avant-coureur nous annoncer qu'il approche. Après avoir terminé la messe, je sors pour humer l'air frais. Je vois le sommet de la plus haute montagne tout blanc, tout couvert d'une neige étincelante au soleil levant. Le spectacle est beau.

Déjà le Yukon a commencé de charrier ses glaçons. D'ici à la mi-novembre nous sommes séparés du monde civilisé. Toute communication avec lui est devenue impossible, l'unique voie étant le grand fleuve où, pendant ce mois et demi, ni canot, ni traîneau ne peuvent se risquer.

Chaque village se trouve ainsi isolé.

Nombre d'Alaskains préfèrent l'hiver à l'été, parce que, entre autres raisons, l'air y est si bon, si pur, si réconfortant, *bracing*.

Le 3 octobre, second avant-coureur: une légère couche de glace couvre les lacs. Tous les canards sont disparus.

Sans doute, depuis quelque temps, nous voyions dans le ciel, bien haut, des voiliers

UN CYGNE

d'outardes, de cygnes, de canards se diriger en bon ordre vers les pays chauds. Nos canards de Kayar s'attardaient toujours. Il a fallu un doigt de glace pour les décider à partir.

C'est dans la nuit du 5 au 6 octobre que l'hiver envoya son troisième avant-coureur, ou plutôt qu'il arriva lui-même. Voici comment il m'annonça son arrivée. Ce matin du 6, en ouvrant ma tente, je reçois sur la tête un paquet de neige lourde et collante. Je vois trois ou quatre pouces de cette neige sur le toit de la tente et le sol en est tout couvert.

Une surprise plus grande m'était réservée. Plusieurs tentes sont disparues. Il y en a d'autres à terre èt qu'on est en train de plier. Une grosse embarcation, chargée de toute une famille et de tout son bagage descend la rivière. Femmes et enfants dévalent en courant et glissant, transportant boîtes, couvertures, ustensiles de cuisine, qu'ils jettent dans une barque à demi remplie de neige.

La tente d'Alexandre et d'Antonia, voisine de la mienne, est encore debout. Je crie à Alexandre: « Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ils s'en vont camper plus bas pour l'hiver.

— Où ça ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas loin.

— Si on me l'avait dit... Vous, vous partez ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas encore décidé. »

Je rentre et je commence à faire mes préparatifs de déménagement. Je sors de nouveau pour voir si Alexandre s'était décidé. Il descend la côte, sa tente roulée sur l'épaule. Son bagage est déjà chargé, Antonia est à l'aviron. Bientôt Alexandre pousse le canot, saisit les rames et *good bye*. Tous les autres sont partis.

Pour un départ de sauvages, c'est ce qui s'appelle un départ de sauvages.

Pas d'hésitation, il faut bien faire comme eux.

Il s'agit de diviser le bagage de manière à faire le moins de voyages possible. Je descends avec une première charge. Je débarrasse mon canot de sa poussière blanche et humide. Puis, plus d'une fois, je monte et descends la côte glissante.

Enfin je pousse au large. Je prends les rames. Le canot glisse gentiment avec le courant. Je prends enfin le temps d'admirer le changement de décor: pierres de la grève, gazon jauni, bois mort, troncs d'arbres, rameaux verts des sapins: tout a disparu sous une couche épaisse de neige. Les branches des arbres en sont chargées et plient. Tout

est d'une blancheur éclatante. Seule l'étroite rivière est noire, noire d'un noir d'ébène: un ruisseau d'encre sur une feuille de papier.

Trois quarts d'heure de rames. J'aperçois des embarcations et des canots échoués sur le rivage. C'est là. Au vieux Dimoska qui me souhaite la bienvenue, je demande: Pourquoi ne m'avez-vous pas averti de votre départ ?

— On ne s'attendait pas à cette bordée de neige. On a pensé que vous disiez votre messe; on n'a pas voulu vous déranger. Venez, Père, voyez où vous allez mettre votre tente.

Il me montre un quadrilatère de troncs d'arbres superposés, haut de trois pieds. Il y a même une couchette de rondins de sapins clouée à un des murs. Je remercie. Je suis touché de cette attention rare et délicate de la part des *Ten'as*.

Évidemment je ne suis pas à Nulato ou dans un autre village. Là les missionnaires n'ont rien pour rien. Il faut qu'ils payent pour le moindre service. Ne sont-ils pas riches ? N'ont-ils pas des provisions pour toute une année ?

Mais ici je suis comme eux, pas plus riche qu'eux: j'ai juste de quoi durer jusqu'au retour. Ils n'hésitent donc pas à me rendre quelques services et à m'offrir de leur pêche et de leur chasse sans exiger rétribution.

Si le départ avait été soudain, il n'avait pas été imprévu... pour les Indiens. Ceux-ci n'avaient pas jugé à propos, encore une fois, de m'informer de leurs projets; je ne devais pas m'en étonner, connaissant leur caractère. Pour eux, les déménagements ne coûtent pas cher. Avant la chute de la neige, ils campent à l'endroit le plus favorable pour la chasse aux canards; après, où ils peuvent le mieux se défendre contre les attaques de l'hiver.

Le site n'est pas nouveau: ils y reviennent chaque année. C'est pourquoi ils y ont bâti des cabanes qui, soigneusement renchaussées, protègent bien contre le froid et gardent bien la chaleur.

Alexandre avait sa cabane. Toujours malchanceux, à son retour, cet automne, il la trouve réduite en cendres. Quels sont les auteurs de ce méfait ? Pas d'autres que des Blancs. Les sauvages ne font pas de ces mauvais coups. Des mineurs parcourent le pays, remontant et descendant les rivières. S'ils ont l'avantage de rencontrer une cabane à la fin d'une journée, ils s'y installent, s'y chauffent, s'y reposent, puis, le lendemain, il arrive à quelques-uns de s'en aller en laissant du feu. Négligence désastreuse. Cette fois Alexandre en fut la victime. Plein de courage, il s'en est construit une autre.

Et les tentes, me direz-vous, comment défendent-elles contre le froid ? Tant qu'il y a du feu dans le poêle, c'est confortable. Dès qu'il s'éteint, c'est presque la température du dehors. La tente a l'avantage, même dans ce cas, de mettre à l'abri du vent.

Avec le nouveau décor, a commencé un nouveau genre de sports. Nos amis mettent de côté canots et fusils pour se servir de raquettes et de pièges.

Les canards sont partis. Ils nous procurèrent un bon régal et un bon repos pour les estomacs, après le long carême de l'été, où nous n'avions guère que de la chair de poisson pour apaiser notre appétit. Les estomacs sauvages, comme les autres, sont friands de variété: pain, sucre, lard, fèves, thé, friandises qui se trouvent en abondance dans les magasins, font leurs délices. Il faut de l'argent pour se procurer ces délicatesses. Le sauvage ne se contente plus de se couvrir de peaux de bêtes, il veut avoir de beaux habits comme les Blancs, de belles robes pour sa femme. Pour cela, l'argent est encore nécessaire.

C'est dans la forêt qu'il trouvera cet argent. La forêt recèle des richesses. Ces richesses sont les fourrures. C'est donc à la conquête de ces richesses que nos sauvages vont consacrer leur temps et leur travail. Ils déclarent la guerre aux martres et aux visons,

aux loutres, aux lynx et aux renards. Mais ces bêtes précieuses n'aiment pas le voisinage de l'homme. Elles ont établi leur demeure bien loin dans le bois, aux pieds des montagnes. Il faut aller les attaquer jusque-là.

Nos sauvages chaussent les raquettes, se chargent de pièges en fer de différente grandeur et partent de tout côté, chacun ayant choisi un territoire de chasse qui sera respecté par les autres.

Plusieurs heures avant le lever du soleil, en pleine nuit, ils laissent le camp et s'aventurent dans l'immense forêt qui n'a ni chemin ni sentier. Ils ne craignent pas plus de s'y égarer que le citadin dans les rues de sa ville. L'aurore jette enfin une pâle lumière, ils ont franchi déjà plusieurs milles; le soleil se lève, ils marchent encore. Enfin, après avoir marché 10 ou 15 milles, ils arrivent au pays des riches fourrures.

C'est alors que les yeux sont actifs et prouvent leur acuité. Les chasseurs regardent, examinent, tâchent de découvrir des pistes. Dès que le sauvage les a vues, il sait à quel animal il a affaire, il connaît ses mœurs, il devine ses allées et venues, il découvrira sa retraite et choisira le bon endroit où tendre son piège, qu'il dissimulera adroitement, connaissant l'instinct de conservation, le flair et la finesse de ces petites créatures.

Le lendemain, les chasseurs repartent avec de nouveaux pièges et avec l'intention de visiter ceux qu'ils ont tendus la veille. Déjà, le second jour, les cœurs battent d'espoir. Quelle surprise réservent les pièges ? Sera-t-on chanceux ? Le sauvage approche, visite... le premier, rien; le second, rien encore; il s'approche du troisième et voit de loin une belle fourrure, c'est une martre. Quelle joie! C'est l'ivresse du joueur heureux. Et si un autre piège lui a pris un vison...

Et il retournera le troisième jour, le quatrième et ainsi de suite.

C'est plaisir à la tente ou à la cabane quand le trappeur revient avec une martre ou un vison, une loutre, un lynx, un renard noir ou argenté. Avec quel soin on prépare et on conserve ces précieuses fourrures qui procureront à la famille de si bonnes choses.

Les plus ambitieux ne se contentent pas de *trapper* à 10 ou 15 milles du camp; ils veulent tenter fortune encore plus loin. Mais alors une seule journée ne leur suffit pas pour franchir la distance, aller et retour. Ils partent donc pour deux ou trois jours, dorment à la belle étoile, étendus sur un lit de branches de sapins, protégés contre le froid par une légère couverture et un feu qu'il faut attiser souvent.

C'est ici que quelques jeunes sauvages me jetèrent dans l'étonnement, rachetèrent leur réputation à mes yeux et montèrent dans mon estime. Eux, que j'avais vus au village si lâches et si paresseux, reculant devant le moindre travail, passant le temps à jouer aux cartes ou à se chauffer au soleil, les voilà qui se lèvent longtemps avant le jour, marchent dans la neige toute la journée, reviennent tard le soir, quand ils ne couchent pas à la belle étoile. Et cela, non pas un jour, mais tous les jours. Témoin de pareils efforts, j'éprouvai plus d'indulgence pour eux. Je compris qu'après avoir mené une telle vie pendant un mois, ils éprouvent le besoin de se reposer.

Quelques jeunes, moins entraînés que les anciens, ne parviennent pas à se reposer de ces fatigues excessives. J'en ai connu qui ont contracté des maladies pour avoir trop souffert du froid.

Tous ne sont pas également favorisés par la fortune. Le métier a ses déceptions. Ajoutons que le flair et l'habileté y sont pour quelque chose.

Mon ami le vieux Dimoska visite ses pièges. Rien. Le lendemain, rien. Le surlendemain, encore rien; toujours rien. Il est très abattu; je lui exprime mes sympathies. C'est la faute des chiens, me dit-il.

— Comment cela ? Ils sont tous enchaînés.

— Leur gueule ne l'est pas. Leurs effroyables hurlements, qu'on entend à 7 milles à la

CAMP DE PÊCHE — ÉLÈVES DE HOLY CROSS

ronde, mettent en fuite tout le gibier. Moi, je suis trop vieux, je ne suis pas capable d'aller loin.

J'eus l'occasion de voir par moi-même comme le vieux disait vrai. J'étais éloigné de 2 milles environ du campement, j'étais assis sur une souche, me reposant d'avoir bûché

Je regardais un hibou, perché sur la haute branche d'un bouleau.

Soudain nos chiens commencent leur concert. Le pauvre oiseau dresse la tête, la tourne avec inquiétude du côté d'où venaient les aboiements; la frayeur s'empare de lui. Ne se sentant pas en sûreté, même perché où il est, il prend son essor et disparaît.

Quoi qu'en pense mon vieil ami, les chiens n'ont pas effrayé tout le gibier: les jeunes sauvagesses, qui ne vont pas loin, elles non plus, reviennent avec des rats musqués qu'elles prennent avec des pièges, le long de la rivière et des ruisseaux.

La pêche n'est pas abandonnée; seulement on ne prend plus les brochets avec des rets mais avec un verveux qu'on a fixé sous la glace de la petite rivière. Chaque fois qu'on le lève, il est rempli. Il y a abondance de brochets pour tout le monde.

Aussi, chaque soir, vers l'heure du souper, le vieux Dimoska, dont la tente est voisine de la mienne, me crie: « *Tuyikelaihen, kulroz.* Père, votre brochet. » Et il me présente, sur une assiette bien propre, un morceau du brochet que madame a fait bouillir pour la famille.

IX

Danses et chansons

A QUOI peut bien songer notre sauvage au cours de ses longues courses solitaires dans l'immense forêt ? Qu'est-ce qui lui passe par la tête ?

Il pense à ses pièges. Il se demande s'il les a tendus à la bonne place, s'il n'aurait pas pu en trouver une meilleure. Il se nourrit de l'espoir de faire de bonnes captures. Il est superstitieux: a-t-il pris tous les moyens pour attirer la chance, pour éloigner les démons qui peuvent lui nuire ?...

Il pense aux choses rares qu'il va s'acheter avec ses fourrures: un gramophone, une montre en or, un anneau, un collier pour sa femme ou sa fiancée.

Il pense aussi aux loisirs, aux réjouissances et aux fêtes de l'hiver. Ces fêtes sont les fêtes de leurs morts, qui donnent lieu à de grands rassemblements. Plusieurs villages y participent et l'on y fait de grands festins.

Mon vieil ami me révéla une autre manière qu'ont les sauvages d'occuper leur esprit: ils font de la poésie, des chansons. Pas tous, sans doute, seulement ceux qui sont doués,

NULATO

LE P. J. JETTÉ — QUELQUES-UNS DE SES INDIENS

qui ont du génie, qui sentent « du ciel l'influence secrète ». Il est d'usage chez les *Ten'as* de chanter les exploits et les vertus de ceux qui sont morts durant l'année. C'est ordinairement dans la solitude des bois que l'inspiration vient souffler à l'oreille des poètes les mots dignes de célébrer les héros et les héroïnes.

Le R. P. Jetté, dans son travail *On the superstitions of the Ten'a Indians*, explique ces chansons, en donne des exemples et décrit très bien ces fêtes. En voici quelques extraits:

« Chaque année, écrit le P. Jetté, ou du moins tous les deux ans, la fête des morts est célébrée avec une grande solennité. Le temps déterminé pour cette célébration est le milieu de l'hiver, c'est-à-dire au solstice de l'hiver, qui coïncide avec le commencement de l'année *Ten'a*. Quelquefois une célébration d'une importance secondaire a lieu au milieu de l'été, mais les villages voisins n'y prennent aucune part et elle demeure exclusivement locale, tandis que, pour la fête hivernale, deux ou trois villages se réunissent et les villages plus éloignés envoient des représentants.

On appelle ces célébrations « fêtes de deuil », non parce qu'elles ont quelque chose de triste et de funèbre, mais parce qu'elles ont lieu en souvenir de ceux qui sont morts durant l'année, ou plus exactement depuis la dernière célébration. Quoique, parfois, les pa-

rents des défunts fassent entendre des lamentations, le caractère dominant de ces réunions est plutôt la joie. Car on célèbre les vertus de ces défunts, qui reçoivent par là une sorte d'apothéose.

La fête consiste essentiellement: 1° dans les danses exécutées par les femmes, durant plusieurs nuits consécutives; 2° dans les chansons en l'honneur des morts, composées pour la circonstance et chantées par un chœur d'hommes pendant la danse des femmes; 3° dans la distribution de présents que font les parents des défunts, d'abord à ceux qui ont creusé la fosse et aidé à l'enterrement, ensuite aux hôtes, enfin à ceux à qui ils veulent bien donner. Outre ces trois parties essentielles, il y a plusieurs festins, préparés à tour de rôle par chaque famille, auxquels prennent part tous ceux qui sont présents. Enfin une cérémonie spéciale dans laquelle les jeunes veuves, encore mariables, manifestent leur bonne volonté d'accepter de nouveaux époux.

Les *Ten'as* de la vallée du Yukon se divisent en deux tribus, qui diffèrent quelque peu par le langage et les coutumes.

Dans la tribu d'en-bas, les cérémonies se font autour d'une espèce de mât qu'on a élevé dans une des plus grandes maisons. Ce mât qu'on appelle *hiyo*, joue un rôle important. Des cérémonies évidemment superstitieuses ac-

compagnent son érection. Les femmes d'abord le débarrassent de son écorce· ensuite les *shamans* le mettent en place. Aucun Blanc n'est admis à voir leurs agissements. Des plumes décorent le mât, au sommet duquel on attache un bouquet de branches de sapins. Ce bouquet de rameaux est supposé donner la chance à celui qui danse le plus longtemps. Cette danse autour de l'*hiyo* a un caractère spécial: elle a pour but d'attirer la chance. Les hommes seuls y prennent part. Cette danse diffère essentiellement de la danse funèbre, réservée aux femmes.

Ni l'une, ni l'autre n'a rien d'indécent ni de gracieux. La danse funèbre mérite-t-elle le nom de danse ? Le lecteur en jugera.

Six ou sept femmes, quelquefois davantage, se tiennent en ligne ou en demi-cercle en face d'une douzaine d'hommes accroupis dans un coin de la cabane: c'est l'orchestre.

Dans certains villages, les danseuses ont la tête ceinte d'une couronne de plumes de cygnes surmontées de deux branches, qui ressemblent à des cornes de caribou; deux plumes d'aigle se projettent en arrière. Dans d'autres villages, elles ont la tête nue, la chevelure dénouée et voilant la figure. Toilette ordinaire, mais il est de règle qu'un châle ou une couverture leur recouvre les épaules. Elles se tiennent courbées, pendant tout le temps de

ce qu'on appelle une danse, les pieds et les jambes sont parfaitement immobiles, seuls les bras et le haut du corps s'agitent.

A voir leurs mouvements, on dirait qu'elles pétrissent de la pâte. Les mouvements sont supposés se faire avec ensemble et en mesure avec le chant; mais souvent musique et danse sont en désaccord ainsi que les gestes des danseuses. Et ce même exercice monotone se continue jusqu'à la fin de la chanson.

« Suit un bref arrêt, pendant lequel les femmes restent debout sans changer de place. Les hommes entonnent alors une autre chanson et les femmes reprennent leur danse.

« Et cette prétendue danse, qui commence vers 7 h. du soir pour se terminer vers 11 h., se continue — six nuits sur sept — pendant trois ou quatre semaines.

« Il est évident qu'autrefois les *Ten'as* se passionnaient pour ce spectacle si peu intéressant et que maintenant ils y attachent beaucoup moins d'importance. C'est que, selon toute probabilité, la superstition présida à l'origine de ces cérémonies et que ces idées superstitieuses disparaissent à mesure que les idées chrétiennes se propagent.

« Aussi les *Ten'as* sont unanimes à affirmer que ces danses n'ont aucune signification religieuse, qu'elles ne sont que des coutumes ancestrales qu'ils tiennent à garder. On peut

admettre qu'un bon nombre, surtout parmi les jeunes, n'y voit pas autre chose. Rien d'étonnant qu'un spectacle si simpliste finit par engendrer l'ennui.

« Quelle superstition se cachait sous ces danses ? Il est difficile de le savoir. Ou bien parce que la présente génération l'a oubliée, ou bien parce qu'elle veut en garder le secret, surtout vis-à-vis du missionnaire.

« Cependant la phrasiologie que les *Ten'as* emploient lorsqu'il s'agit de ces fêtes, ainsi que certaines expressions assez obscures usitées dans leurs chansons, lèvent le voile et nous laissent entendre que le but de ces danses est de rappeler les âmes de leur demeure de l'au-delà, de les ramener sur terre en effectuant leur réincarnation ou transmigration dans le corps d'un humain ou d'un animal. » (Les *Ten'as* ont admis la métempsychose.)

Paroles et musique des chansons funèbres sont composées pour la circonstance. Pendant les jours qui précèdent la fête, les auteurs de ces pièces apprennent aux chanteurs les mots et les notes, président aux répétitions et les exercent jusqu'à ce que les chansons soient parfaitement sues.

Quoique musique et pensées soient d'une grande pauvreté, ce n'est pas tout le monde qui est capable de faire une chanson; parce

que les mots de ces chansons doivent être choisis et que les expressions ne doivent pas être d'un usage habituel.

Si le plus proche parent d'un défunt n'a pas reçu du ciel le don poétique — car c'est à lui qu'incombe l'obligation de le chanter — il s'adresse à un autre mieux doué que lui. Celui-ci, selon l'expression des *Ten'as*, lui met la chanson dans la bouche et lui cède par là tous ses privilèges d'auteur, en sorte que l'autre est regardé comme le compositeur authentique et en recueille l'honneur.

Dans les fêtes célébrées à Kokrines, trente chansons et plus ont été mises au jour pour une seule célébration. Ces sortes de compositions sont très courtes. Elles consistent en deux ou trois phrases brèves, plusieurs fois répétées. Quand la musique le demande, un inépuisable renfort de monosyllabes insignifiants suppléent à la disette de pensées et de mots. Certaines chansons populaires des peuples civilisés se rapprochent de ce genre.

Le refrain contient l'éloge de la personne qu'on chante. Celle-ci peut n'avoir pas mérité les compliments qu'on lui fait, mais cela n'a pas d'importance. Les *Ten'as* n'y regardent pas de si près quand il s'agit du respect dû à la vérité. »

Le P. Jetté, dans son travail, donne neuf spécimens de ces chansons. Nous nous con-

tentons d'en reproduire trois, habillées à la française.

« Voici comment on chanta une femme appelée Noro'ihtilno, décédée dans l'automne de 1907 : « Dans toutes les directions, elle entassa des choses, dans toutes les directions, elle lança ses flèches. » Ce qui veut dire qu'elle fut également habile à la chasse et à la pêche.

Pour une vieille femme du nom de Arulil-tsen, décédée en mai de la même année : « Ma grand'mère, he, he, ho, ho, he, ma grand'mère, he, he, ho, ho, he, he, he, comme un trésor on la considère et devant elle on s'incline, ho, ho he, he, hu, hu, hu, ha... Ma grand'mère, he, he. »

Donnons enfin la chanson de Makanadleyo-meto, vieillard qui mourût à Kokrines en février 1909 : « Mon père, mon père, hey, hey, à moitié de la terre il jeta à bas, comme il semble. Mon père, mon père, et que deviendra le gibier ? » On voulait dire par là que le vieil homme avait été un bon chasseur. La métaphore hyperbolique : « jeter à bas la moitié de la terre » est employée chez les *Ten'as* pour signifier l'abattage du gibier en masse ; et la question : « que deviendra le gibier ? » signifie : Il ne reste plus personne pour le tuer ; ou bien : « nous avons perdu notre meilleur chasseur. »

Chez les *Ten'as* de la tribu d'en-bas, ces chants et ces danses sont relégués au second

plan et tout l'intérêt se concentre sur l'*hiyo*.

La dernière nuit de la fête, depuis 7 h. ou 8 h. du soir jusqu'au lever du jour, on saute, on danse autour du mât *hiyo*, en s'accompagnant d'une chanson qui, apparemment, n'est composée que du seul mot *hiyo* répété indéfiniment. Chansons et danses se continuent sans interruption, chanteurs et danseurs se remplaçant sans briser la continuité de la cérémonie.

Comme nous l'avons dit, le bouquet de sapins, attaché au sommet du mât, octroie la chance pour l'année qui commence. Celui-là sera le plus heureux à la chasse, tuera le plus de gibier, qui aura chanté et dansé le plus longtemps. Forts de cette confiance, les *Ten'as*, durant cette nuit, sautent jusqu'à épuisement, crient jusqu'à extinction de voix.

Aussi dans les trois ou quatre jours qui suivent, les cordes vocales de plusieurs ne peuvent rendre que des sons étouffés.

La distribution des présents est réservée pour le dernier jour de la célébration. C'est le couronnement de la fête: elle fait battre tous les cœurs.

Les *Ten'as* sont régis par les principes communistes. Ils ne se contentent pas de les prêcher, ils les vivent et pratiquent l'égalité entre eux, au moins d'une certaine manière.

Sans doute, il est permis à chacun de posséder une cabane, un canot, un fusil, etc., mais

en certaines circonstances, on doit se dépouiller de son superflu en faveur des autres. A la mort, tout le bien devient la possession, non de la famille et des parents, mais des étrangers.

Ainsi, lorsque quelqu'un meurt, un proche parent se constitue gardien de ses biens. Comme les *Ten'as* se plaisent à faire montre de grande libéralité, celui-ci ajoute ses économies à ce qu'il a reçu en dépôt. S'il est industrieux, il amoncellera un bon nombre d'objets à donner et la distribution qui aura lieu à la fête des morts, fera honneur à son parent défunt en même temps que la gloire rejaillira sur lui-même.

Souvent un *Ten'a* se vantera de s'être réduit à la misère dans de telles circonstances; mais seuls les naïfs en viennent à ce point, du moins dans la tribu d'en-haut.

La distribution se fait généralement en plein air. Le distributeur, debout près du monceau d'objets à partager, prononce d'abord, en peu de mots, l'oraison funèbre du défunt ou de la défunte. Puis il procède au partage.

En offrant le présent, il dit à chacun: « C'est ceci que je te donne. » Et l'autre de répondre d'une voix larmoyante: « Ah! Ah! »

Les premiers favorisés, nous l'avons dit, sont ceux qui ont travaillé à la sépulture et qui ont déjà reçu, dans le temps, une ample

rémunération pour leurs services. Ceux qui viennent ensuite sont les délégués des autres villages qui, retournant chez eux, apporteront et montreront les gages de la générosité du donateur. Enfin quelques habitants du village ont leur part. Ordinairement le distributeur dit pourquoi il donne à l'un plutôt qu'aux autres. La raison qu'il met en avant est quelquefois la vraie; le plus souvent elle ne l'est pas. Vu la solennité de la circonstance, on l'accepte comme la bonne.

S'il y a plusieurs distributeurs, le second succède au premier et procède de la même manière, jusqu'à ce que tout soit donné et que la collectivité soit ainsi rentrée en possession de ce qui fut pour un temps la propriété de quelques individus. Il est vrai que la collectivité n'est représentée dans cette transaction que par quelques particuliers; mais comme ceux-ci n'ont aucun lien de parenté avec les anciens possesseurs, les autres, non favorisés, sentent qu'ils ont un droit égal à devenir les nouveaux possesseurs dans de semblables circonstances, et ils attendent patiemment que leur tour arrive.

La fête se continue trois, quatre, cinq semaines. Qu'est-ce qui en détermine la durée ? L'abondance ou la disette des chansons ? L'abondance ou la disette des vivres ?

Il semble que ce soit plutôt ce dernier facteur.

Quand il n'y a plus rien à manger dans le camp, quand on a dévoré les orignaux et les caribous, tués durant l'automne et mis en réserve pour la circonstance, quand on n'a plus de quoi acheter des friandises au magasin, quand toutes les provisions sont épuisées, il faut bien cesser de chanter et de danser. Alors les hôtes de déguerpir, enchantés de leur séjour, emportant leurs présents. Les hommes du village, de partir aussi pour aller fêter ailleurs, laissant les femmes seules avec les enfants.

Celles-ci sont tristes; elles gémissent. Rien que du poisson sec à se mettre sous la dent, pas un morceau de bois à mettre dans le poêle. Attelez vos chiens, mesdames, et allez chercher du combustible au loin dans la forêt; tendez des collets et vous prendrez des lièvres et des perdrix.

Dans le fond des bois comme dans les cités magnifiques, dans la cabane du sauvage comme dans le palais du millionnaire, les fêtes ont un lendemain, la tristesse et les larmes suivent les plaisirs et les ris.

X

Poissons magnifiques

TANDIS que mes amis errent dans le bois à la poursuite de fourrures et de mots rares — car, m'a dit le vieux Dimoska, ce n'est pas facile de saisir le mot pittoresque: il faut courir longtemps après — je me contente, moi, de chasser les mots usuels de leur langue et de les enfermer dans ma mémoire.

Assis près du poêle, qui réchauffait un peu mon gîte, je me livrais à cette occupation, un après-midi, quand, tout à coup, des enfants ouvrent la tente sans cérémonie et crient: « *Tuyikelaihen.* Un Blanc. » Et, aussitôt j'aperçois entrer un des deux mineurs dont la visite m'avait fait plaisir, il y a quelques semaines, quand ils remontaient en chaloupe la rivière Rotolno.

« J'avais promis de venir vous voir, mon Père, me voici, dit-il en me tendant la main.

— Enchanté, mon ami. Vous êtes le bienvenu. *Make yourself at home*, comme on dit. Il faut vous reposer, vous réchauffer.

— Grand merci, Père, dit-il, en secouant la neige de ses pieds, et arrachant les glaçons de sa barbe. Je vais vous dire tout de suite

pourquoi je suis venu: je veux me confesser.

— Ah! Excellente idée, mon ami, excellente idée.

— Ça fait bien longtemps, bien longtemps, que je ne suis pas allé à confesse. Vous serez indulgent.

— Soyez sans crainte. Le pasteur se réjouit toujours du retour de ses brebis.

— Ça fait longtemps que j'y pense. Chaque fois que je rencontrais un prêtre, ça me disait: « Tu devrais te confesser. » Je pensais: « La « prochaine fois..., plus tard. » En Alaska, il n'y a pas beaucoup de prêtres. Quand on voyage on n'en rencontre pas souvent. Quand je vous ai vu, la dernière fois, je me disais intérieurement: Tu devrais te décider... Enfin, c'est décidé... Ce qui m'a décidé... Mais peu importe que je vous le dise...

— Sans doute. L'important c'est que vous vous exécutiez.

— Je suis un vieux Yukoneur. J'ai vu les commencements de Dawson et de Fairbanks. J'ai passé bien des hivers, seul, dans une cabane, au fond des bois. Je ne me souviens pas d'avoir eu peur.

« Un prospecteur n'a pas le temps d'avoir peur. Il faut trouver de l'or, beaucoup d'or. C'est sa première pensée à son réveil. Est-ce que la journée va être chanceuse ? Est-ce que je vais en trouver plus qu'hier ? se demande-

t-il en allumant son poêle, puis en préparant le gruau et les crêpes du déjeûner.

« A peine a-t-il avalé quelques bouchées qu'il est à l'ouvrage: laver le sable aurifère, en isoler l'or ou le sortir de dessous le sol. A midi, il pige dans la grande marmite, remplie de fèves au lard. Puis à l'ouvrage. Le soir, accablé de fatigues, il se jette sur son lit et ne tarde pas à s'endormir, avec des images gaies ou tristes. C'est ce que je faisais, n'ayant pas d'autres pensées.

« Depuis que je suis là-bas, je ne travaille pas tranquille, je ne dors pas tranquille. Pourquoi ? Je ne sais. Il me semble que quelque chose rôde autour de moi: Ça me fait courir du froid sur la peau; ça me glace le cœur... Je n'ai pas peur des esprits... Les sauvages disent que les bois sont infestés de diables. Ils ont peut-être raison. Le catéchisme enseigne qu'il y a des démons — je m'en souviens —. Ils rôdent sur la terre pour nous faire du mal et nous porter au mal. Les impies en rient; les saints y ont cru: j'aime mieux être du bord des saints. Je ne veux pas tomber sous leurs griffes. En tout cas, dans l'état où je suis — tant d'années sans être allé à confesse — je ne me sentais pas fort contre eux. « Tiens, je me suis dit, il est mieux de me mettre en bons termes avec le bon Dieu. Il est le plus fort: il me protégera

contre leurs méchancetés. » Et je retardais encore.

« Ce matin, en me réveillant, je trouve que la cabane est affreusement glaçée. Le poêle avait coutume de garder un peu de feu jusqu'au matin. Ce matin-là, non seulement il n'y a pas de feu, mais il n'y a dans le poêle ni tison, ni braise, et, chose étonnante: pas même de cendre, pas une miette de cendre, comme si un grand vent avait tout emporté par le tuyau, laissant le fond du poêle net comme un plancher ciré. Je ne rêvais pas pourtant. Je parvins à grand'peine à le rallumer. Quand je descendis dans mon souterrain, j'avais apporté du bois bien sec pour faire du feu. Le froid est si grand parfois qu'il gèle la terre même à une certaine profondeur. Je dépense une certaine quantité de mes allumettes. Ça ne prend pas. J'arrose le tout de pétrole: pas plus de succès. Qu'est-ce que cela veut dire ?... Tiens, tiens. Je vais me confesser, me dis-je et j'arrive.

— Comment expliquer cela ? Est-ce quelque démon qui a emporté votre cendre, et vous a empêché d'allumer votre feu ? Est-ce quelque cause ou circonstance naturelle ? Peu importe. Ce qui est certain, c'est que le bon Dieu s'est servi de la crainte des mauvais esprits pour vous ramener à lui.

« Encore une fois, soyez le bienvenu. Je suis heureux de me mettre à votre entière disposition.

— Seulement, mon Père, ce ne sera pas aujourd'hui. Je n'ai pas l'intention de me confesser aujourd'hui.

— Ah! pas aujourd'hui ? Mais alors ? Est-ce que vous hésitez ? Allez-vous reculer encore ? remettre à plus tard ?

— Je vous dis, mon Père, que je me confesse. C'est décidé, bien décidé. Seulement je veux me préparer. Quant à faire les choses, je veux les bien faire.

— Je vous en félicite. Vous avez raison, mon ami. Une chose de cette importance demande à être bien faite. Mais vous avez dû y songer déjà ? vous y pensez depuis longtemps ? Vous avez dû examiner votre conscience ?

« Il suffirait de vous recueillir et de prier quelque temps. Restez ici Je prends ma hache: je vais chercher du bois à quelque distance d'ici. Je reviens dans une heure ou une heure et demie. Vous serez prêt alors ?

— Non, mon Père. Je veux faire une meilleure préparation. Si je suis venu aujourd'hui, ce n'est pas pour faire ma confession, mais c'est pour vous demander de me prêter un livre de prières. J'ai perdu le mien depuis longtemps. J'ai oublié la plupart de mes

prières: je veux les réapprendre. Je ne me souviens que du « Notre Père » et du « Je vous salue, Marie », que je dis tous les soirs. Dans un livre de prières, il y a des méthodes pour examiner sa conscience, pour bien se confesser... Ça va me servir. Vous comprenez, mon Père, il y a si longtemps, si longtemps que je suis en Alaska... j'ai bien besoin d'un livre pour m'aider.

— Je ferai volontiers ce que vous voulez. Je vous donnerai même le livre de prières que vous désirez. Vous pouvez vous en servir ici même pour compléter votre préparation Vous l'emporterez ensuite avec vous.

— Non, mon Père. Je veux retourner dans ma cabane avec ce livre, et, là, le lire tranquillement, à loisir, à tête reposée afin de mieux comprendre.

— Décidément vous voulez faire les choses sérieusement; je loue vos bonnes résolutions. Je vais vous donner ce livre... à condition que vous me promettiez de revenir bientôt.

— Mais oui, mon Père, c'est entendu: je vous en donne ma parole d'honneur.

— Je regrette de vous voir partir ainsi. Mais enfin, puisque vous y tenez. Voici le livre: vous y trouverez, non seulement ce que vous désirez, mais aussi des réflexions sur le salut, le péché, le ciel, l'enfer, etc. Je vous engage à les lire attentivement.

« Ne passez pas votre temps à chercher vos péchés, mais excitez-vous à la contrition, priez, priez beaucoup, dites votre chapelet.

— Je n'en ai point: je l'ai perdu avec mes médailles et mon scapulaire.

— Voici ce qu'il vous faut. C'est une bonne retraite fermée que vous allez faire là-haut dans le bois et dans la neige. C'est une belle solitude Vous y serez seul avec Dieu et avec ses anges...

— Est-ce qu'il n'y aura pas quelques démons aussi ?

— Il y en aura et ils vont vous faire la lutte chaude, mais ne craignez pas. Combattez et priez, Dieu vous aidera. Voulez-vous apporter de l'eau bénite ?

— Bien sûr: ça va m'aider à chasser ces diables.

— Allez. Je vais prier beaucoup pour vous, à la sainte messe surtout.

Il me remercie et se hâte de repartir.

Anxieusement je le vois qui s'éloigne. Va-t-il revenir ? Est-ce que je n'aurais pas mieux fait d'insister davantage, de le retenir, de faire la préparation avec lui ? Quand un poisson de cette taille se prend à l'hameçon, il faut bien prendre garde qu'un coup de queue sur le bord de la barque ne le fasse se décrocher et tomber à l'eau. Il est perdu. L'expérience enseigne qu'on en perd quelquefois de ces poissons.

Attirés par la grâce, de grands pécheurs se décident à aller trouver un prêtre dans l'intention de se confesser. Au lieu de le faire tout de suite, ils engagent une conversation avec lui, ils disent qu'ils veulent se convertir, ils hésitent: le diable en profite. Le beau courage qu'ils avaient quand ils se dirigeaient vers la demeure du prêtre s'affaiblit. Ils ne se sentent pas l'énergie de s'exécuter tout de suite; ils ne sont pas prêts, disent-ils, ils demandent du délai pour mieux se préparer. On le leur accorde: ils s'en vont et ne reviennent plus. Le démon les a joués.

En sera-t-il de même de celui-ci ? Espérons que non. Il parait bien sincère, bien déterminé. Ayons confiance: la grâce va remporter la victoire.

En effet, l'éternel ennemi de la nature humaine a été vaincu. Malgré ses assauts formidables, il n'a pu empêcher notre homme de revenir.

Dans sa cabane solitaire, ensevelie sous la neige et sous bois, notre ermite passa trois jours dans la prière et les réflexions.

Il revint, fit sa confession avec beaucoup d'humilité et de componction. Le prêtre leva la main et prononça les paroles sacramentelles de l'absolution et le pénitent se releva, la figure rayonnante, le cœur content, l'âme en paix.

Restait un devoir bien facile et bien doux

à remplir: recevoir la sainte communion Le père de famille prépare un grand festin à l'occasion du retour de son fils prodigue: ce festin, c'est le banquet eucharistique. Le lendemain matin j'avais un assistant à la messe, que je disais dans mon étroite tente

Je n'eus pas l'occasion de rencontrer mon ami dans la suite; mais j'en ai eu des nouvelles plus tard. Charpentier aussi bien que mineur, il travailla, l'année suivante, à la construction d'un bâtiment à Holy Cross. Il raconta alors aux Sœurs comment il s'était décidé, comment il s'était préparé dans les montagnes de Kayar à faire sa confession de douze ans.

Dieu me ménagea une consolation pareille deux ans plus tard. J'étais à Ruby, petit camp de mineurs, situé à 100 milles en amont de Nulato.

Un brave Canadien écossais me rendait souvent visite. Originaire du pays d'Évangéline, il connaissait son histoire et n'était pas tendre pour les auteurs de la grande déportation des Acadiens.

En Alaska, depuis nombre d'années, il avait découvert un riche gisement d'or non loin de Fairbanks, l'avait exploité heureusement, avait établi un camp dont il était le chef et y avait érigé une petite chapelle, où le prêtre catholique venait dire la messe de temps en temps. La fortune l'avait d'abord

RUBY

CAMP DE MINEURS SUR LE YUKON

favorisé· mais, comme un grand nombre d'autres, il n'avait pas su garder son trésor et, ruiné, il s'était remis à prospecter avec le même espoir, le même courage, le même enthousiasme qu'auparavant.

Sa conversation, fourmillant d'anecdotes et de récits de ses aventures — il avait fait son apprentissage de mineur en Californie — était très intéressante et les longues soirées d'hiver passaient agréablement dans sa compagnie.

Je me disais intérieurement: Lui aussi doit me trouver intéressant puisqu'il revient toujours.

Je devais découvrir le secret de cette attraction. C'est que cet homme, à la foi vive, aux principes vraiment catholiques, au cœur charitable, avait négligé ses devoirs religieux: il n'avait pas fait ses Pâques depuis de longues années et, poursuivi par la grâce de Dieu, il avait enfin résolu de se réconcilier pour de bon avec le souverain Maître. Il savait à quelle condition Dieu lui rendrait sa grâce et il était décidé de s'y soumettre, quelque pénible que cela lui parût. Aussi, quand il se dirigea vers la modeste chapelle de Ruby, il se disait: Il faut que je dise au prêtre que j'ai l'intention de me confesser.

Déjà il avait passé plusieurs soirées dans l'étroite chambre qui me servait de sacristie, de bureau, de chambre à coucher, de cuisine...

et pas une allusion au sujet qui lui tenait tant à cœur. De mon côté, le voyant si catholique dans ses paroles et dans sa conduite, l'idée ne me vint pas de lui parler de confession. En le voyant assister à la sainte messe avec tant de piété, qui aurait cru qu'il avait négligé d'approcher de la sainte Table depuis bien longtemps ? Et il ne se contenta pas de venir me visiter, il me fit don un jour, d'un magnifique voyage de bois sec qui alimenta les feux de la chapelle et de ma demeure durant deux hivers. Lui-même l'avait bûché dans la forêt et il avait loué chevaux et voiture pour le transporter.

Il continuait de venir. Il me racontait quelques-unes de ses aventures dans l'Arizona, alors infesté de brigands. Et quand il retournait dans sa hutte après la veillée, il s'indignait contre lui-même et se disait: Comme je suis lâche! Enfin est-ce que je m'en vais lui dire pourquoi je retourne si souvent le voir ?

Ce n'était pas pourtant son habitude de remettre au lendemain.

Pourquoi cet acte de religion coûte-t-il tant à cet homme, d'ailleurs si courageux et si énergique ? Pourquoi coûte-t-il tant à un si grand nombre d'autres ? « Homme, pourquoi crains-tu d'avouer tes fautes à un homme, disait saint Augustin. Homme pécheur, à un homme

pécheur ? C'est ton semblable, il connait la faiblesse et la corruption de ta nature, il a besoin, lui aussi, de pardon, il est assis à un tribunal de miséricorde, il prend la place du Christ miséricordieux. »

Qu'est-ce qui éloigne du tribunal de la pénitence ? L'orgueil d'abord. Reconnaître ses fautes, les regretter, les avouer. Mais, en premier lieu, ai-je des fautes à regretter ? dit le superbe. Je ne vois pas quel mal j'ai fait. Je ne vois pas de quoi j'aurais à me repentir.

Tel n'était pas le cas de John. L'événement qui l'avait déterminé à se confesser l'avait convaincu, après beaucoup d'autres, de la grandeur et de la puissance de Dieu, de sa misère et de son néant, de la nécessité de rentrer en grâce avec ce Maître tout-puissant et de ne reculer devant aucun moyen.

Qu'est-ce donc qui rend si difficile une action si facile quand les dispositions sont bonnes et que la contrition est dans le cœur ? L'ennemi, le grand ennemi des âmes.

Mais, si la haine du Maudit fait tant pour perdre une âme et la rendre éternellement malheureuse, l'amour du Dieu bon fait plus encore pour la sauver et la rendre éternellement heureuse.

Il n'abandonne pas l'âme qui l'a abandonné. Il ne rejette pas l'âme qui l'a quitté; il la suit dans ses courses insensées jusqu'en ces régions

éloignées, où elle a cru trouver le bonheur avec la liberté dans la satisfaction de ses passions.

Au milieu des ténèbres où elle s'égare, il fait briller aux yeux de son esprit un rayon de sa lumière, il adresse une miséricordieuse invitation à son cœur endolori.

Parole de l'Évangile, bon conseil d'un ami, bon exemple, accident, mort soudaine d'un parent, sentiment intime de la vanité des choses de la terre, cœur agité, vide de l'âme qui a soif du bien infini: autant de moyens, d'attraits, de grâces que Dieu emploie pour attirer une âme à lui afin de lui faire du bien et de la sauver.

De temps en temps, tour à tour, John avait éprouvé ces tractions de la grâce qui l'avaient ému, qui l'avaient ébranlé, qui lui avaient donné des velléités de retour à Dieu.

Quels coups le déterminèrent pour de bon ? Il me les dévoila. C'est que, dans l'espace de quelques mois, il s'était trouvé deux fois en face de la mort.

L'hiver précédent, il travaillait sur une montagne dans la région de Fairbanks. Il devait transporter un voyage de bois à un certain endroit, il avait exploré une partie de la route: elle paraissait bonne. Un incident quelconque retarda d'un jour le départ. Quelle ne fut pas sa stupeur, quand, le lendemain,

après une heure de marche, il se vit sur le bord d'un précipice. Le précipice n'était recouvert, la veille, que par une mince croûte de neige. Eût-il eu le malheur de s'avancer dessus, le poids des chevaux et de la voiture eût déterminé l'avalanche...

Il se tint près de l'abîme, en mesura des yeux la profondeur; il sentit un frisson sur tous ses membres en se rendant compte du danger qu'il avait couru: « Si j'étais parti hier, je serais maintenant au fond, brisé sur les rochers, étouffé et enseveli sous la neige. J'aurais paru au tribunal de Dieu. Et mon âme, dans quel état... Il faut pourtant que je me mette en paix avec mon Juge. »

Le printemps suivant, se rendant à Fairbanks, il sautait les rapides d'un affluent de la Tanana, quand son embarcation frappa une roche, chavira et le précipita dans l'eau impétueuse. Il perdit presque tout son bagage et ce n'est qu'à grand'peine qu'il finit par atteindre la rive.

Inutile de dire que, dans sa lutte contre l'élément ennemi, sa seule pensée était de sauver sa vie.

Seul, dans ce désert, son canot échoué là-bas sur un récif, pourra-t-il l'atteindre et le remettre à flot ? Les quelques provisions arrachées au courant, suffiront-elles à l'empêcher de mourir de faim dans cette solitude ? Il

sent encore une fois au cœur le froid de la mort. Il savoure toute l'amertume de sa détresse, de son impuissance et de son néant. Après trente ans de travaux, de fatigues, de voyages, de privations, d'aventures de toutes sortes, après trente ans de courses après l'or, il va mourir, n'ayant que quelques haillons pour couvrir sa nudité...

Dans sa détresse extrême, un seul être peut venir à son secours: Dieu.

Il vint donc, méprisant les vaines craintes que lui inspirait l'ennemi du salut, triomphant de ses répugnances et de ses révoltes; il eût le courage et l'humilité de s'agenouiller aux pieds du représentant de Jésus-Christ et de lui confesser toutes ses fautes.

Il reçut alors la réponse du Dieu miséricordieux lorsque le prêtre, élévant sa main, prononça les paroles sacramentelles: « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous absolve et, moi, en vertu du pouvoir à moi conféré, je vous absous de vos péchés. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Que cette scène se passe dans la tente d'un sauvage, dans la hutte d'un missionnaire ou dans un magnifique confessionnal, au ciel une autre scène se déroule: les anges et les saints se réjouissent, ils regardent avec complaisance le pécheur purifié et intercèdent pour sa persévérance dans la vertu.

L'instrument indigne de cette merveille qui est la rémission des péchés a aussi sa part de joie dans une occasion pareille.

Le P. H. Ferron, missionnaire quelques années à Tanana, eût quelques-uns de ces retours. « Grandes consolations, écrivait-il, au milieu de la triste indifférence religieuse où je vis. »

La joie du pêcheur est en proportion de la grosseur des poissons qu'il prend.

Jésus a dit à ses apôtres et à leurs successeurs: « Je vous ferai *pêcheurs d'hommes.* »

XI

En traîneau

QUELQUES familles campaient dans les environs. Mon désir était de les visiter. Une circonstance hâta cette visite. Un jeune sauvage était tombé malade dans un campement voisin. Il me faisait demander. Il avait même envoyé chiens et traîneau pour m'emmener. C'était surtout comme médecin du corps qu'il voulait me voir. Le missionnaire ne doit pas se contenter de guérir les maladies de l'âme, il doit aussi soigner celles du corps. Quelques-uns ont acquis une certaine somme de science médicale et sont devenus habiles dans l'art même de la chirurgie; ils ont une pharmacie bien montée; d'autres n'ont que des notions rudimentaires de médecine et leur bagage de remèdes est assez léger. J'appartenais à cette catégorie.

Je prends donc mes remèdes, qui sont souvent efficaces et toujours inoffensifs; nous nous mettons en route. La distance à parcourir n'est pas grande.

Chemin faisant, regardant les chiens qui trottinent et tirent facilement le traîneau sur la piste glacée, je songe au mode de locomotion

de ce pays, aux voyages que j'ai déjà faits, à ceux que je dois faire, cet hiver: voyages quelquefois faciles, d'autres fois pénibles, d'autres

CITOYENNES DE RUBY

fois dangereux. Vous faites des centaines de milles rapidement et sans encombres. Une autre fois, vous êtes exposés à vous perdre à quelques milles d'une habitation. Koyukuk n'est éloigné de Nulato que d'une vingtaine de milles, distance négligeable en Alaska. Le voyage peut être relativement agréable, il peut être aussi très désagréable.

Nous sommes à la fin de février ou au commencement de mars, le temps est beau depuis plusieurs jours, la piste est bien battue, le soleil prend de la force et nous éclaire plus longtemps, 25 ou 30 degrés au-dessous de zéro, c'est parfait avec ce climat parfaitement sec: juste ce qu'il faut pour aiguillonner les coursiers.

Il est 7 h. du matin: c'est encore la nuit profonde. A peine le Frère est-il sorti avec sa lanterne, à peine a-t-il mis la main sur le traîneau, à peine les chiens ont-ils entendu le son des grelots, qu'ils commencent à faire un tapage effroyable: Ils jappent, crient, hurlent, sautent, trépignent, tirent de toutes leurs forces sur leurs chaînes et leurs colliers, manifestant ainsi leur joie et leur impatience d'être délivrés de leurs liens et de pouvoir courir.

Mais nous prenons bien garde de les détacher tout de suite: leur humeur indisciplinée et batailleuse est connue. Pendant qu'ils continuent à s'exaspérer, nous chargeons le traîneau, sorte de panier sur patins, qui a une dizaine de pieds de long sur deux pieds et demi de large. Nous plaçons un grand morceau de toile, qui garnit le fond et les bords de ce panier et qui retombe en dehors. Puis nous sortons de la maison et entassons dans le traîneau poissons secs pour les chiens, couvertures, provisions, chapelle, etc. Quand tout

est en place, nous ramenons les extrémités de la toile, nous ficelons solidement et ainsi traîneau et bagage enveloppé de la sorte, ne forment qu'un tout. Quand le traîneau chavire, rien n'est projeté dans la neige, rien ne se perd, rien ne bouge. On n'a qu'à remettre le véhicule sur pattes.

Une autre opération moins facile va commencer: il s'agit d'atteler nos bêtes. Nous avons eu soin de fixer à un solide piquet le *sleigh*, au moyen d'une chaîne, afin de contenir l'ardeur de nos coursiers.

Le Frère a étendu une longue corde à laquelle sont attachés les harnais. Le P. Rossi et moi allons chercher les chiens un à un et les passons au Frère. Leurs démonstrations de joie ou d'affection n'aident en rien; au contraire, elles retardent et commencent à exercer la patience. Une fois détachés, il ne suffit pas de les retenir par le bout de la chaîne: ils nous emportent plus vite qu'on ne veut dans leur course vers le traîneau. Il faut les saisir par le collier et leur serrer la gorge: ils ne peuvent plus hurler, ils ont peine à respirer. Alors il faut bien qu'ils modèrent leur allure. Nous faisons attention aux plus querelleurs, nous les gardons pour la fin, ainsi que le chef de file.

Quand tous sont attelés, le Frère prend les mancherons, met le pied sur le frein, sorte de

crampon retenu en l'air par un ressort fixé sous le fond du traîneau. Un autre détache la chaîne. Un cri: et l'attelage s'élance, s'engouffre dans la côte en déblai, descend à l'épouvante, puis, en bas, tourne à angle droit, et le véhicule chavire s'il n'est pas retenu très solidement. Mais le Frère a le poignet ferme. J'ai suivi en courant; je saute sur le voyage, j'envoie un merci au Frère, et pendant un demi-mille c'est une course vertigineuse. Tout à coup l'équipage ralentit: il a pris fantaisie à un des chiens de s'arrêter. Il s'arc-boute, tire de toutes ses forces sur collier et harnais, les autres doivent céder. Ce manège ne va pas sans désordre. Avant de repartir il faut démêler les bêtes, déboucler et boucler des traits et les animaux ne veulent pas rester tranquilles, les uns veulent continuer, d'autres veulent se battre. Enfin ils sont dépêtrés et reprennent leur course. A une petite distance, voici qu'un autre a la même idée que son compagnon. Répétition de la scène précédente. Patientons. Et les cinq autres renouvellent la même performance.

Enfin ils sont décidés de courir. Le temps est beau, la piste bien battue, 30 degrés au-dessous de zéro, ce qu'il faut pour les tenir en haleine. Le soleil s'est levé. A gauche, une chaîne de collines étincelle de blancheur; à droite, en avant, en arrière, de la neige, de

la neige, de la neige: des millions de cristaux scintillent.

Ce n'est plus la course insensée de tout à l'heure, c'est un trot modéré. Oreilles relevées, langue pendante, queue en panache, ils trottinent. Pit est noir, Jack est brun, Fly est blanc, Dick est jaune. N'allez pas croire que vous n'avez qu'à les laisser aller, que vous pouvez dormir: vous risqueriez de vous éveiller dans un banc de neige. Ils veulent être encouragés. Il faut donc leur parler, chanter, siffler, faire du bruit en frappant sur le traîneau avec le manche du fouet. Si vous vous tenez coi, l'attelage ralentit aussitôt, il ne tarderait pas à s'arrêter.

Ça file toujours... et le décor ne change pas. Une cabane ou deux là-bas sur la rive, sans fumée partant sans occupants, demi-ensevelies dans la neige, et c'est tout.

Soudain une brusque accélération de vitesse: ils ont vu un corbeau et ils veulent l'attraper: inutile de dire leur succès. L'oiseau est déjà loin et haut; ils reprennent leur allure première.

Un point noir apparait à l'horizon, il grossit, il approche. C'est un attelage qui vient en sens opposé. La rencontre sera probablement intéressante. Si nous étions deux, ce serait bien simple: l'un tiendrait le traîneau, l'autre saisirait le chef de file par le collier

et l'entraînerait avec les autres, qui suivraient dans le banc de neige qui borde la route. Je suis seul. Si l'autre est seul aussi, si ses chiens ne sont pas plus dociles que les miens, il va y avoir du grabuge.

Tout à coup les deux attelages s'aperçoivent: ils s'élancent l'un contre l'autre, tirent du collier de toutes leurs forces, courent à toute vitesse en montrant les dents. En vain je tire sur les mancherons du traîneau, en vain j'appuie de tout mon poids sur le crampon qui sert de frein, ils m'emportent.

L'autre est seul: il essaie, comme moi, d'arrêter ses bêtes; inutilement. Il commande au *leader* de se jeter dans la neige. Je fais de même sans plus de succès. Ils n'ont point d'oreilles, ils sont dominés par la passion.

Ils sont tout près: ils se jettent les uns sur les autres; mêlée générale: cris, hurlements, coups de dents, ils se sautent à la gorge, piétinent ceux qui tombent et tâchent de s'entre-déchirer.

Il faut plusieurs coups de fouet pour mettre la paix. Enfin les adversaires sont séparés. Dans quel état sont les attelages! Encore de quoi exercer la patience. En Alaska, un meneur de chiens qui ne sacre point est considéré comme un phénomène.

Après cette alerte, les chiens reprennent leur allure première, comme si de rien n'était.

Afin d'activer la circulation et d'entretenir la chaleur animale, il est bon de courir de temps en temps derrière le traîneau. C'est ce

ATTELAGE DE CHIENS

que je ne manque pas de faire. Puis je saute sur la charge. Les chiens ne semblent pas s'en apercevoir, parce que la piste est dure et que les patins glissent facilement. Mais dans d'autres circonstances...

Assis sur le traîneau, soutenant de la voix ces bonnes petites bêtes, si précieuses en Alaska, qui trottent, enveloppées d'une buée, qui prennent de temps à autre une lampée

de neige pour étancher leur soif, on file, on file dans cette blancheur étincelante à perte de vue. Le soleil apporte de la joie, les poumons se remplissent d'un air pur et sec, l'esprit peut se livrer à quelques méditations... et l'on file ainsi des heures et des heures dans un silence et une immobilité impressionnante, dans une solitude blanche et froide.

Pas un autre incident, pas une autre rencontre, pas une autre cabane sur la rive enneigée.

Vers midi nous arrivons au village de Koyuluk. Les chiens s'élancent dans la côte abrupte et se dirigent vers la cabane qui sert de chapelle et de résidence au missionnaire. Déjà des enfants sont à la porte. Vite du bois dans le poêle pour chasser le froid de cette glacière. De vieilles sauvagesses viennent donner et recevoir des nouvelles.

Çà été un beau voyage. Il n'en est pas toujours de même. Le premier que je fis à ce village, par exemple, fut particulièrement pénible. Le P. Rossi y était à évangéliser ses chers *Ten'as*, quand il tombe assez gravement malade. Il me télégraphie la nouvelle, me demandant de me rendre auprès de lui le plus vite possible. C'est décembre, le mois des interminables nuits. La tempête rage sur le Yukon. Plus de trace de chemin. Mais il n'y a pas à hésiter. Le Frère finit par

trouver un sauvage qui consent à m'accompagner. Nous partons assez tard dans l'après-midi, à l'heure où les chiens s'attendaient à recevoir leur pitance. C'est dire qu'ils ne sont pas en humeur d'être attelés et qu'ils ne promettent pas de déployer beaucoup de courage. Il faut battre le chemin en avant et pousser sur le traîneau. Bourrasque de neige. Les chiens sont aveuglés, ils enfoncent dans la neige, se rebellent, ne veulent plus avancer, se jettent à terre. Mon guide — il faut dire que j'en ai vu de beaucoup plus patients et de beaucoup plus habiles dans le maniement des chiens et qui réussissaient mieux — mon guide se fâche, jure, fouette les bêtes, les frappe à grands coups de pieds dans les flancs. Ça n'avance guère. Elles se décident à repartir. Tête baissée afin de protéger ma figure contre le vent boréal, je pousse de toutes mes forces sur le traîneau. Je puis à peine souffler. Comme ces 20 milles dans la nuit et la tempête m'ont paru longs.

Enfin, nous arrivons. J'ai un doigt et le bout du nez gelés... C'est peu de chose.

Heureusement le P. Rossi est beaucoup mieux. Il put retourner le lendemain à Nulato. Pendant la nuit, il poussa la charité jusqu'à s'intéresser à mon bien-être: il me demandait si je n'avais pas trop froid.

Quand on s'en tire avec un doigt ou un orteil gelés, ce n'est rien. On oublie vite.

Mais quelquefois ces voyages dans ce rude pays du Nord ont une fin tragique.

Vers 1900, le R. P. Crimont, alors supérieur de la mission de Holy Cross, et élevé

MGR RAPHAËL CRIMONT

en 1917 à la dignité de Vicaire apostolique de l'Alaska, conduisait un attelage de chiens. Exténué, il lâche les mancherons du traîneau et tombe sans connaissance sur le chemin. Les chiens avaient continué. Heureusement on vint à son secours à temps.

Le 27 janvier 1911, le F. Ulric Paquin, un jeune Canadien originaire de Saint-Didace (Maskinongé) se rendait de la résidence Saint-Michel à celle de Stebens, portant du bois pour réparer la chapelle, quand, au cours du voyage, il fut assailli par une violente tempête de neige. Il perdit sa route, erra longtemps, pendant quelques jours peut-être, avant de succomber vaincu par la fatigue et le froid. Ce n'est que six jours plus tard, c'est-à-dire le 2 février, en la fête de la Purification, qu'on le découvrit, enseveli sous la neige, les yeux au ciel, et son chapelet enlacé dans ses mains. Les chiens qui conduisaient son traîneau, malgré la faim qui les torturait, respectèrent la dépouille de leur maître, et c'est même grâce à eux qu'on put la retrouver.

Plus près de nous encore, en 1923, le P. Ruppert eut une mort semblable. De Nome il allait à Hot Springs porter des douceurs et des cadeaux de Noël aux petits orphelins et orphelines Esquimaux. Un ou deux jours après son départ, des chiens de son équipage revinrent à la mission avec des débris de harnais sur le dos. Un malheur devait être arrivé. Des Esquimaux se mirent à la recherche du Père. Ils virent un chien à une petite distance de la route. Ils approchèrent. Ils virent qu'il faisait la garde auprès d'un cadavre étendu dans la neige. Ils reconnais-

sent le *leader* du P. Ruppert et devinent ce qui dut arriver. Ils veulent se rendre près du corps; mais n'osent: l'aspect du dogue est terrible: il menace de dévorer le premier qui avance. Ils veulent l'adoucir. Ils n'y parviennent pas. Ils retournent donc et reviennent le lendemain en plus grand nombre et parviennent à le maîtriser et transportent à la mission les restes de ce martyr de la charité.

Qu'était-il arrivé ? Peut-être ce qui m'arriva dix années plus tôt, en 1913. J'avais quitté Ruby en route pour un camp de mineurs situé à 30 milles. Le chemin était très accidenté. Mes chiens s'engagent dans un sentier étroit qui serpente entre les arbres. Tout à coup ils voient un lièvre, ils s'élancent dans sa direction. Le traîneau rencontre un arbre. La corde qui le tire casse: mes coursiers sont libres et sont disparus avant que j'aie réalisé la situation et je reste là avec mon véhicule. Ce qui m'inquiétait, ce n'était pas mon sort, car je savais qu'il y avait une habitation non loin de là; mais c'était le sort des chiens qui ne m'appartenaient pas. S'ils s'embarrassent dans les branches, la bataille pourra prendre et l'un d'entre eux pourrait bien rester sur le carreau.

C'est dans ces moments qu'on sent le besoin de lever les yeux au ciel et d'implorer le secours de Dieu et de ses anges.

Je laisse là le traîneau et je pars à la recherche de mes chiens. Je n'avais pas fait un arpent que tout à coup j'arrive dessus. Tous les quatre sont couchés autour d'un arbre. Ils avaient couru beaucoup plus loin. Bébé, le chef, s'était aperçu que le maître ne suivait pas, il était retourné, avait ramené les autres et serait revenu au traîneau, si un arbre ne les avait pas arrêtés: il était dans le chemin, deux passèrent d'un côté, deux de l'autre. Ils étaient là couchés dans la neige le nez tourné du côté du traîneau.

Un M. Lovely, anglais de nom, bien canadien-français d'origine et de cœur, très obligeant pour tout le monde mais surtout pour les missionnaires, m'avait prêté son Bébé, chien vraiment domestique, ami de l'homme, qu'il avait élevé comme un enfant. Il me connaissait bien, puisque souvent j'étais reçu dans cette maison hospitalière.

Bébé me rendit encore un bon service dans ce même voyage. Au retour, le traîneau ayant frappé un obstacle, je suis projeté à terre et l'attelage continuait... Je crie: Bébé. Aussitôt mon fidèle ami s'arrête. Si ç'avait été les chiens de la mission, ils m'auraient laissé là. Ils passent dans trop de mains. Tantôt les missionnaires les conduisent, tantôt ce sont différents sauvages. Ayant plusieurs maîtres, ils n'ont d'affection pour aucun et ne reconnaissent la voix de personne.

Si, quand je voyageais avec eux, la même chose m'était arrivée, j'aurais peut-être eu le sort du P. Ruppert. Dieu ne l'a pas permis. Je garde à sa divine Providence un souvenir reconnaissant.

On aimera sans doute à lire ce que Mgr Seghers écrivait, en 1878, sur les chiens d'Alaska. Il en parle en ce style vivant et imagé qui fait de ses descriptions de charmants petits tableaux [1].

« Le signal est donné: les chiens descendent tumultueusement le rivage, les traîneaux sont emportés avec une rapidité vertigineuse et, pendant l'espace d'un demi-mille, force est aux voyageurs de courir à perdre haleine pour ne pas être laissés en arrière. Enfin les bêtes, fatiguées de leur course folle, modèrent leur allure et avancent au petit trot.

« Les chiens sont aussi nécessaires, en Alaska, qu'ailleurs le sont les chevaux. A l'exception de quelques-uns, introduits par les Américains, tous sont originaires de la partie du littoral occupé par la classe d'Indiens qu'on appelle généralement *Mahlemuts*. Ils sont grands, leur poil est long et épais comme une fourrure: ils ressemblent à des loups; on les entend rarement aboyer, mais ils expriment

1. De Baets: *Mgr Seghers*, p. 77.

par des hurlements leur impatience de partir et leur joie d'arriver.

« Chaque chien porte un nom. L'un des nôtres, celui qui ouvre la marche, s'appelle *Galbouchka:* on l'a acheté à une Indienne bossue et affreusement laide (*galbouchka*, en russe signifie une petite bossue); un autre répond au nom de Contre-Amiral, par abréviation Contre; Vasqua est le plus fin de toute la bande: il sait entrer dans le traîneau pour y voler du poisson et se cache invariablement chaque matin, afin qu'on le cherche pour l'atteler. Chaque chien connaît son nom, et lorsque le maître, derrière le traîneau, interpelle un retardataire, on voit ce dernier tourner légèrement la tête pour regarder si Martin Bâton n'accourt pas, ce qui ordinairement ne se fait pas attendre.

« Les chiens une fois attelés ne s'occupent que d'aller en avant. Si le traîneau s'arrête, ils se mettent à hurler tous ensemble jusqu'à ce qu'on les laisse avancer; mon Russe, alors, les désignait du nom pittoresque de *Kor Mouzihantoff* (chœur de musiciens).

« S'il arrive que les lanières se brisent, les chiens, libres, partent à toute vitesse et sans s'occuper de leurs compagnons qui hurlent, du maître qui se fâche, ils traînent les débris de leur harnachement, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le véhicule qui précède, ou qu'un obstacle les arrête.

« Ce n'est pas la seule fois qu'ils mettent la patience de leurs conducteurs à l'épreuve. Dans le bois un arbre se trouve-t-il trop près du chemin, vous croyez qu'ils passeront tous du même côté ? Du tout; l'un va à droite, l'autre à gauche; l'arbre est pris dans l'attelage et tout s'arrête. Les chiens sont, en outre, extrêmement querelleurs. Arrive-t-il que deux d'entre eux se sautent à la gorge, aussitôt un troisième s'en mêle, un quatrième se met de la partie, et les voilà roulant tous les uns sur les autres. Alors les coups de bâton pleuvent; mais ce qu'il y a de plus efficace, c'est un tison enflammé, jeté au milieu d'eux; en un clin d'œil la bataille est finie et les combattants se dispersent.

« On ne sert la pâture aux chiens que le soir. A la maison comme en voyage, ils reçoivent un saumon sec; pourtant, quand on fait de longues étapes, on leur donne davantage, mais jamais plus d'une fois par jour. Cette nourriture leur suffit évidemment, car ils sont gros et gras. On ne s'occupe jamais de leur breuvage: en été, ils boivent l'eau du fleuve; en hiver on les voit se pencher de temps en temps pour prendre, en courant, un peu de neige.

« Il y a deux manières d'atteler les chiens. Les Américains les mettent tous l'un derrière l'autre, en une longue file; le système russe consiste à les attacher deux à deux avec un

seul chien en avant pour ouvrir la marche. Chacun de ces systèmes présente des avantages et offre des inconvénients.

« Peut-être, tout considéré, le premier est-il préférable; aussi est-il généralement adopté par les Indiens. Lorsqu'on voit ainsi jusqu'à neuf chiens attachés à un traîneau, trottant, les oreilles penchées un peu en arrière, la gueule ouverte, la langue pendante, la queue élégamment tournée en panache, l'on ne peut s'empêcher de prendre plaisir à ce spectacle.

« Devant le premier traîneau, un Indien marche en éclaireur; les chiens se servent de la vue et de l'odorat pour le suivre à la piste. On a peine à croire comme certains sauvages courent vite et longtemps. Un Blanc de Nulato a pour serviteur un jeune homme qui a fait ainsi 112 kilomètres en un jour. Le chien de devant suit sans démordre les traces du guide. Plus d'une fois il arrive que celui-ci, ayant fait un détour, se trouve soit à droite, soit à gauche; les chiens veulent aller directement sur lui: mais le chien de tête tient à ce que la discipline s'observe, et force est aux autres de se soumettre. »

Revenons dans la région de Kayar.

Le voyage que je faisais, en compagnie d'un jeune sauvage, était bien ordinaire et n'avait rien de périlleux. Une heure et nous

étions arrivés. Je m'empresse de me rendre auprès du malade. Il souffre beaucoup. Mais pas besoin d'être grand clerc pour diagnostiquer la maladie. Il lui faut un remède bien simple. J'ai connu un pauvre Blanc qui est mort de cette maladie, faute de l'avoir pris à temps. J'en administrai à mon patient une bonne dose. Je la renouvelai quelque temps après. Il fut soulagé et sauvé.

J'étais donc content de mon voyage et je remerciai Dieu.

Je visitai les quatre ou cinq familles qui formaient le campement. Le soir nous nous réunissons pour la prière dans la cabane de Peter Chief. Après la prière, il me vint à l'idée de leur conter des contes en leur langue c'est-à-dire, de leur lire trois ou quatre des contes que le P. Jetté a recueillis de leurs lèvres et publiés, original et traduction, dans le *Journal of the Royal Anthropological Institute* de Londres, en 1908.

Fait singulier: ces contes, ils les savaient et pouvaient les conter beaucoup mieux que moi et cependant ils m'écoutaient avec une attention et un plaisir qu'ils ne manifestaient pas toujours à mes instructions.

On aimerait peut-être à connaître quelques-uns de ces contes, qui sont d'ailleurs le folklore des *Ten'as*. On pourrait juger par là du degré

de culture intellectuelle atteint par ces pauvres enfants des bois, puisqu'ils n'ont pas d'autre littérature que ces contes.

Dans le chapitre suivant nous en publierons trois, après avoir reproduit le préambule du P. Jetté.

XII

Des contes

« C'EST faire preuve d'un grand talent, chez les *Ten'as*, écrit l'auteur du travail *On Ten'a Folk-Lore*, que de pouvoir conter des contes. Comment ils excellent dans cet art — si art il y a — le lecteur en jugera, quand il aura parcouru ces pages. Le choix de contes *ten'as* que je présente suffira, je crois, pour donner une idée juste de leur folklore.

« Conter des contes est un passe-temps pour les longues soirées d'hiver. C'est ce que prouve la formule invariablement employée comme conclusion de ces histoires: le conteur finit toujours en disant « qu'il a abrégé l'hiver ». Ce passe-temps est grandement goûté. Ces grands enfants écoutent ces histoires avec autant de plaisir que nos petits enfants savourent les contes de leur bonne, et, un peu comme eux, ils ajoutent une demi-foi aux faits qu'on leur raconte. Ils ont peut-être entendu l'histoire une vingtaine de fois, ils peuvent la raconter eux-mêmes, n'importe, ils l'écoutent comme s'ils n'en savaient rien. Ces histoires ne leur paraissent jamais ni usées, ni vieilles, ni ennuyeuses.

« Le temps de l'année, où les contes sont le plus à l'honneur est la première partie de l'hiver, c'est-à-dire du commencement de décembre au commencement de janvier. La

GROUPE DE *TEN'AS* A NULATO

séance est toujours impromptu : jamais de programme à l'avance. Elle a lieu dans la plus profonde obscurité.

« A l'heure règlementaire, vers 9 h., les personnes de la cabane se mettent au lit, c'est-à-dire étendent leurs couvertures sur le plancher et s'en enveloppent. Ils sont étendus tout autour de la maison, la tête aux murs. Dix, quinze et plus dorment ainsi dans la

même cabane. Le dernier à se coucher éteint la lumière. L'obscurité est alors complète; car, à cause du froid, qui est intense, on a parfaitement bouché même les plus petites ouvertures. D'épais rideaux au dehors, faits de *gunny-saks*, pendent aux fenêtres et interceptent la moindre lueur. Alors quelqu'un crie: « Un conte. » Après des hésitations d'un côté et des encouragements de l'autre, un de ceux qui en savent, commence.

« A peine a-t-il prononcé la première phrase, ordinairement assez courte, que les auditeurs l'encouragent en criant: *Anni, Anni*, interjection spécialement employée pour l'occasion. Le savoir-vivre exige cela. La même encourageante interjection *Anni* approuve les phrases qui suivent; d'ordinaire toute la narration est appuyée ici et là par l'*Anni* de l'approbation.

Le conteur parle lentement, sur un ton de voix sourd et mystérieux, ce qui contribue, avec l'obscurité et le prodigieux des faits racontés, à jeter l'auditoire dans une sorte d'effroi religieux. A mesure que l'histoire s'avance, l'intérêt augmente: éclats de rire, exclamations de pitié ou de mépris, réflexions sur les personnages et les actes représentés, conjectures sur ce qui va suivre: tout cela part de tous côtés et se croise dans l'air. Je ne puis mieux comparer ces émotions et cet in-

térêt intense qu'aux impressions produites sur les spectateurs dans nos théâtres. Ce sont les mêmes manifestations... en petit.

« Il arrive sans doute que l'histoire est longue et le narrateur ennuyeux. Alors il endort son auditoire et peut continuer quelque temps à parler dans la nuit, n'ayant pas d'autre oreille pour l'écouter que la sienne. Cependant, d'après l'expérience que j'en ai, cela arrive rarement et, règle générale, l'auditoire manifeste le plus vif intérêt jusqu'à la fin.

« L'obscurité—condition *sine qua non* pour ce genre de passe-temps — a considérablement entravé mes efforts pour obtenir des spécimens de leur folklore. De rares fois, me trouvant incapable de griffonner dans les ténèbres, j'osai faire partir une allumette et allumer une chandelle. La tête de Méduse n'aurait pas pu produire un plus déplorable effet: narrateur et auditoire furent immobilisés dans un silence désespérant, et, après cela, impossible d'avoir un seul mot. Je devais donc confier à ma mémoire les faits principaux de l'histoire, et, à force d'importunités, décider le conteur à me les répéter peu à peu, les jours suivants.

« Les textes ainsi obtenus n'abondent pas en détails comme les histoires dites. Mais je puis affirmer qu'ils mettent fidèlement sous les yeux, des contes authentiques rédigés en *ten'a*

authentique, les ayant mis à l'épreuve en les lisant à haute voix à des groupes d'indigènes, qui déclarèrent les comprendre parfaitement bien.

« Ces histoires peuvent être divisées en trois classes: D'abord les contes insignifiants. Les conteurs s'en servent quand ils veulent s'éviter la tâche de raconter et ne veulent pas refuser carrément. Viennent ensuite les mythes ou histoires qui présentent des faits reconnus comme s'étant vraiment accomplis. C'est la mythologie des *Ten'as*, intimement unie avec ce qu'on peut considérer comme leurs annales historiques. Ces histoires sont particulièrement difficiles à obtenir et c'est comme à contre-cœur que les indigènes les laissent prendre par écrit. La troisième catégorie est composée de contes inventés de toutes pièces. Ce sont comme nos œuvres de fiction, qui ne présentent ni personnages ni événements historiques. Les narrateurs les modifient quelquefois à leur guise. Elles peuvent servir à mettre en relief les coutumes indigènes et à faire connaître les idées des *Ten'as*, mais elles n'ont aucune prétention à l'exactitude historique. »

Le P. Jetté publie, dans ce travail, neuf de ces contes dans le texte original avec la traduction en anglais au-dessous de chaque mot, puis la traduction anglaise, suivie d'abondantes

notes géographiques, ethnologiques, linguistiques, etc. Nous nous contentons de donner la traduction française de trois de ces histoires: deux de la deuxième catégorie et une de la troisième:

Totson — Le corbeau

« Il y avait une fois un gros village, rempli d'habitants. Il y avait dans ce village une grosse maison. Et, près de la porte de cette maison, du côté de la rivière, une couverture était étendue sur le plancher. — Qu'est-ce qu'il pourrait bien y avoir dessous ? — Et les gens se tenaient autour. Chose étrange: le soleil était perdu, il faisait bien bien noir. Il fallait faire du feu pour trouver son chemin. Qu'allons-nous faire ? car il fait noir tout le temps. Tout à coup les vieilles femmes commencèrent à dire: « Qui nous rapportera le soleil ? Oui. Mais qui ? — Personne. »

« Alors le monde commença à apporter beaucoup d'objets dans la maison, comme cadeaux, pour celui qui est en-dessous de la couverte. Et ils lui dirent: « Sors, prends ton « essor et va nous chercher le soleil et nous « te donnerons toutes ces choses. » Mais non, il ne bouge même pas. Alors ils rapportèrent toutes ces choses. Qu'est-ce qu'on lui donnerait bien, tout de même ? Ils lui dirent:

« Si on tuait deux chiens pour toi, que « dirais-tu ? » Cette fois il bougea et dit: « Oui, « oui. » Alors on se mit à nourrir de graisse deux chiens et ils devinrent très gras. Alors

UNE PARTIE DE NULATO

on les tua, on les coupa en morceaux, on les fit bouillir et on les lui servit.

« Alors il sortit de dessous la couverte et se mit à voler... et il volait, volait... Où allait-il, je vous le demande ? Tout à coup il vit une lumière et il commença à voler dans sa direction et bientôt après émergea des ténèbres. Il était arrivé à un village et il voltigeait au-dessus. Il vit une belle femme qui descendait le rivage pour aller chercher de l'eau. Et elle commença à boire dans le trou percé dans la glace.

« Tout à coup le corbeau devint une petite aiguille de sapin qui tomba dans l'eau où la

femme était à boire. Elle l'éloigna encore et encore mais chaque fois il revenait. Enfin elle l'avala avec l'eau. Elle revint à la maison, et rien n'étant survenu, elle devint enceinte et donna naissance à un enfant. Quand l'enfant fut assez grand pour pouvoir marcher, il s'amusait avec les objets qui étaient dans la maison, les traînant de côté et d'autre. Il avait coutume de prendre les objets qui étaient sous l'oreiller de sa mère et de les porter çà et là.

« Un beau jour, regardant du côté sud-est de la maison, il vit le soleil qui était là, dans le coin. Il le prit, l'emporta au milieu de la maison et commença à jouer avec. Puis il le roula dans le tunnel qui conduit à l'entrée de la maison. Quand sa mère s'aperçut de cela elle descendit dans le passage, prit le soleil, puis, le rapporta dans le coin sud-est de la maison.

« Alors l'enfant commença à pleurer. « Chut! » lui dit sa mère. Mais il pleurait toujours. Un de ses oncles dit: « Je crois qu'il veut avoir le soleil qui est là dans le coin sud-est. » Et l'enfant dit: « Hé » (oui). Alors sa mère prit le soleil et le lui remit. Celui-ci recommença à le pousser de ci de là; encore une fois il le roula dans le passage souterrain, le poussa jusqu'au trou d'entrée, le leva et le mit dehors.

« Alors l'enfant redevint corbeau et prit son vol en emportant le soleil. Et il allait, volant toujours jusqu'à ce qu'il eut atteint son village. Là, il rendit le soleil à ses concitoyens, et ils le remercièrent, et ce fut jour de nouveau.

« Après cela, il retourna à sa place, près de la porte du côté de la rivière et ils le cachèrent encore une fois sous la couverture.

« C'est tout. J'ai mâché un bon morceau de l'hiver. »

N'est-il pas permis de voir dans cette conception virginale une tradition biblique ? Rendue en Chine, la prophétie d'Isaïe s'accomplit de cette sorte: « la mère sainte des Chinois, mange au bord de la fontaine, la fleur virginale qui lui donne le pouvoir de mettre au monde un fils divin [1] », après avoir traversée le détroit de Behring, c'est un petit rameau de sapin, avalé par une vierge, qui opère la merveille.

L'histoire suivante semble le récit du déluge, habillé à la *ten'a*.

---

1. Monsabré, *Quarante-troisième Conférence*, p. 13. Barron: *Travel in China*, p. 473.

No-tena-adletsintsen — La seconde formation de l'homme

« Un jeune homme riche et ses quatre neveux demeuraient dans un gros village. Il apprit que, bien loin, au delà de la mer, vivait une belle jeune fille, l'enfant d'un homme riche qui se montrait indifférente à toutes les attentions des jeunes gens. Il se dit: « C'est moi « qui l'aurai. » Il entreprend donc de traverser la mer en canot. Plusieurs jeunes gens, parmi les plus considérables, avaient demandé la main de cette jeune fille. A toutes leurs propositions elle avait toujours opposé un invariable « non ». Maintenant donc le jeune homme commença à penser en lui-même: « Si « j'y allais, si je faisais la demande à mon « tour, peut-être qu'elle m'accepterait. » Et il partit. Ses quatre neveux l'accompagnaient, chacun dans son canot. Ils arrivèrent, et lui d'aller la trouver et de lui dire: « J'ai traversé « la mer afin de vous avoir pour femme. » Mais elle répondit: « Je ne vous épouserai « pas. »

« Et alors, le lendemain matin, ils se préparèrent à retourner. Le jeune homme était déjà dans son canot, en bas, sur la grève. Ses neveux avaient embarqué tout leur bagage et étaient prêts à partir. Un grand nombre étaient sortis de leurs maisons pour les voir

s'en aller, et ils se tenaient en groupe sur le sommet de la rive escarpée. Parmi eux, il y avait une femme qui tenait une toute petite enfant dans ses bras. Et parlant à son petit bébé, elle dit: « Qu'allons-nous faire de toi ? « S'ils veulent une fille à marier, pourquoi ne « pas prendre ma petite ? » Sans doute elle ne faisait que badiner. Le jeune homme, cependant, entendant ces paroles, tendit sa pagaie vers la femme et dit: « Cette petite « dont vous parlez, mettez-là sur cela. » Et la femme obéit. Le jeune homme mit l'enfant derrière lui dans le canot; et poussa au large, ses neveux firent de même.

« Pendant ce temps la jeune fille qu'il était venu demander en mariage avait descendu la côte pour puiser de l'eau. Mais à peine eut-elle mis les pieds sur la terre humide, au ras de l'eau, qu'elle commença d'enfoncer: « Oh! « oh! crie-t-elle, je suis enlisée jusqu'aux ge- « noux. » Le jeune homme de répliquer: « C'est bien ta faute. » Et elle continua d'enfoncer et alors elle s'écria: « Oh! oh! j'en ai « maintenant jusqu'à ma taille. » Et le jeune homme de rétorquer: « C'est bien ta faute. » Et puis elle s'était enfoncée jusqu'au cou. « Oh! oh! crie-t-elle, je suis enfoncée jusqu'au « cou. » Et lui de répondre encore: « C'est « bien ta faute. » Puis elle disparut, complètement ensevelie sous terre. Très probablement

le jeune homme causa ceci par la puissance de sa pensée.

« Mais la mère de la jeune fille avait des ours bruns apprivoisés, et, voyant ce qui était arrivé, elle les amena en bas de la berge, tout près de l'eau, et les tenant par la queue, elle leur dit: « Soulevez un grand vent, » dans l'espoir de faire noyer le jeune homme. Les ours commencèrent à gratter le fond de l'eau avec rage et firent d'énormes vagues. Dans le même temps l'eau montait d'une manière extraordinaire. Mais le jeune homme tira de sa poche une petite pierre blanche et mince qu'il portait toujours avec lui et la lança en avant. Aussitôt, dans la direction qu'il devait suivre, se fit un étroit sentier d'eau calme entre des montagnes de vagues rugissantes. Ses quatre neveux se noyèrent, et tous les habitants du village périrent dans les eaux, excepté la mère de l'enfant et son mari. Seuls ces deux-là furent sauvés.

« Pendant tout le temps de cette épouvantable tempête, le jeune homme voguait toujours sur une onde tranquille. Mais il était à bout de forces. Rien que de l'eau et d'énormes vagues de tous côtés. Alors il saisit un harpon et le lança. Le harpon frappa la crête d'une vague. Mais l'effort qu'il fit pour concentrer sa pensée quand il lançait le harpon l'épuisa; il tomba sans connaissance, la tête appuyée

sur l'avant du canot. Bientôt après, cependant, il reprit ses sens, et, merveille, il se trouva dans son canot au milieu d'une forêt de sapins. La terre s'était reformée. La vague atteinte par son harpon était devenue une montagne, c'est celle qu'on appelle: « *Totson-to-kedatlkoihten*. Celle-dont-le-sommet-a-été-frappée-par-le-Corbeau. Le harpon avait glissé sur le sommet de la montagne qui était devenue un roc solide et avait frappé une autre énorme vague qu'il avait aussi changée en une montagne: c'est celle qu'on appelle *Dinale*, c'est-à-dire la chose élevée. Encore une fois le harpon fit un bond sur la dure pierre, mais cette fois il alla en l'air et frappa le firmament. Nous, nous ne pouvons pas le voir quoiqu'il soit encore là; seuls les hommes de médecine le voient et savent où il est.

« Alors le jeune homme se tourna du côté de l'enfant qu'il avait laissée assise derrière son dos; mais elle n'était plus une enfant: elle était devenue une charmante jeune fille. Elle était très belle: sa figure brillait comme le soleil.

« Et c'est de cet homme et de cette femme que descendirent les hommes qui repeuplèrent la terre. Et les deux qui ont été sauvés des eaux, comme nous l'avons vu, sont les ancêtres des peuples, au-delà des mers. »

Ses-lel — La peau d'ours

« Une fois vivait un homme avec sa femme et ses enfants. Il était un excellent chasseur et tuait quantité de chevreuils et il demeurait au même endroit et les hivers et les étés. Or il arriva, un jour, qu'il tomba malade. Ce fut une longue maladie, et, lentement mais sûrement, il dépérissait. Alors il dit à sa femme: « Je n'ai pas pour longtemps à vivre. Quand « je serai mort, place mon corps dans mon « canot qui est en bas, sur le rivage, et mets-le « dans un arbre. Mon arc et mes flèches ainsi « que les autres choses qui sont à mon usage, « tu les mettras près de moi dans le canot. »

« Bientôt après il mourut et sa femme l'ensevelit comme il l'avait demandé; et elle pleura. L'hiver passa ainsi que le printemps; et elle pleurait toujours. Un jour, de bonne heure le matin, elle était allée dans le bois, comme à l'ordinaire afin de pleurer à son aise, quand elle aperçut un petit oiseau, perché sur une branche, juste au-dessus d'elle. « Peut-être « a-t-il quelque chose à me dire, » pense-t-elle et elle écoute. L'oiseau lui dit: « Ton mari « demeure là-bas, au loin. Il vit avec deux « femmes. — Qu'entends-je ? s'écria-t-elle. Oh! « parle, parle et je te donnerai un collier de « grosses perles. » Et le petit oiseau lui révéla tout. Elle s'en va donc vers le canot et

regarde dedans: il était vide. Le petit oiseau eut le collier, et la femme sécha ses larmes.

« Alors elle se dirigea vers la cache, en retira une peau d'ours, l'amollit, la prépara et l'agrandit en la trempant dans l'eau, en la raclant et l'étirant. Puis elle l'essaya. Le cuir sous le menton était trop raide. Elle y coud donc une pièce de fourrure blanche. Puis elle amassa des provisions pour ses enfants, en remplit la cabane, et leur donna deux bâtons fourchus en leur disant: « Si quelque chose « arrive, servez-vous-en et gardez-vous de quit- « ter la place durant mon absence. »

« Après avoir dit ces paroles, elle sortit de la maison et revêtit la peau d'ours: aussitôt elle devint ours. Et elle se mit à marcher, et elle marcha, marcha, marcha bien loin, bien loin, jusqu'à ce qu'elle arrivât au pied d'une haute montagne. Alors elle s'arrêta. Le sol était couvert de pierres plates, elle en ramassa quatre, elle en plaça une sur chacun de ses côtés, une dans le dos et la dernière sur son front. Ensuite elle gravit la montagne, en franchit le sommet et arriva au bord d'un ruisseau sur l'autre versant. Elle le suivit, examinant des yeux tous les alentours. Elle aperçut un village à une certaine distance. Elle pouvait en voir les habitants. Ils étaient en grand nombre et pêchaient dans le ruisseau. Elle dirigea ses pas de ce côté, et, ar-

rivant tout près, elle enleva la peau d'ours et reprit la forme humaine. Puis, elle se dirigea vers la maison la plus rapprochée, avec tant de précautions, qu'elle y entra sans être aperçue.

« Là, elle trouva les deux femmes. Elle vint s'asseoir au milieu et celles-ci commencèrent à lier conversation avec elle. Chacune avait sa chaudière sur le feu et faisait bouillir quelque aliment. Tout à coup elle leur dit: « Qu'est-ce ceci? Il n'y a pas de graisse sur « votre bouillon. Regardez, dit-elle à la « première femme, penchez dessus une figure « souriante et voyez. » Et s'adressant à la seconde: « Et vous aussi regardez; prenez un « visage bourru et voyez. » Elles firent comme l'autre leur avait dit. Alors celle-ci les saisissant à l'improviste par le cou, plonge leurs têtes dans les chaudières bouillantes et elles moururent. La première avait conservé son sourire sur sa figure ébouillantée, l'autre son froncement de sourcils. Elle plaça celle qui avait un sourire près de la porte, et l'autre avec sa face grimaçante de l'autre côté. Ceci fait, elle sortit, gravit la colline, se changea de nouveau en ours, s'assit et attendit les événements.

« Bientôt après un canot revenait, il s'arrêta vis-à-vis de la maison des deux femmes, et l'homme sautant à terre, leur crie: « Arrivez

« et montez le bagage. » Pas de réponse. Il crie de nouveau ses ordres. Pas un mouvement. « Mais qu'est-ce qu'elles ont donc ? « Sont-elles fâchées ? » pense-t-il. Il monte à la maison en courant et il entre. Ses yeux tombent d'abord sur sa première femme, celle à la figure toute souriante. « Eh! bien ? » dit-il, et il s'approche; il constate qu'elle est morte. Il se retourne et il voit de l'autre côté sa deuxième femme qui le regarde avec un froncement de sourcils. « Qu'est-ce qui a mis « cette femme en colère ? » dit-il, et il lui applique un soufflet sur la figure. Mais son poing glisse sur une surface de chair molle et bouillie. Alors il poussa un grand cri: « Qui « donc a tué ces femmes ? » gémit-il. Pas de réponse. On ne pouvait trouver l'auteur de ce méfait.

« Le même jour, les habitants du village virent un ours sur le sommet de la colline, et ils partirent aussitôt à sa poursuite: le mari des deux femmes tuées étant des premiers, en avant. Ils l'avaient presque rejoint, et cependant l'ours ne se sauvait pas: il continuait à marcher à pas lents. Soudain il rejette en arrière la partie de la peau qui lui couvre la tête et son mari la reconnaît: « Ma femme », crie-t-il. A peine avait-il échappé ces paroles, qu'elle se précipita sur lui et le tua. Ils la cernèrent. Mais elle se rit de leurs coups et

les extermina tous jusqu'au dernier. Puis elle courut au village et mît à mort le reste des habitants.

« Alors elle prit le chemin de sa demeure. Chemin faisant, elle avait soin de découvrir sa tête de temps en temps. Elle rencontre une corneille qui se mit à se moquer d'elle. « Vraiment vous paraissez bien laide avec ces « pierres à vos côtés. Otez-les: elles vous font « paraître si laide. Mais pas un homme ne « vous regardera tant que vous aurez cette « forme. » Donc elle se débarrassa de ces pierres excepté de celle qu'elle avait au front. « Maintenant vous paraissez mieux, » dit la corneille et la femme continua son chemin.

« Mais dans l'intervalle, elle avait oublié de débarrasser sa tête de la peau d'ours, et maintenant qu'elle y songe, elle ne le peut pas. En vain s'efforce-t-elle de l'enlever avec un bâton, il n'y avait pas moyen. De telle sorte qu'elle demeura ours et arriva ainsi dans sa maison. L'aîné de ses fils fut effrayé et courut se cacher dans un trou mais le cadet, saisissant un des bâtons fourchus prit le cou de la bête entre les fourchons et courba sa tête jusqu'à terre. « Bien fait, » s'écria-t-elle.

« Après cela, ils prirent leur fuite vers les bois. Elle se fit un antre, ils y rentrèrent et ils devinrent tous des ours.

« J'ai mâché un morceau de l'hiver. »

XIII

Au fond des bois

J'ÉTAIS à peine de retour, quand deux sauvages entrent dans ma tente. L'un d'eux me dit: « Père, là-bas, au pied de la montagne où sont nos pièges, pas bien loin, nous avons vu la maison d'un Blanc: nous sommes entrés et nous avons vu le Blanc couché sur son lit, bien malade; il est mort presque. Nous avons apporté du bois et nous avons rallumé son feu, nous lui avons donné du thé chaud. Il était mieux quand nous sommes partis, à ce qu'il nous semble. Il est bien malade quand même. Il faut venir et apporter des médecines. Tu pourras le guérir peut-être.

— Faut-il partir ce soir ?

— C'est impossible. Nous venons d'arriver. Et puis je te l'ai dit: il était mieux, beaucoup, quand nous l'avons laissé.

— Donc, nous partirons de bonne heure, demain matin.

— Oui, demain matin, de bonne heure. »

Quand, le lendemain après-midi, mes deux compagnons me dirent que nous étions rendus presque, je m'étonnai de n'avoir pas aperçu

de lumière — il faisait déjà nuit. Une fenêtre illuminée se voit de loin.

Ils me dirent tout à coup: « C'est ici. »

CABANE DE MINEUR
SOLEIL DE MIDI EN DÉCEMBRE

Je distingue dans les ténèbres, tout près d'un rocher taillé à pic, une espèce de toiture qui émerge de la neige. Un couloir aux parois de neige conduit à une porte basse. Est-ce bien l'habitation d'un humain ? N'est-ce pas plutôt la caverne d'une bête fauve ? Mes sauvages appellent cela une maison... La fenêtre

ne donne pas de lumière. Il n'y a donc dans l'intérieur ni lampe, ni chandelle allumée. Il n'y avait pas non plus de feu dans le poêle. Sinistre présage. Il est peut-être trop tard. En effet, il était trop tard. Nous frottons une allumette et nous allumons une chandelle. En ouvrant la porte, nous étions sur le grabat, où gît le malheureux: tant le réduit est étroit.

— *Te-deyor*, il est mort, disent les sauvages. Non seulement le corps était froid, il commençait à être gelé. La mort avait dû arriver la veille, presque immédiatement après le départ de mes deux compagnons.

Ses yeux sont grands ouverts: son regard est terrifiant; ses bras et ses jambes sont convulsionnés. Le dernier combat a dû être terrible.

Nous lui fermons les yeux, nous l'ensevelissons le mieux possible, dans les circonstances.

Mes sauvages décident de coucher à la belle étoile; ce qui n'est pas nouveau pour eux d'ailleurs. Ils se font sur la neige un lit de rameaux de sapin, font un feu et s'enroulent dans leurs couvertes.

Je cherche à identifier le cadavre.

Rien. Je ne trouve rien qui puisse m'aider, ni lettre ni papiers quelconques.

Comment s'appelle-t-il ? Si je trouvais un nom, est-ce que ce serait son vrai nom ? Ne l'aurait-il pas changé, comme tant d'autres ?

De quelle nation est-il ?

Sa mère vit-elle encore quelque part dans le monde ? A-t-il une épouse ? des enfants ? des frères ? des sœurs, qui s'intéressent encore à lui et qui ne sauront jamais comment il a quitté cette terre ?

C'est bien le type de plusieurs Alaskains. Ne leur demandez pas de quelle nation ils sont, où ils sont nés, quel a été leur passé, pourquoi ils sont en Alaska. Ce sont des questions qui ne se posent pas même entre copains. Il est facile de deviner pourquoi.

De quelle religion était-il ? Avait-il une religion ? Était-il catholique ? l'avait-il été ? Aucun indice: ni crucifix, ni scapulaire, ni médaille quelconque, ni livre de piété.

Sans ôter mon parkie, je m'assoies sur la boîte vide qui lui servait de chaise, je m'adosse au mur, je m'accoude à la tablette qui lui servait de table, et, à la lueur d'une mauvaise lampe, j'examine ce triste gîte. Il y a de la cendre répandue sur le sol. Et le reste est de la même couleur.

Je vois piquées au mur des images — ce ne sont pas des images saintes — des figures d'actrices, de danseuses, un palais de millionnaire; images de magazines. J'en vois un tas de ces magazines, légers, mondains, risqués.

« Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. » C'était là ses amis. Lui furent-ils

d'une grande consolation au dernier moment ? C'était plutôt ses dieux peut-être. « Je guérirai, je trouverai enfin l'or qui va me permettre de jouir de la vie, comme d'autres: c'est là l'important, il n'y a pas autre chose. » Est-ce que ce fut là sa dernière pensée ?

« S'il y a un enfer, il n'y a pas de chemin plus affreux pour y aller que celui que j'ai suivi. » Paroles d'un mineur, mort sur le *trail* exténué de misères et de froid, paroles que me rapporta le P. Rossi, paroles qu'il avait écrites avant de mourir, paroles qu'on trouva attachées à un piquet près de son cadavre.

Notre homme était-il mort dans de pareils sentiments de désespoir ?

Serait-il mort impénitent, en rebelle ?

Alors c'est la justice de Dieu qui a passé. Une scène épouvantable a eu lieu dans cette hutte. Une formidable rencontre s'y est produite. Un heurt de deux volontés dont l'une fut écrasée.

Au sortir de son corps mortel, Dieu lui a fait sentir à cette âme tout son néant.

Il l'avait aimée, l'avait comblée de ses bienfaits, l'avait poursuivie de ses tendresses, jusqu'au dernier instant, supplié de revenir à lui, de lui ouvrir son cœur; tout cela fut payé d'ingratitude. Son amour miséricordieux fait place à la Justice implacable.

Tu n'as pas voulu de moi, je ne veux plus de toi. Je ne te connais pas.

Qu'a-t-elle pu répondre ? La rage, la haine, le désespoir se sont emparés d'elle...

Mais qui t'a établi juge ? A Dieu seul le jugement... Sait-on ce qui s'est passé dans les dernières minutes ?

Cet homme fut peut-être charitable; quelques bonnes œuvres lui ont peut-être mérité une grâce puissante.

Fasse Dieu qu'il y ait correspondu!

Qu'il doit avoir besoin de secours, en tout cas.

Et je me mis à égrener mon chapelet.

Le lendemain matin, mes compagnons et moi, nous finissons l'ensevelissement: avec les bouts de planches que nous trouvons dans la cabane, nous confectionnons un cercueil, nous fermons le couvercle et nous reprenons le chemin du campement, renvoyant l'inhumation au printemps prochain.

Encore un qui finit une misérable vie par une mort misérable.

Je songe au nombre considérable d'aventuriers qui sont venus en Alaska voir s'évanouir dans la forêt et la plaine blanches leurs rêves de fortune.

Plusieurs n'ont pas même eu comme ce malheureux un cercueil: ils sont tombés dans la neige; la neige les a recouverts et a enseveli avec eux tout souvenir.

Mais la question est secondaire: L'important était l'état de leur âme.

Combien, en pays civilisé, partent de ce monde sans être mieux préparés à la rencontre du souverain Juge!

XIV

Prière exaucée

LA petite rivière Rotolno était devenue une route sûre et solide, les lacs étaient gelés depuis longtemps. Quel était l'état du Yukon ? Les lacs qui dorment tranquilles dans la forêt sont comme de bons moutons qui se laissent prendre facilement, la petite Rotolno est comme un bélier qui, grâce à ses bonds, ne se laisse pas capturer aussi vite, mais le Yukon n'est pas une bête féroce ordinaire; le *mighty* Yukon, pour l'enchaîner, il en faut du temps et des efforts. La lutte entre lui et le froid dure un mois et demi. Nous étions au commencement de novembre. Je demande à un sauvage des nouvelles du grand fleuve: « Venez avec moi, » me dit-il. Nous montons sur une hauteur. M'indiquant d'un bout de l'horizon à l'autre une longue ligne sinueuse de vapeur qui s'élevait en l'air: « C'est le Yukon, me dit-il, il n'est pas pris. »

C'est le signe. Le Yukon manifeste ainsi au loin la direction de son cours. Il sauva de cette sorte la vie à un pauvre mineur qui s'était égaré dans la forêt.

C'était aux environs de Ruby. L'homme était parti pour la chasse. Le deuxième jour, sa

femme, une pieuse catholique, vint me trouver toute bouleversée: « Mon mari est perdu, me dit-elle, il devrait être de retour. » Elle adresse une fervente prière à la très sainte Vierge, lui fait une promesse, allume un cierge devant sa statue. Au même moment, le ciel qui était chargé d'épais nuages gris, s'éclaircit et notre homme, égaré, voit les vapeurs du Yukon. Il est sauvé. Il se reconnaît, il sait de quel côté se diriger.

Est-ce avant ? est-ce après ? il m'invita à aller manger avec lui de la perdrix, fruit de sa chasse. Je sus plus tard que la famille était loin d'être à l'aise, qu'elle connaissait même les privations. Ayant été chanceux une fois à la chasse, il s'était empressé de montrer sa bienveillance à l'égard du prêtre.

Le Yukon n'était donc pas encore gelé. Le pont de glace ne nous reliait pas encore à Nulato. Si la pensée du retour hantait nos imaginations, le désir ne me pressait pas fort.

Je ne regrettais pas mon temps passé dans la forêt au milieu de mes *Ten'as*. Je n'aurais certes pas pu l'employer plus utilement au village.

Tous les soirs nous faisions la prière en commun. Au camp No 1, nous nous réunissions dans la plus grande tente, au camp No 2 dans la plus grande cabane.

Quand les tentes étaient éclairées, si nous étions un peu éloignés, elles nous apparaissaient comme d'énormes lanternes vénitiennes, suspendues aux sapins

A la tombée de la nuit, quand on était de retour des excursions à travers le bois, quand on avait fait honneur à un repas bien mérité, un enfant promenait une petite clochette parmi les tentes et les huttes Sa voix frappait des oreilles dociles.

Nous récitions ensemble les principales prières du chrétien, les commandements de Dieu et de l'Église, etc. Avant de nous séparer nous chantions quelques cantiques.

Je disais la messe tous les matins: mais rares étaient les assistants. Pour être sincère, il n'y en avait pas. Les *Ten'as* ne sont pas encore rendus à ce degré de ferveur que de vouloir entendre la messe tous les matins. Mais, en revanche, ils n'y manquaient pas le dimanche. Ils l'entendaient en récitant les prières en commun et en chantant des cantiques. Ils étaient aussi attentifs au sermon. J'enseignais le catéchisme aux enfants. Les deux premiers vendredis du mois, il y eut communion générale.

Pendant ce temps, nous l'avons dit, Antonia ne pouvant, à son regret, ni faire la chasse, ni faire la pêche, ni tendre des collets

ou des pièges, se résignait de bon cœur à garder la cabane et à s'occuper à des travaux d'aiguille.

Comme elle possédait suffisamment l'anglais, ainsi que sa langue maternelle, elle était heureuse d'aider le missionnaire dans ses études linguistiques.

Elle ne se faisait pas illusion au sujet de sa santé. Le sacrifice était fait. La mort ne l'effrayait pas, ne lui inspirait pas de regrets non plus. Elle me fait demander un jour: « Mon Père, je vais mourir bientôt, je le sens. Je laisse deux petites filles. Je ne veux les confier à aucun de mes parents. Je veux qu'elles soient élevées, comme moi, à Holy Cross. Je l'ai déjà dit aux Sœurs de Nulato. Je le répète ici devant vous et devant mon mari. » Je ne manquai pas de lui promettre que sa volonté serait faite. Elle fut exécutée en effet.

Profitant d'une occasion où le campement était presque désert, un *shaman* entra dans sa cabane et lui offrit le secours de ses médecines. Elle le repoussa avec mépris, me dit-elle ensuite, se moqua de ses menaces et ne lui donna pas le sac de fleur qu'il convoitait. Elle savait où placer son espérance.

Cette fermeté dans la foi, la liberté avec laquelle elle reprenait ses compagnes quand elles s'écartaient du chemin du devoir, ne

l'avaient pas rendue populaire, nous l'avons dit. Le joug du Seigneur lui paraissait pesant parfois: surtout lorsqu'elle voyait les autres s'accorder les plaisirs qu'elle ne se croyait pas

ÉLÈVES DE HOLY CROSS EN *PARKIE*

permis: « Elles ne savent pas, elles. Moi, je sais et je ne puis me les permettre. »

Le premier vendredi du mois de novembre coïncidait avec la fête de tous les saints, en 1912. Elle communia avec les autres. Elle avait déjà fait plus d'une fois la neuvaine des premiers vendredis.

Dimanche, le 3, elle assista à la messe, qui fut dite dans une cabane voisine de la sienne.

Lundi, le 4, j'allai la voir dans la matinée avec l'intention de lui demander la traduction de quelques mots. La nuit n'avait pas été bonne. Elle n'avait rien eu à manger le matin. Son étourdi de mari était parti, le jour précédent, sans lui laisser quoique ce soit et il n'était pas encore revenu. Je lui fis rôtir une cuisse de lièvre. Pendant qu'elle cuisait, je fis passer un examen de catéchisme à la petite Agathe, son aînée. Elle répondait très bien, ce qui fit un visible plaisir à la mère.

Après avoir pris mon dîner dans ma tente, la hache sur l'épaule, je partais pour aller me chercher du bois. Le vieux Dimoska avait bien promis qu'il ne me laisserait pas en manquer. Mais le pauvre vieux avait peine à s'en procurer pour lui-même. J'avais découvert un beau sapin sec. Je partais pour l'abattre. Excellent exercice d'ailleurs. Le temps était très beau. La neige scintillait sous le soleil de midi.

J'étais descendu sur le rivage, je m'éloignais, quand j'entends des cris. Je me retourne. « Père, Père, revenez. Vite. La femme est bien malade... Elle vous demande. » Je remonte la côte en courant. J'aperçois Antonia accroupie à la porte de sa cabane. Alexandre la soutient. Des flots de sang

s'échappent de sa bouche et de ses narines... Je jette là ma hache et j'accours. Je dis pour elle — elle s'unit de cœur — un court acte de contrition. Je lui donne une dernière absolution. Je suggère quelques invocations. Je prononce les noms de Jésus, Marie, Joseph... Deux fois elle fait le signe de la croix... elle lève vers le ciel des yeux suppliants.

Antonia Taden était morte...

Alexandre commence alors ses lamentations. Il laisse tomber le corps inanimé d'Antonia dans les bras d'une femme qui se tenait tout près, et, à la manière antique, il déchire sa chemise et se dirige vers la rivière pour se précipiter à l'eau. Mais, comme la glace est très solide, il en est quitte pour quelques égratignures. Chez les *Ten'as*, c'est la manière pour un mari de manifester sa douleur, à la mort de sa femme. Des amis compatissants s'emploient à modérer ses transports.

« Depuis longtemps, je prie le bon Dieu tous les jours qu'il m'accorde la grâce d'avoir un prêtre pour m'assister au moment de ma mort. Quand je mourrai, je désire avoir un prêtre à mes côtés qui m'aide à prier. Je demande à Dieu cette faveur tous les jours. »

Elle m'avait dit ou plutôt répété ces paroles quelques jours auparavant.

Vraiment sa prière était hardie. Elle ne demandait pas peu. Non seulement elle ne voulait pas quitter le monde privée des grâces des derniers sacrements, mais elle exigeait de plus qu'un prêtre fût là, priant à ses côtés, quand elle rendrait le dernier soupir.

Et Dieu lui accorde cette grâce.

Rares sont ceux qui en sont favorisés, même dans des villes qui renferment des centaines de prêtres. Ils ont bien l'Extrême-Onction et le saint Viatique, mais les dernières prières récitées par un prêtre...

Combien même sont frappés par la mort sans avoir eu le temps de recevoir les sacrements, et cela à l'ombre d'un clocher.

Elle vivait une vie nomade, dans un pays grand comme le cinquième des États-Unis, où il n'y a que douze prêtres. Elle en demande un pour l'assister à ses derniers moments, elle l'obtient. Et c'est au fond d'un bois qu'elle meurt.

Est-ce cette prière fervente qui m'amena passer l'automne à Kayar plutôt qu'à Kaltak ou à Louden ?

Dieu qui conduit tout avec force et suavité, voulait-il faire éclater à nos yeux l'infaillibilité des promesses de son divin Fils ? « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. »

Et ces autres à sainte Marguerite-Marie: « Je te promets dans l'excès de la miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront les premiers vendredis, neuf fois de suite, la grâce de la pénitence finale, qu'ils ne mourront point dans ma disgrâce, ni sans recevoir leurs sacrements et qu'il se rendra leur asile assuré à cette dernière heure. » ?

Si la divine Providence n'avait pas conduit son prêtre dans ce campement, Antonia, avant de mourir, aurait été privée des grâces de l'Extrême-Onction, du saint Viatique et de plusieurs communions.

Si j'avais quitté le campement dix minutes plus tôt, j'arrivais trop tard pour l'assister à ses derniers moments.

« Qu'elle est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur que vous tenez en réserve pour ceux qui vous craignent! » dit le Psalmiste. (*Ps.* XXX, 20.)

Comment allait-on l'ensevelir ? On se l'était demandé plus d'une fois avec perplexité, quand on prévoyait sa mort prochaine. Comment pouvait-on lui rendre les derniers devoirs, selon les usages antiques des *Ten'as* ? Il manquait tant de choses dans cette solitude. Il fallait un cercueil: il n'y avait pas de planches

dans les environs. Il fallait, comme linceul, une couverture de laine, légère, propre et neuve: il n'y en avait pas dans le camp. Il

TYPE D'INDIENNE

fallait à la morte une belle toilette: pour cela, elle en était pourvue. Elle-même l'avait confectionnée d'avance.

Aussi, quand on l'étendit sur la terre nue de sa cabane — le plancher faisant défaut — elle avait aux mains une paire de mitaines neuves en peau de caribou, aux pieds, des

mocassins neufs; elle était revêtue d'un magnifique parkie de renne, qui n'avait pas encore vécu un hiver. La bordure de son capuchon, faite d'étroites bandes de différentes fourrures, aux teintes variées et disposées artistiquement, formait autour de sa figure comme une auréole.

Deux autres familles occupaient la hutte: elles l'avaient évacuée. Je restai seul, pour cette seconde veillée de mort, avec Alexandre et un autre sauvage.

Toute la nuit, le mari ne peut tenir en place: il s'agite, se promène, met de temps en temps un morceau de bois dans le poêle et, surtout, pousse de larmoyantes et continuelles lamentations: « *Ana, so'o; Ana, so'o*, O ma chère femme, ô ma chère femme ». Je veux croire que sa douleur est aussi sincère qu'elle est bruyante.

Il est le seul à se lamenter de la sorte. Les gens de Nulato, plus chrétiens que ceux des autres villages, sont moins superstitieux et moins attachés aux anciennes coutumes et aussi moins démonstratifs dans leurs deuils.

Ailleurs il n'y a pas que le mari ou la femme ou la mère qui se lamente, mais les oncles, les tantes, les neveux, les nièces, tout le monde s'en mêle.

Un jour, comme je visitais Kaltak, on me dit qu'à 25 milles plus bas, un sauvage est

mourant. Je le trouve inconscient. Je lui parle: il ouvre les yeux, reprend connaissance, me reconnaît, est heureux de se confesser. Je lui administre l'Extrême-Onction, récite les prières des agonisants. Il est retombé dans le coma. Je me retire dans une tente voisine. Je n'y étais pas depuis un quart d'heure, quand mon interlocuteur m'interrompt et me dit: « Il est mort. » Comment le savait-il ? Il avait entendu le commencement des lamentations.

Encore un qui a eu de la chance d'attendre le prêtre de si loin avant de se décider à mourir.

La tente est remplie de pleureurs. Tout à coup la femme du défunt, qui criait plus fort que tous les autres: « *Ana, so-kuna,* O mon cher mari », m'aperçoit: « Le prêtre, » dit-elle d'une voix calme, en faisant signe de cesser. Aussitôt silence parfait, pas le plus faible gémissement. Je récite le chapelet: ils répondent avec une tranquillité imperturbable. Quand je sortis de la tente, le concert recommença et dura toute la nuit et jusqu'aux funérailles inclusivement.

La veillée auprès d'Antonia est plus consolante que celle de la semaine précédente, près du cadavre du mineur.

Les restes inanimés de cette excellente chrétienne sont loin de m'inspirer le moindre effroi.

Au dernier jour, ils sortiront du tombeau transfigurés, resplendissants. Baptisée par un des premiers missionnaires de l'Alaska, ayant posé de solides fondements de vie chrétienne dans le couvent de Holy Cross, intelligente, industrieuse, travaillante, cette femme avait rempli avec fidélité et courage ses devoirs d'épouse et de mère, elle n'avait pas rougi de sa foi, elle l'avait défendue bravement, elle avait souffert bien des contrariétés à cause d'elle: à trente-cinq ans laissant la vie sans regret, abandonnant, selon la coutume des *Ten'as*, le peu qu'elle possédait à ses proches, léguant aux Sœurs son unique trésor: ses deux petites filles, elle était morte en priant, les yeux au ciel, assistée par le prêtre, comme elle l'avait tant désiré.

Il ne pouvait pas y avoir de doute sur son salut. Est-ce que j'allais écrire sur sa bière: « *At rest*, en repos » ?

Il faut être si pur pour franchir la porte du ciel. Rien de souillé n'y entre, pas la moindre poussière d'imperfection. Il faut auparavant payer jusqu'à la dernière obole. Combien montent tout droit au ciel ?

Et pourtant des catholiques, croyant ces vérités, commencent à mettre sur les tombes et les monuments le fameux *At rest* protestant qu'ils traduisent: En repos. Qu'en savent-ils ?

Le corps, en repos, rongé par la pourriture; l'âme, en repos ?...

Comme ces trois lettres que la sainte Église catholique grave sur les croix de ses cimetières sont mieux appropriées: *R. I. P., requiescat in pace*, qu'elle repose en paix: souhait, désir, prière.

Ce fut avec ce souhait et ce désir au cœur, avec cette prière sur les lèvres, que je célébrai, le lendemain matin, le saint sacrifice de la messe. « *Requiem aeternam dona ei, Domine, et lux perpetua luceat ei.* Seigneur, donnez-lui le repos éternel, et faites briller à ses yeux votre lumière béatifique. »

L'obscurité, le comble et les murs noircis de la cabane mal éclairée remplaçaient avec avantage les tentures funèbres. A cause de l'exiguité du local, la tête de la défunte étendue sur le sol, touche presque l'autel, improvisé pour la circonstance, et l'aube du prêtre frôle son parkie, quand il récite les oraisons du côté de l'épître.

Les autres parties du cérémonial ne dépendaient pas de moi seul.

On devait l'enterrer dans le cimetière de Nulato. Mais, en attendant, qu'en ferait-on ? Avait-on trouvé ce qu'il fallait pour le cercueil ? Était-il fait ? Avait-on le linceul ? quel

était le programme ? Toutes mes questions se heurtaient à la sempiternelle réponse: « *Assou*, Je ne sais pas. » Personne ne le savait. « En tous les cas, leur dis-je, quand vous aurez déterminé quelque chose, il faut me le dire. J'ai encore des prières à faire. — Oui, Père. Nous t'avertirons. »

Vers midi, on vient me chercher: « C'est prêt. » Je prends l'étole, le rituel, l'eau bénite. Je les suis. Antonia était dans son cercueil, recouverte du linceul Rien ne manquait. Un jeune sauvage avait parcouru les campements environnants et avait fini par trouver la couverture de laine traditionnelle. Pendant ce temps, mes sauvages avaient démonté une vieille barque et en avaient fait une boîte: un large morceau d'une ancienne tente enveloppait le tout. Ils étaient satisfaits d'eux-mêmes: toutes les prescriptions *ten'as* étaient remplies.

Je fais l'absoute, on sort la bière de la hutte. Je vois que, seuls, les six porteurs et moi, formons le cortège. Les autres ne suivent pas. Encore quelque chose d'étrange. Les porteurs se dirigent du côté du bois; à l'entrée, ils s'arrêtent, élèvent le cercueil et le placent sur des perches qui forment un triangle que soutiennent à une hauteur de huit pieds, six sapins ébranchés, attachés deux à deux en forme de croix de Saint-André.

Et le cercueil d'Antonia, ainsi élevé, est vu du campement et de toute la campagne environnante.

Excellent sujet de méditation pour le mois de novembre.

XV

Le convoi

LE long serpent vaporeux qui rampait au-dessus du Yukon, a disparu dans ses ondes. Le pont de glace est formé. Le 10 novembre, des messagers de Nulato nous arrivent et confirment la nouvelle. Le lendemain, les frères de la défunte parviennent au camp ainsi que l'attelage de la Mission. Il faut se préparer au retour. Il faut plier la tente. Je l'avais laissée; j'y étais bientôt revenu.

Après les funérailles d'Antonia, Alexandre m'avait invité à me transporter sous son toit. Il était seul, etc. J'acceptai à condition qu'il demeurerait seul. C'était entendu. Voici que le deuxième jour, une famille vient s'y installer: celle du *shaman*, qui avait offert ses services à Antonia et qu'elle avait refusés.

Alexandre avait manqué à sa parole, je n'étais plus obligé de tenir ma promesse. Je m'empresse de retourner sous ma tente avec armes et bagage.

Le *shaman*, très vexé, essaya de me prouver qu'il avait droit à des honoraires tout comme un médecin blanc. Non seulement il aban-

donne la cabane, il quitte même le campement et va s'établir quelques milles plus loin. L'affaire n'en resta pas là. Un après-midi, j'entends un grand tapage. Je sors. On était à démolir la cabane. Le vieux Dimoska était l'instigateur de la destruction. On rasa complètement la hutte. On venait de l'élever. Encore une fantaisie superstitieuse de sauvage.

Nous plions tente et bagage, nous chargeons nos traîneaux, afin de nous mettre en route de bonne heure le lendemain.

Le 12 novembre, pour la première fois depuis le départ de Nulato, je fus privé du bonheur de dire la messe.

J'apprends qu'on avait résolu de transporter les restes d'Antonia ainsi que ceux de son enfant décédé afin de les inhumer dans le cimetière de Nulato.

Ce serait son convoi funèbre. Une douzaine de traîneaux devaient le composer.

Chacun part, cependant, quand il est prêt. La distance entre chaque attelage dépend de l'agilité des jambes des hommes et des chiens.

Nous ne suivons pas tous les méandres des cours d'eau. Nous coupons les pointes, traversons des lacs, piquons à travers la forêt.

L'attelage de la Mission, conduit par un jeune sauvage, filait en avant. Alexandre m'avait pris comme compagnon, donnant pour

raison que son traîneau, moins chargé, me permettrait de faire le voyage avec moins de fatigue.

Afin de soulager ses chiens qui ne montraient pas beaucoup de courage, je sautais à bas et courais derrière le traîneau, de temps en temps. Tout à coup les chiens partent comme une flèche et disparaissent avec Alexandre.

Je n'étais certes pas capable de les rejoindre. Je me dis: « Il aura le bon sens de m'attendre. »

J'avance, j'avance toujours, et je n'aperçois ni chiens ni Alexandre. « Vais-je être obligé de me rendre à Nulato seul et à pied ? »

Au bout d'une grosse demi-heure, j'arrive à une éclaircie. Je vois les équipages attachés çà et là, et les coursiers, tranquilles, se reposant dans la neige; un feu où l'on réchauffe le thé et les sauvages assis sur des souches, des troncs d'arbres renversés et dans la neige. Alexandre est du nombre.

Nous sommes à mi-chemin. Après un frugal repas et après avoir absorbé quelques tasses de thé bien chaud, nous nous remettons en route et d'assez bonne heure, l'après-midi, nous arrivons au bord escarpé du Yukon.

Étrange sensation! les yeux accoutumés à la demi-obscurité de la forêt sont éblouis par

cette large plaine éblouissante de blancheur, la tête et les épaules sont comme délivrées d'un poids qui pesait sur elles: les branches des arbres et les plafonds bas des tentes et des huttes. Et l'air du fleuve qui fouette la figure est beaucoup plus vif et plus froid.

Nous sommes vis-à-vis de Nulato.

Du haut de cette rive élevée, mon regard embrasse toutes les huttes grises du village qui émerge du sein de la neige.

A gauche, c'est la pauvre Résidence de Saint-Pierre-Claver avec ses dépendances, bâties par le F. Alarie; la petite chapelle, l'école, le couvent; à droite, les deux magasins qui dépassent d'un étage les cabanes des sauvages, situées sur la même ligne et en arrière.

A l'extrême gauche, je vois le second cimetière de Nulato, situé à 2 milles plus bas, à l'embouchure de la rivière qui porte le même nom. J'y vois des taches noires qui s'agitent. Je distingue des traîneaux et des hommes. Je devine qu'on y creuse une fosse; je vois au milieu du fleuve un traîneau qui s'y dirige. Je comprends: c'est Antonia que l'on conduit à sa dernière demeure.

Tout près, d'énormes glaçons sont adossés à la berge: preuve de la violence de la bataille

NULATO EN 1920

ÉGLISE ÉCOLE COUVENT

qui a eu lieu entre le fleuve et le froid. Si le lion a été enfin subjugué et encagé, ce n'est qu'après les plus formidables résistances.

« Ne vous imaginez pas, écrivait Mgr Seghers en 1877, que le Yukon soit comme un lac, dont l'eau se cristallise régulièrement en commençant par les bords. A la fin de septembre, des blocs qui ont jusqu'à 40 pieds de long et de large descendent le courant, se rencontrent et se broient avec un bruit semblable au roulement de la foudre, à tel point que les poissons effrayés abandonnent le fleuve et fuient dans les rivières. Aux confluents surtout, la scène présente un désordre indescriptible; là les glaçons s'entrechoquent, se brisent, montant les uns sur les autres; l'eau, se trouvant refoulée, s'élève en quelques heures d'une vingtaine de pieds, inondant les bords, causant d'immenses éboulements, entraînant pêle-mêle le sable, les pierres et les arbres. La barrière de glace cède, les flots se précipitent et bouillonnent comme dans une cataracte, et l'écume qui couvre tout, montre la rage du combat.

« Enfin l'épaisseur et le nombre des glaçons l'emportent sur la force du courant; on voit jusqu'à huit bancs de glace amoncelés, jetés dans toutes les directions l'un sur l'autre, quelques-uns debout comme s'ils se jetaient un dernier défi. Le fleuve est obstrué, les glaçons,

en descendant s'arrêtent devant l'embâcle; à la surface tout est complètement immobile, et pendant que l'eau continue à couler en-dessous, la gelée soude les glaçons: le Yukon est fermé. »

Nous descendons par un chemin qu'on avait pratiqué entre les énormes blocs de glace, en faisant partir les angles à coups de hache et en comblant les crevasses. Le fleuve est vite franchi et, en passant le seuil de la résidence, je puis goûter « *quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*, comme il est bon et agréable pour des frères d'habiter ensemble ». (*Ps.* CXXXII.)

Ce plaisir ne devait pas durer longtemps. Bientôt le P. Supérieur partait pour visiter la mission de Tihkakat, sur l'Innoco; à son retour, je devais partir pour évangéliser un autre village, et ainsi de suite.

Les familles reviennent de leurs différents terrains de chasse les unes après les autres. Les Sœurs se réjouissent: le nombre de leurs élèves augmente. La population du village est au complet pour les fêtes de Noël.

A la messe de minuit, toutes les femmes viennent à l'église ayant sur la tête un beau mouchoir de soie neuf, chacune avec la couleur de son choix.

On s'inquiète peut-être des canots et autres embarcations. On les a laissés là-bas dans le

bois. Le R. P. Supérieur enverra chercher le canot de la Mission au printemps. Plusieurs familles retourneront dans la région de Kayar, avant la débâcle, pour y faire encore la chasse. Elles partiront alors en traîneau et reviendront en canot; tandis qu'en automne, on part en canot pour revenir en traîneau.

Épilogue

AVANT de dire un mot sur l'état actuel de la Mission d'Alaska, nous croyons faire plaisir aux lecteurs en leur parlant encore une fois de l'héroïque missionnaire que fut le P. Jetté.

Nous pensons qu'il mérite une mention toute spéciale.

En 1912, le P. Jetté était à Kokrines, petit village *ten'a*, à 130 milles en amont de Nulato. Grâce aux aumônes qu'il s'était attirées, il avait acheté la petite église protestante abandonnée, l'avait finie, meublée, décorée. Tout en donnant ses soins spirituels à son petit troupeau et des secours corporels aux malades, il perfectionnait ses ouvrages sur la langue *ten'a*. Catéchisme, livre de piété, recueil de cantiques, traduction des Évangiles et des Epîtres pour tous les dimanches et fêtes de l'année, grammaire, dictionnaire et autres travaux déjà cités: telles sont les œuvres inappréciables et indispensables qu'il a léguées à ses successeurs.

En 1914, il remplaça le P. Ferron, à Tanana. Il y était depuis dix ans, quand un jour il entreprit de soulever un tronc d'arbre: il fit un effort démesuré. Le lendemain il se

sentit gravement atteint. Il souffrait, comme la suite le fit voir, d'une hernie étranglée. Les souffrances devenaient intolérables; personne pour le secourir ou le soulager.

M. André Vachon, marchand à Tanana, télégraphie à Fairbanks et décide d'aller à la rencontre du P. Monroe et du docteur Corbie qui viennent porter secours au pauvre malade. C'était dans les premiers jours d'octobre: pas de plus mauvais temps pour voyager. Le fleuve charrie d'énormes blocs de glace; il n'y a pas de chemin praticable; une épaisse couche de neige n'a pas encore fait disparaître les souches et les troncs d'arbres qui barrent la route; la glace sur les cours d'eau n'est pas solide. La perspective des difficultés qui les attendent ne décourage pas ces bons Samaritains. M. Vachon engage un indigène comme compagnon, couche le malade dans le canot et part.

Il faut d'abord se frayer un chemin entre les glaçons qui descendent. A force de rames, on réussit à traverser le Yukon. On atteignait l'autre rivage, quand des bancs de glace poussés par un vent de tempête ramènent les voyageurs en bas de leur point de départ. Ils ne se découragent pas, ils tentent de nouveau la traversée et, cette fois, réussissent.

Quelles ont du être les souffrances du malade, étendu maintenant au fond d'un

traîneau, secoué, cahoté, heurté sur les cailloux et les branches d'arbre. A deux reprises, en traversant des marécages, les voyageurs sont trempés jusqu'aux os. Ils doivent se sécher devant de grands feux qu'ils ont allumés.

Après avoir fait 150 milles, ils rencontrent le P. Monroe et le docteur Corbie. Le P. Jetté reçoit alors les derniers sacrements avec la piété la plus vive. Après bien des péripéties, on arrive enfin à l'hôpital de Nenana.

Le P. Jetté dut subir une opération longue et difficile. Après l'opération, le docteur Roming demeura inquiet. De fait, si le P. Jetté survécut trois ans et demi à cette épreuve, il était frappé à mort.

Quelque temps après, le Père fut transféré à Seattle, en traîneau d'abord, par bateau ensuite. Il y passa deux ans: plusieurs mois à l'hôpital, le reste du temps au Collège, où il se fit apprécier là, comme ailleurs, par ses talents et sa charité. Pendant sa convalescence, le P. Provincial du Canada alors, de passage à Seattle lui dit: « Maintenant, mon Père, je vais vous ramener avec moi, et la Province canadienne aura bien soin de vous. » Laissez-moi ici, je vous prie, mon Père, répondit-il. Peut-être que j'aurai le bonheur de revoir mes Indiens et de mourir au milieu d'eux. Si telle n'est pas la volonté de Dieu, qu'au moins je rende le dernier soupir dans la

province qui a charge de l'Alaska et qui est plus près d'eux. »

Il eut le bonheur de retourner en Alaska, mais Dieu ne lui accorda pas la faveur de mourir au milieu de ses *Ten'as*. Il mourut chez les Esquimaux. Il ne mourut ni à Tanana, ni à Nulato, territoire témoin de ses travaux apostoliques, mais à Akularak, l'endroit le plus désolé de ce rude pays.

Un dernier trait qui dépeint bien son humilité et sa charité. La mission d'Akularak venait de passer par une dure épreuve: le couvent avait été la proie des flammes. On était à le reconstruire quand le P. Jetté arriva. Ne se sentant pas les forces nécessaires pour s'offrir comme charpentier — il l'aurait fait autrefois — il s'offrit à son Supérieur comme cuisinier: « Pendant que je ferai la cuisine, dit-il, le Frère, qui est fort, pourra rendre de grands services comme manœuvre. » « C'est grâce à cet acte de dévouement, écrit le P. Supérieur, que nous avons pu terminer la construction juste avant l'arrivée de l'hiver. »

Il s'endormit dans la paix du Seigneur, le 4 février 1927.

Grâce au zèle, aux travaux et aux sacrifices des Jésuites américains, l'Église, en Alaska, continue d'aller de l'avant: elle progresse.

Un évêque, vingt-deux prêtres, onze Frères, quarante-neuf Sœurs travaillent dans cet im-

mense pays glacial. Six cent sept enfants sauvages — *Innuits* et *Ten'as* — reçoivent leur éducation dans des institutions catholiques,

ÉLÈVES DE HOLY CROSS

dont deux cent quatre-vingt-douze comme pensionnaires dans quatre pensionnats et trois orphelinats.

Seule la charité des catholiques des pays civilisés peut soutenir de pareilles œuvres et subvenir aux besoins des missionnaires et des nombreux enfants qu'ils logent, nourrissent et habillent.

Sa Grandeur Mgr Crimont écrivait à Lisieux, lors de la béatification de la petite Thérèse: « Son activité sur notre terre est merveilleuse: elle est une miniature de la Providence divine. Depuis longtemps nous l'avons proclamée la *Petite Reine de l'Alaska*. Il faut qu'elle règne et fasse régner Jésus dans notre vaste mission. »

« Reine de l'Alaska », un bien triste royaume, pense-t-on. Cependant, dans la neige et la glace poussent de belles fleurs, Antonia Taden, par exemple: elle n'est pas la seule. Quatre filles de l'école de Holy Cross sont entrées dans la Congrégation des Sœurs de Sainte-Anne, plusieurs autres manifestent leurs désirs de suivre leur exemple. Des garçons ambitionnent l'honneur de devenir Frères coadjuteurs, deux aspirent au sacerdoce, écrivait le P. Rossi, quelques semaines avant sa mort. La mission compte de bonnes familles chrétiennes et les conversions augmentent.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne quitta jamais son pays pour aller évangéliser les infidèles, elle se sanctifia au sein de sa famille et dans l'enceinte d'un Carmel, et cependant elle est proclamée patronne des missionnaires et missions du monde entier, parce qu'elle brûla d'un zèle ardent pour la diffusion de la foi et parce que, par ses prières, ses souffrances

et ses sacrifices, elle attira d'abondantes bénédictions sur les ouvriers apostoliques.

Puisse cette aimable et puissante petite Sainte persuader à tous qu'ils peuvent être apôtres et, qu'à son exemple, sans aller aux extrémités de la terre, ils peuvent puissamment aider à la propagation de la foi par des prières et des sacrifices, particulièrement par l'*aumône*.

Table des matières

Introduction 7
I — Nulato 13
II — Vers Kayar 35
III — Kayar 63
IV — Holy Cross 89
V — Au village 119
VI — Ours, canards et perdrix 137
VII — Faut-il rester en Alaska ? 151
VIII — Changements 171
IX — Danses et chansons 185
X — Poissons magnifiques 199
XI — En traîneau 217
XII — Des contes 237
XIII — Au fond des bois 255
XIV — Prière exaucée 263
XV — Le convoi 279
Épilogue 287

VOLUMES in-12

1. **Sir Joseph Dubuc.**
   Un grand chrétien (1840-1914). Par le R. P. Ed. LECOMPTE, S. J. 270 pages. (Dixième mille.)
2. **Au Service de l'Église.**
   Monographies de communautés d'hommes au Canada. Ouvrage rédigé en collaboration. 250 pages, illustré. (Dixième mille.)
3. **La Campagne canadienne.**
   Roman canadien par le R. P. Adélard DUGRÉ, S. J. 250 pages. (Trentième mille.)
4. **Catherine Tekakwitha.**
   Le Lis des Missions iroquoises (1656-1680), par le R. P. Ed. LECOMPTE, S. J. 296 pages avec illustrations. (Sixième mille). Épuisé. En réédition.
5. **Pour le Christ-Roi.**
   Le Père Pro, S. J. — exécuté au Mexique, le 27 novembre 1927 — par le R. P. Ant. DRAGON, S. J. 195 pages. Nombreuses gravures. (Vingt-septième mille.)
6. **Pèlerinages canadiens.**
   Monographies des principaux lieux de pèlerinages canadiens. Ouvrage rédigé en collaboration. 195 pages avec vues de ces différents endroits. (Dixième mille.)
7. **Le R. P. Louis Lebœuf, S.J.**
   Un missionnaire de la brousse africaine, par le R. P. Ed. LECOMPTE, S. J. 156 pages, illustré. (Sixième mille.)
8. **Les Retraites fermées au Canada.**
   Monographies des maisons de retraites pour les hommes. Ouvrage rédigé en collaboration. 215 pages avec plusieurs illustrations. (Sixième mille.)
9. **Au service de la Famille.**
   Par le R. P. Louis LALANDE, S. J. Volume de 313 pages. (Dixième mille.)
10. **En Alaska.**
    Deux mois sous la tente. Récit de mission par le R. P. J.-A. DESJARDINS, S. J. 295 pages, illustrations variées. (Dixième mille.)

Prix: **75 sous** l'unité, trois exemplaires au choix pour **$2.00**
Frais de port, **5 sous** par volume.

34299

060.94
D461
Desjardins SJ, Joseph-Alphonse
AUTHOR

En Alaska Deux mois sous la tente
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME
3-4-50	Br. Lefourn
	Twigg-Porter, S.J.
	STORAGE - COSA

34299